



présente

“El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha”

“L’ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche”

(1605, 1616)

roman de CERVANTÈS

(1070 pages, en deux parties)

pour lequel on trouve des résumés

puis successivement l’examen de :

l’intérêt de l’action (page 30)

l’intérêt littéraire (page 44)

l’intérêt documentaire (page 52)

l’intérêt psychologique (page 70)

l’intérêt philosophique (page 84)

la destinée de l’œuvre (page 87).

Première partie

“Prologue” : Cervantès déclare : *«Je voudrais que ce livre, fruit de mon intelligence, fût le plus beau, le plus élégant et le plus spirituel qui se pût imaginer ; mais hélas ! je n’ai pu contrevenir aux lois de la nature, qui veut que chaque être engendre son semblable. Ainsi, que pouvait engendrer un esprit stérile et mal cultivé comme le mien, sinon l’histoire d’un fils sec, maigre, rabougri, fantasque, plein de pensées étranges et que nul autre n’avait conçues, tel enfin qu’il pouvait s’engendrer dans une prison. [...] Moi, qui ne suis [...] que le père putatif de don Quichotte, je ne veux pas suivre le courant de l’usage»* qui veut qu’on écrive une préface. Il regrette que son texte soit *«pauvre d’invention et de style, dépourvu de jeux d’esprit et de toute érudition»*, de *«sentences»* d’auteurs réputés, de notes et d’épigraphes. Mais un de ses amis lui indiqua que cela *«ne venait pas d’un manque de talent, mais d’un excès de paresse et d’une absence de réflexion»* ; qu’il lui suffisait, afin de donner plus de crédibilité au récit auprès des érudits, de l’émailler de citations inventées de toutes pièces attribuées à des auteurs fameux ; personne ne vérifierait et, puisque l’ouvrage *«n’est tout au long qu’une invective contre les livres de chevalerie»*, tout ce fatras pseudo-philosophique s’avèrerait inutile. Grâce à ces conseils, il put raconter *«l’histoire du fameux don Quichotte de la Manche, [...] le plus chaste amoureux et le plus vaillant chevalier que, de longues années, on ait vu dans ces parages»*, et parler aussi du *«célèbre Sancho Panza, son écuyer»*.

Chapitre 1 : “Qui traite de la qualité et des occupations du fameux hidalgo don Quichotte de la Manche”

«Dans une bourgade de la Manche», vit, avec sa gouvernante et sa nièce, un pauvre *«hidalgo»* [gentilhomme campagnard], âgé de cinquante ans, qui se nomme Quijana, et qui se passionne pour les romans de chevalerie, qu’il a tous lus, prétendant à ses amis, le curé et le barbier, qu’ils rapportent des faits réels. Faisant sien leur idéal de justice imprégnée d’amour, il se sent appelé à le réaliser dans le monde tourmenté qui l’entoure. Voulant imiter le chevalier errant Amadis de Gaule, il est décidé à rompre la monotonie de la vie villageoise pour courir l’aventure qui lui donnera la renommée et la gloire. Il empoigne donc les poussiéreuses armes de ses aïeux, les nettoie, se fabrique une visière en carton, ennoblit son vieux cheval décharné, *«à l’échine pointue, à la carcasse quasi disjointe»*, aux jambes instables, en l’appelant Rossinante, prend lui-même le nom de don Quichotte, y ajoutant, à l’exemple des héros de romans de chevalerie, le nom de sa patrie, devenant ainsi *«don Quichotte de la Manche»*. Il se choisit une *«dame suzeraine de ses pensées»*, qui est en fait *«une jeune paysanne de bonne mine, qui demeurait dans un village voisin du sien et dont il avait été quelque temps amoureux, bien que la belle n’en eût jamais rien su»*, et cette Aldonza Lorenzo, il la transfigure sous le nom de Dulcinée du Toboso.

Chapitre 2 : “Qui traite de la première sortie que fit de son pays l’ingénieux don Quichotte”

Pressé de partir car le monde a besoin de lui, il le fait, un jour, à l’aube, en cachette ; armé de son bouclier et de sa lance, il sort par une porte dérobée, monte sur Rossinante, se voyant déjà idéalisé dans un livre qui exalterait ses futurs exploits. Il chemine de longues heures durant, sous un soleil de plomb *«à travers l’antique et célèbre plaine de Montiel»*. Il se laissait diriger par *«sa monture. Car il était persuadé qu’en cela consistait l’essence des aventures.»* Mais rien ne lui arrive qui soit digne d’être raconté. Il parvient, fatigué et affamé, à une hôtellerie qu’il voit comme un château. Les deux vulgaires filles de joie qui se tiennent près de la porte, et qui l’aident à se déshabiller et à se mettre à table, sont par lui saluées et honorées comme de nobles demoiselles. Dès qu’il s’est rassasié, il se jette aux genoux de l’hôtelier, et l’adjure de l’armer chevalier afin qu’il puisse devenir un authentique défenseur des veuves et des opprimés, qu’il puisse exercer de plein droit sa mission.

Chapitre 3 : “Où l’on raconte de quelle gracieuse manière don Quichotte se fit armer chevalier”

S’étant couché dans l’écurie, il voit ses armes dérangées par un muletier, et il lui assène *«un furieux coup de lance sur la tête»*. Comme il désire toujours être armé chevalier, le narquois hôtelier, ayant compris qu’il n’a pas un sou en poche, lui conseille de se procurer de l’argent, et de prendre un

écuyer capable de s'occuper des nécessités pratiques de son existence errante. Il lui promet de l'armer chevalier le lendemain. Don Quichotte fait un simulacre de veillée d'armes dans la cour de l'auberge, pendant laquelle des incidents éclatent à cause de sa réaction très prompte aux plaisanteries de certains charretiers. Le lendemain, on hâte donc la cérémonie : l'hôtelier, *«marmottant entre ses dents»*, prétend lire la formule rituelle dans le *«livre où il tenait note de la paille et de l'orge qu'il donnait aux muletiers»*, puis lui donne *«un grand coup sur le chignon»*, un autre *«sur l'épaule»*, l'une des filles *«lui ceignant l'épée»*, l'autre, *«lui chaussant l'éperon»*.

Chapitre 4 : "De ce qui arriva à notre chevalier quand il quitta l'hôtellerie"

Don Quichotte, voulant avoir un écuyer, décide de s'en retourner à son village pour en trouver un. Mais il entend alors les cris d'un enfant venant d'un endroit ombragé, situé non loin du chemin : excité par ce qu'il considère comme les prémices d'une fabuleuse aventure, il s'approche et aperçoit un berger qui fouette jusqu'au sang un tout jeune adolescent torse nu, attaché à un arbre, et qui se plaint en disant : *«Je ne le ferai plus, mon seigneur»*. Don Quichotte surgit. Malgré la protestation du berger qui lui explique que, chaque jour, une nouvelle brebis manque au troupeau, que le garçon, qui porte le nom d'André, n'est pas maltraité, et qu'il le paiera (à tort ou à raison, André réclame ses gages), le chevalier prend sa défense. Le paysan effrayé mais qui a vite compris qu'il a affaire à un fou lui dit que, pour payer André, il doit retourner à sa ferme, et donne *«sa parole de gentilhomme de tenir sa promesse»*. Malgré les protestations d'André, qui sait bien que son maître n'est nullement un gentilhomme, don Quichotte, convaincu d'avoir rétabli la justice, fait alors une admirable sortie ; il tourne bride et disparaît. Il croise ensuite un groupe de marchands de Tolède, qu'il prend pour des chevaliers ; aussi, comme on le fait dans les romans de chevalerie, il leur enjoint, sous peine de périr, de jurer que Dulcinée, qu'ils n'ont jamais vue, est la plus belle princesse qui soit au monde. Les marchands, conscients d'avoir affaire à un fou, objectent qu'il leur faut une preuve, un portrait. Mais don Quichotte réplique : *«Si je vous la faisais voir, quel beau mérite auriez-vous à confesser une vérité si manifeste? L'important, c'est que, sans la voir, vous le croyiez, confessiez, affirmiez, juriez et souteniez les armes à la main.»* Ils se moquent de lui, et il leur livre donc un combat, au cours duquel il est entraîné à terre par son cheval, et reçoit une volée de coups de bâtons sur le dos, assénés par un valet qui casse sa lance. Il est laissé *«presque anéanti»*.

Chapitre 5 : "Où se continue le récit de la disgrâce de notre chevalier"

Heureusement, don Quichotte est reconnu par un laboureur de ses voisins, un certain Pierre Alonzo, qui écoute les explications qu'il lui balbutie, l'entend lui débiter des vers d'un roman de chevalerie. Il le pense fou, mais le ramène, nuitamment, dans son village où sa nièce et sa gouvernante l'attendaient dans l'angoisse.

Chapitre 6 : "De la grande et gracieuse enquête que firent le curé et le barbier dans la bibliothèque de notre ingénieux hidalgo"

Craignant une nouvelle rechute de don Quichotte, qui serait causée par ses mauvaises lectures, les deux femmes appellent à la rescousse le curé et le barbier, qui se proposent, pendant que don Quichotte, plongé dans un profond sommeil, se remet de ses blessures, d'expurger sa riche bibliothèque de ces romans de chevalerie qui sont les responsables de sa folie, de les brûler et même de murer la porte. Cependant, ils ont sauvé ou essaient de sauver des flammes les livres où chacun d'eux se retrouve le mieux ; à peine ont-ils épargné *«Amadis de Gaule»*, *«Palmerin d'Angleterre»* et *«l'Histoire du fameux chevalier Tirant le Blanc»*.

Chapitre 7 : "De la seconde sortie de notre bon chevalier don Quichotte de la Manche"

À son réveil, la gouvernante de don Quichotte lui fait croire que c'est un enchanteur qui a brûlé tous ses livres, et il se dit qu'il a été victime de la malice de l'enchanteur Freston, son ennemi. Puis, malgré ses premiers déboires, il est bien décidé à repartir pour de nouvelles aventures, après avoir engagé à son service un fidèle écuyer. Son choix se porte sur un paysan de sa bourgade, nommé Sancho Panza. Il l'attire par l'appât d'un gain important et par la promesse d'une île dont il deviendrait le gouverneur. Avant de partir, se souvenant des conseils de l'hôtelier, don Quichotte n'oublie pas de

prendre quelque argent et des provisions, nécessités pratiques qu'il n'avait jamais rencontrées au cours de ses lectures, et Sancho sera chargé d'un bissac contenant les vivres, et d'une outre de vin. Une nuit, juste avant le lever du jour, les deux hommes sortent en catimini, formant un équipage ridicule puisque don Quichotte, grand, maigre, olivâtre, est monté sur Rossinante, tandis que Sancho, trapu, dodu, rubicond, est monté sur son âne, qui pose un problème à don Quichotte car il ne se souvient pas avoir lu que *«quelque chevalier errant s'était fait suivre d'un écuyer monté»* sur un âne ; il l'accepte cependant, sous réserve de le remplacer à la première occasion. Au désir de défendre les veuves et de combattre les géants don Quichotte ajoute désormais une autre mission : instruire Sancho des règles de la chevalerie errante, ce qui ne s'annonce pas chose facile.

Chapitre 8 : "Du beau succès qu'eut le valeureux don Quichotte dans l'épouvantable et inimaginable aventure des moulins à vent, avec d'autres événements dignes d'heureuse ressouvenance"

Alors que les deux compagnons devisent paisiblement, don Quichotte aperçoit soudain *«trente ou quarante»* moulins à vent qu'il prend immédiatement pour des géants démesurés qui tourmenteraient la région. Sancho essaie de le ramener à une observation attentive, de l'avertir de sa méprise. Mais le chevalier, décidé à détruire ces monstrueuses créatures, à vivre une *«épouvantable et inimaginable aventure»*, *«bien couvert de son écu, et la lance en arrêt, se précipite, au plus grand galop de Rossinante, contre le premier moulin»* ; mais il est emporté dans les airs par une aile, avant de se retrouver par terre. Sancho n'a plus qu'à panser ses plaies, et à ramasser les morceaux de sa lance brisée. Vexé d'avoir perdu la bataille, persuadé que ces géants ont passé un accord avec l'enchanteur qui a brûlé sa bibliothèque, don Quichotte reprend sa route. Les deux compagnons passent une nuit à la belle étoile, sans dîner ni petit-déjeuner, le chevalier préférant, contrairement à Sancho, *«s'alimenter de délicieux souvenirs»*. Le lendemain, ils rencontrent deux moines bénédictins, derrière lesquels vient un carrosse entouré d'hommes à cheval ; s'y trouve une dame de Biscaye qui se rend à Séville où son mari part pour les Indes. Pour don Quichotte, les moines *«doivent être et sont»* des enchanteurs s'apprêtant à enlever une princesse pour l'emmener en captivité ; il fonce donc avec fureur sur eux, en assomme un ; Sancho s'apprête à se jeter sur lui pour le dépouiller, mais il est malmené et battu par les valets. Don Quichotte s'incline devant la dame en lui présentant ses hommages, mais l'un de ses valets engage avec lui un duel. Or, tandis que les deux hommes brandissent leurs épées, le récit s'interrompt brutalement, et le narrateur explique qu'il n'a pu trouver la suite de ce récit avant de longues semaines de recherche.

Chapitre 9 : "Où se conclut et termine l'épouvantable bataille que se livrèrent le gaillard Biscayen et le vaillant Manchois"

Le narrateur explique qu'il n'est pas le *«premier auteur»* de l'histoire. Il n'est en réalité qu'une sorte de compilateur de diverses sources préexistantes. La source principale du récit serait un vieux manuscrit rédigé en arabe par un historien du nom de *«Cid Hamet Ben-Engeli»*, qu'il a trouvé dans l'ancien quartier juif de Tolède, et qu'il a fait traduire en castillan par un *«Morisque espagnolisé»*. Le récit reprend alors là où il avait été interrompu : don Quichotte assène un coup tellement violent au Biscayen qu'il l'assomme, et lui intime d'aller voir Dulcinée *«pour qu'elle dispose de lui tout à sa guise»*.

Chapitre 10 : "Du gracieux entretien qu'eurent don Quichotte et Sancho Panza, son écuyer"

Malgré leur victoire, don Quichotte et Sancho ne manquent pas de ressentir l'effet des coups. Mais le chevalier promet à son écuyer que ses souffrances seront bientôt soulagées. Il compte utiliser pour cela le précieux baume de Fierabras, un fameux remède utilisé par les chevaliers errants, et dont il a l'immense privilège de connaître la composition. Sancho se dit très admiratif de son maître, et prêt à l'aider pour qu'il fasse de lui, un jour, le gouverneur d'une île qu'il aura gagnée.

Chapitre 11 : "De l'aventure qu'eut don Quichotte avec des chevriers"

Don Quichotte et Sancho, qui sont à court de provisions, rencontrent au crépuscule des chevriers qui les accueillent cordialement, et leur offrent l'hospitalité. Au cours du souper, tandis que Sancho, affamé, s'empiffre, don Quichotte, qui imagine qu'il goûte un festin, entame un discours éloquent et

lyrique où il s'exalte en proclamant son idéal de paix, en célébrant le souvenir du merveilleux âge d'or, tandis que, maintenant, il a été nécessaire d'instituer *«l'ordre des chevaliers errants pour défendre les filles, protéger les veuves, favoriser les orphelins et secourir les malheureux»*. Un chevalier chante son amour pour une jeune fille, Olalla.

Chapitre 12 : "De ce que raconta un chevalier à ceux qui étaient avec don Quichotte"

C'est l'histoire tragique de la bergère Marcelle, belle jeune fille hautaine qui dédaignait tous ses amants, qui a éconduit avec une rare cruauté Chrysostome, *«l'étudiant berger mort d'amour pour cette endiablée de Marcelle»*, car il s'est suicidé par désespoir amoureux.

Chapitre 13 : "Où se termine l'histoire de la bergère Marcelle, avec d'autres événements"

Don Quichotte, étant venu à l'enterrement de Chrysostome, y fait la connaissance du berger Vivaldo auquel il expose son projet de ressusciter la chevalerie errante. Au moment de la mise en terre, il est annoncé que les *«papiers»* de Chrysostome seront brûlés ; mais Vivaldo en saisit certains, dont un qui est intitulé *«Chant du désespoir»* et où il chantait son amour pour Marcelle.

Chapitre 14 : "Où sont rapportés les vers désespérés du berger défunt, avec d'autres événements inattendus"

On lit le *«Chant de Chrysostome»*. Or, durant son enterrement, alors que sa dépouille est sur le point d'être recouverte de terre, Marcelle est aperçue par un ami du défunt, Ambrosio, qui la couvre de reproches. Mais, à la stupéfaction générale, loin d'exprimer des regrets, elle se défend de l'accusation de cruauté qu'on a formulée contre elle, et dénonce le statut injuste que les hommes ont de tout temps cherché à imposer aux femmes : si elle est belle, elle revendique le droit de choisir librement l'objet de son amour, de choisir le genre de vie qui lui convient : une vie libre et oisive plutôt qu'une existence d'épouse soumise dont elle ne veut pas parce qu'elle fera à coup sûr son malheur. Don Quichotte se range de son côté, et, comme elle s'est éclipsée, se propose de la retrouver.

Chapitre 15 : "Où l'on raconte la disgracieuse aventure que rencontra don Quichotte en rencontrant quelques Yangois dénaturés"

Après avoir quitté les bergers, don Quichotte et Sancho s'arrêtent pour se reposer dans un pré auprès duquel coule *«un doux et limpide ruisseau»*. Pendant ce temps, Rossinante, pourtant *«si peu enclin au péché de la chair»*, soudain plein de désir, s'était, en trotinant, approché de belles juments appartenant à un groupe de muletiers originaires du village de Yanguas. Mal lui en prend ! Il est rossé par ces hommes brutaux, tandis que le maître et l'écuyer, qui cherchent à s'interposer, ne tardent pas à être assommés à leur tour. S'ensuit une discussion entre don Quichotte et Sancho Panza.

Chapitre 16 : "De ce qui arriva à l'ingénieux hidalgo dans l'hôtellerie qu'il prenait pour un château"

Meurtris, couverts de bleus et avec quelques dents en moins, le maître et l'écuyer arrivent tant bien que mal à l'hôtellerie de Juan Palomeque, que don Quichotte prend pour un château. Les servantes soignent leurs blessures avec empressement et bonté. Pendant la nuit, une servante repoussante, du nom de Maritorne, projette de rejoindre furtivement un charretier à qui elle vend ses services. Mais don Quichotte, qui s' imagine qu'il s'agit de la fille du châtelain, et qui suit les lois de la chevalerie, la voyant passer, la traite comme une princesse, lui dit des galanteries, et ainsi l'empêche de rejoindre le charretier qui, pour se venger, fait pleuvoir une grêle de coups sur le chevalier et sur son écuyer, qui croient être victimes de fantômes. Un archer hurle que don Quichotte est mort.

Chapitre 17 : "Où se poursuit l'histoire des innombrables travaux qu'eut à supporter le brave don Quichotte avec son bon écuyer Sancho Panza, dans l'hôtellerie qu'il avait crue, pour son malheur, être un château"

Afin de soigner leurs multiples blessures, don Quichotte et Sancho décident de fabriquer sans attendre le fameux baume de Fierabras. Malheureusement, le précieux élixir ne produit pas les effets escomptés : il fait vomir don Quichotte qui, toutefois, pense être guéri, tandis que Sancho croit mourir. Au matin, don Quichotte refuse de payer l'hôtelier, sous prétexte qu'il n'a jamais vu une chose

semblable avoir lieu dans les livres de chevalerie. Et il part. Mais Sancho, voulant imiter son maître, est attrapé, et plusieurs personnes, des cardeurs, le «bernent» [le font sauter en l'air sur une couverture qu'elles tiennent]. Don Quichotte ne peut venir au secours de son écuyer, qui est hâve et fiévreux, mais la charitable Maritorne lui apporte du vin.

Chapitre 18 : "Où l'on raconte l'entretien qu'eurent Sancho Panza et son seigneur don Quichotte, avec d'autres aventures bien dignes d'être rapportées"

Sur la route, don Quichotte aperçoit deux troupeaux de brebis qu'il prend pour deux armées ennemies en plein combat. Convaincu qu'il défend les intérêts du roi chrétien Pantapolin et de sa fille contre l'empereur païen Alifanfaron, même si Sancho essaie de l'en dissuader, il s'élance et tue quelques brebis. Les bergers ripostent, lui cassent quatre dents, l'assomment à coups de pierres, et il s'effondre dans un nuage de poussière. Les bergers s'en vont, pensant l'avoir tué. Don Quichotte explique ensuite à Sancho que l'enchanteur qui le persécute, comptant sur la gloire qu'il devait tirer de cette aventure, a changé les deux armées en troupeaux : c'est lui le seul responsable de leur mésaventure.

Chapitre 19 : "Des ingénieux propos que Sancho tint à son maître, et de l'aventure arrivée avec un corps mort, ainsi que d'autres événements fameux"

La nuit venue, don Quichotte et Sancho aperçoivent une multitude de lumières qui s'avèrent être des flambeaux portés par un groupe de religieux s'empressant de porter à Ségovie le cadavre d'un gentilhomme mort de fièvres pestilentiennes. Mais don Quichotte voit dans cette rencontre l'occasion d'une nouvelle aventure, et croit devoir venger l'honneur d'un chevalier traîtreusement abattu. Il sème la panique parmi les religieux, fait tomber l'un d'eux, lui casse la jambe. Aussi Sancho lui déclare-t-il : «*Si par hasard ses messieurs veulent savoir quel est le brave qui les a mis en déroute., vous n'avez qu'à leur dire que c'est le fameux don Quichotte de la Manche, autrement appelé le chevalier de la Triste-Figure*».

Chapitre 20 : "De l'aventure inouïe que mit à fin le valeureux don Quichotte, avec moins de péril que n'en connut en nulle autre nul fameux chevalier"

Après avoir dîné, le maître et l'écuyer cherchent un endroit paisible pour passer la nuit. Ils entendent alors des sons inquiétants, mélange du bruit de l'eau et du murmure des feuilles. Don Quichotte, animé d'un rêve d'action héroïque, saute aussitôt de son cheval afin de découvrir l'origine de ces sons mystérieux. Sancho, apeuré, fait tout pour l'en dissuader, et cherche à retarder par tous les moyens le moment fatidique de leur séparation : il se met alors à raconter une histoire, qui s'avère interminable ; puis il attache les pattes de Rossinante de façon à l'immobiliser. Au petit matin, les deux compagnons découvrent, honteux, que ces bruits étaient provoqués par des moulins à foulon [où on assouplit et dégraisse la laine] installés à proximité. Un rire libérateur permet de clore l'aventure.

Chapitre 21 : "Qui traite de la haute aventure et de la riche conquête de l'armet de Mambrin, ainsi que d'autres choses arrivées à notre invincible chevalier"

Don Quichotte et Sancho reprennent leur route par temps de pluie. Bientôt, ils croisent un homme qui voyage à dos d'âne, et porte sur la tête un objet étrange, une bassine en cuivre, dans laquelle don Quichotte voit immédiatement l'«*armet de Mambrin*», le heaume rutilant de ce roi more dont Renaud, dans «*Roland furieux*», s'était emparé. Aussi, voulant vivre «*la haute aventure de la riche conquête de l'armet de Mambrin*», mettant sa lance en avant, étant «*bien décidé à le traverser d'outre en outre*», il fond sur l'homme, un barbier du village voisin qui se laisse tomber de son âne, et prend la fuite, laissant derrière lui sa bassine, que don Quichotte considère comme un précieux trophée en dépit de l'incrédulité et des objections malicieuses de Sancho qui, toujours pratique, s'approprie le bât de l'âne. Puis ils reprennent leur route. Sancho s'inquiète de leurs maigres récoltes depuis le début de leurs errances sur les routes de la Manche, et soumet l'idée de travailler pour un grand seigneur. Pour l'apaiser et le rassurer, don Quichotte lui raconte alors l'histoire d'un chevalier imaginaire auquel il s'identifie : il explique comment ce chevalier acquit peu à peu une glorieuse renommée, et arriva, précédé d'une brillante réputation, à la cour du roi, qui finit par lui accorder la main de sa fille.

Chapitre 22 : "De la liberté que rendit don Quichotte à quantités de malheureux que l'on conduisait, contre leur gré, où ils eussent été bien aises de ne pas aller"

Alors qu'ils devisent, don Quichotte et Sancho aperçoivent un cortège de forçats enchaînés, allant aux galères. Le chevalier s'en émeut, car il s' imagine qu'il s'agit de malheureuses victimes, injustement faites prisonnières ; aussi, après avoir demandé à chacun ce qu'il avait fait pour en être là, au nom d'une liberté totale, il attaque les gardiens, et les galériens peuvent se délivrer de leurs chaînes. Or, comme il aurait voulu qu'ils aillent voir Dulcinée pour lui présenter ses *«compliments»*, lui conter ses exploits, l'un d'eux, Ginès de Pasamont lui démontre qu'il leur est impossible de remplir cette mission car ils doivent échapper aux archers de la Sainte-Hermandad [des gendarmes] qui doivent déjà être à leur recherche. Comme don Quichotte l'insulte, une grêle de pierres pleut sur les deux compagnons qui sont alors assommés et dévalisés, tandis que les forçats s'enfuient.

Chapitre 23 : "De ce qui arriva au fameux don Quichotte dans la Sierra Morena, l'une des plus rares aventures que rapporte cette véridique histoire"

Poussé par Sancho, qui croit que les archers de la Sainte-Hermandad sont à leurs trousses, don Quichotte, faisant preuve de ruse, s'enfonce dans la Sierra Morena. Arrivés au cœur des montagnes, ils s'arrêtent pour passer la nuit. Or l'endroit est celui même qu'a choisi aussi Ginès de Pasamont. Pendant leur sommeil, il les vole, et s'empare de l'âne de Sancho. Le lendemain, ils découvrent une valise qui contient des chemises, des écus d'or et *«un petit livre»* qui renferme des poèmes amoureux, adressés à une certaine Philis, et des lettres rédigées par un amant désespéré. Puis ils aperçoivent un homme en guenilles, au comportement étrange. Un chevrier leur indique qu'il est fou, qu'il vit comme un sauvage, retiré dans ces montagnes où il fait pénitence, se plaignant d'un *«traître Fernand»*. Don Quichotte est décidé à le retrouver, quand, soudain, il se présente.

Chapitre 24 : "Où se continue l'histoire de la Sierra Morena"

Celui appelé *«le Déguenillé de la mauvaise mine»* dit se nommer Cardénio, et raconte que, amoureux de la belle Luscinde, il l'avait fait connaître à son ami et confident, don Fernand. Comme il évoque *«Amadis de Gaule»*, don Quichotte s'enflamme, et cela fâche Cardénio qui, avant de *«regagner les bois»*, lui assène un coup, ainsi qu'à Sancho et à un chevrier, ces deux-là se battant aussi ! Cela n'empêche pas don Quichotte de vouloir le retrouver.

Chapitre 25 : "Qui traite des choses étranges qui arrivèrent, dans la Sierra Morena, au vaillant chevalier de la Manche, et de la pénitence qu'il fit à l'imitation du Beau ténébreux"

Don Quichotte veut faire pénitence pour imiter Amadis de Gaule qui, *«dédaigné par sa dame»*, Oriane, s'était fait appeler *«le Beau ténébreux»*, et s'était retiré *«sur la Roche-Pauvre»*. Il évoque aussi la folie de Roland et sa fureur en découvrant les amours d'Angélique et de Médor. Mais, à la différence de ses modèles, le chevalier de la Manche veut mener à bien sa pénitence sans raison précise, par pure gratuité. Commence alors un rituel grotesque : après avoir rendu sa liberté à son cheval, don Quichotte déchire ses habits, et fait des cabrioles, les fesses à demi nues, non sans avoir rédigé auparavant une lettre à l'attention de Dulcinée dans laquelle il l'informait de la pénitence qu'il s'inflige pour elle, et lui demande de faire cesser le tourment qu'il éprouve. Il envoie Sancho la lui remettre en mains propres.

Chapitre 26 : "Où se continuent les fines prouesses d'amour que fit don Quichotte dans la Sierra Morena"

Resté seul, don Quichotte hésite entre *«imiter Roland dans ses folies dévastatrices, ou bien Amadis dans ses folies mélancoliques»* ; il écrit des vers *«à la louange de Dulcinée»*. En route vers le Toboso, Sancho, qui a égaré la lettre, parvient à l'hôtellerie où il avait été *«berné»* ; il y rencontre le curé et le barbier auxquels il apprend l'étrange folie de son maître, et, après avoir reçu la promesse d'une récompense, leur révèle l'endroit où il se trouve. Les deux hommes mettent aussitôt au point un stratagème pour le ramener dans son village ; pour ce faire, le curé projette de s'habiller en jeune fille, et de supplier don Quichotte de redresser un tort qu'un méchant chevalier lui a fait, un plan jugé infallible.

Chapitre 27 : "Comment le curé et le barbier vinrent à bout de leur dessein, avec d'autres choses dignes d'être rapportées dans cette grande histoire"

Après avoir trouvé les déguisements nécessaires à l'exécution de leur plan, les deux compères, accompagnés de Sancho, prennent la direction de la Sierra Morena. Au milieu d'une forêt, ils rencontrent Cardénio qui raconte la suite de son histoire, en s'abandonnant à une longue suite d'imprécations : il s'apprêtait à obtenir la main de la belle Luscinde quand il a été devancé et trahi par don Fernand ; après avoir assisté au début de la cérémonie qui devait les unir à jamais, il a préféré prendre la fuite avec la ferme résolution de disparaître pour toujours.

Chapitre 28 : "Qui traite de la nouvelle et agréable aventure qu'eurent le curé et le barbier dans la Sierra Morena"

Au moment où Cardénio achève son récit, le curé, le barbier et Sancho entendent une voix plaintive qui leur semble d'abord celle d'un beau jeune homme assis au bord d'un ruisseau. En fait, c'est une belle jeune fille travestie en garçon, qui s'appelle Dorothée, et leur raconte son histoire : fille de riches paysans andalous, elle a été séduite par un certain don Fernand ; après lui avoir demandé sa main dans l'unique dessein d'obtenir ses faveurs, il l'a lâchement abandonnée ; elle a alors quitté la maison paternelle pour partir à la recherche du traître, habillée en jeune homme ; si elle n'a pu le retrouver, elle sait du moins qu'il a essayé d'épouser en cachette la belle Luscinde, mais que celle-ci s'est évanouie avant la fin de la cérémonie, laissant un billet où elle jurait fidélité à un certain Cardénio, dont elle prétendait être l'épouse ; depuis cette découverte, elle n'a cessé de vivre sous une fausse identité, travaillant d'abord pour des bergers puis restant recluse dans les montagnes ; malgré ses déboires, elle ne perd pas l'espoir de retrouver un jour don Fernand, de qui elle attend toujours qu'il tienne sa promesse.

Chapitre 29 : "Qui traite du gracieux artifice qu'on employa pour tirer notre amoureux chevalier de la rude pénitence qu'il accomplissait"

À la fois stupéfait et encouragé par ce qu'il vient d'apprendre, Cardénio propose son aide à Dorothée, et lui promet de la conduire à don Fernand. Le curé et le barbier, eux aussi, lui offrent leur aide avant d'exposer le motif de leur propre voyage. Dorothée propose alors à son tour de les aider. Le curé et le barbier s'entendent avec elle pour qu'elle fasse semblant, auprès de don Quichotte, d'être une princesse affligée ; elle l'attendra puis, en lui faisant promettre de ne tenter aucun autre exploit avant d'avoir rempli sa mission, elle pliera à ses désirs sa volonté. Et, par ce stratagème, on pourra le ramener chez lui.

Chapitre 30 : "Qui traite de la finesse d'esprit que montra la belle Dorothée, ainsi que d'autres choses singulièrement divertissantes"

Pendant leur voyage, Dorothée, qui est férue de livres de chevalerie, raconte l'histoire qu'elle a inventée : le géant Pandafilando du Sombre Regard menace son royaume de Micomicon, et elle est à la recherche d'un chevalier nommé don Quichotte qui, aux dires de son père, est le seul homme au monde capable d'abattre ce géant. Ils retrouvent don Quichotte, qui accepte sans hésiter de répondre à la requête de la jeune femme, étant heureux de mettre ses armes au service de la prétendue princesse. Sancho le voit déjà l'épouser, tandis que lui recevrait une île en récompense. Don Quichotte prend immédiatement la route du royaume de Micomicon en compagnie de Cardénio, mais aussi du curé et du barbier, qui les ont rejoints sous un prétexte fallacieux. Au cours de leur voyage, don Quichotte et sa suite croisent de nouveau Ginès de Pasamont, déguisé en gitan, et lui reprennent l'âne qu'il avait volé.

Chapitre 31 : "De l'exquise conversation qu'eut don Quichotte avec Sancho Panza, son écuyer, ainsi que d'autres aventures"

En chemin, don Quichotte questionne Sancho sur son ambassade auprès de Dulcinée et sur la lettre qu'il lui a portée. Embarrassé, Sancho improvise une histoire sans queue ni tête : la «dame» du chevalier criblait du blé, et sentait la sueur lorsqu'il lui a porté la lettre ; puis elle l'a congédié sans même la lire. Ce récit maladroît finit par susciter la colère et l'incrédulité de don Quichotte. Le même jour, il recroise André, le jeune berger dont il avait pris la défense ; il est alors déçu d'apprendre que son intervention n'a fait qu'aggraver les choses, puisque la correction que son maître, après son départ, lui a infligée n'en a été que plus rude.

Chapitre 32 : "Qui traite de ce qui arriva dans l'hôtellerie à toute la quadrille de don Quichotte"

Le lendemain, don Quichotte se laisse mener à l'hôtellerie où il avait testé le fameux baume de Fierabras, et où Sancho s'était fait «berner» sur une couverture. Tandis que le chevalier se repose dans une pièce voisine, ses compagnons s'entretiennent de son étrange folie et des romans de chevalerie qui l'ont causée. Or l'hôtelier lui-même possède de tels livres parmi lesquels le curé découvre la *"Nouvelle du curieux malavisé"* qu'il décide de lire

Chapitre 33 : "Où l'on raconte l'histoire du "Curieux malavisé"

À Florence, Anselme et Lothaire sont de grands amis. Anselme se marie à Camille, une femme parfaite en tout point. Alors que Lothaire tient à les laisser ensemble, Anselme insiste pour qu'il leur rende souvent visite. S'il croit aveuglément à la vertu absolue de sa femme, un doute le prend : il se demande si elle résisterait aux avances d'un autre homme ; et le doute se change en angoisse ; poussé par une curiosité malsaine, il décide de mettre à l'épreuve la vertu de Camille ; il demande à Lothaire de la séduire, tandis qu'il s'absentera ; Lothaire, qui est lui-même un modèle de vertu, ne peut s'y résigner, résiste et s'indigne ; mais Anselme s'obstine, l'oblige à courtiser sa femme ; finalement, Lothaire fait bien une déclaration d'amour à Camille, mais elle ne lui répond pas.

Chapitre 34 : "Où se continue l'histoire du "Curieux malavisé"

Camille envoie un billet à Anselme où elle se plaint de son absence. Il refuse de revenir.

Chapitre 35 : "Qui traite de l'effroyable bataille que livra don Quichotte à des outres de vin rouge, et où se termine l'histoire du "Curieux malavisé"

La lecture de la nouvelle du *"Curieux malavisé"* est interrompue par le vacarme qui est provoqué par don Quichotte ; il a fait une sorte de rêve éveillé qui l'a conduit à prendre *«les outres de vin rouge»* de l'hôtelier pour des géants, et à les massacrer. Le curé lit la fin de la nouvelle : l'adultère est consommé, les amants fuient, Anselme meurt des conséquences de son acharnée sottise, Camille se fait religieuse.

Chapitre 36 : "Qui traite d'autres étranges aventures arrivées dans l'hôtellerie"

Sur ces entrefaites, quatre hommes masqués et vêtus de noir entrent dans l'hôtellerie. Ils sont accompagnés d'une femme qui porte un habit blanc, et qui a elle aussi le visage couvert. Bientôt, on découvre qu'il s'agit de Luscinde que don Fernand, accompagné de quelques domestiques, retient prisonnière. Dorothée dévoile alors son identité et, contre toute attente, don Fernand finit par se rendre à ses raisons : il l'épousera ; il rend sa liberté à Luscinde qui retrouve les bras de Cardénio, sous le regard d'abord vengeur puis résigné de son ravisseur, que le curé parvient à amadouer, avant de réconcilier les anciens amis.

Chapitre 37 : "Où se poursuit l'histoire de la fameuse infante Micomicona, avec d'autres gracieuses aventures"

Le curé et le barbier envisagent de modifier leur stratagème, et réfléchissent au moyen de remplacer Dorothée, qui jouait le rôle d'une princesse affligée. Mais elle insiste pour tenir son rôle jusqu'au bout, et pour raccompagner don Quichotte jusqu'à son village. Entre alors dans l'hôtellerie un voyageur, dont l'habit révèle qu'il est *«un chrétien nouvellement revenu du pays des Mores»*. Cet homme, un ancien captif, est suivi d'une femme voilée vêtue à la moresque, qui est une jeune More convertie au christianisme, qui se prénomme Zoraïda-Maria. Durant le dîner, don Quichotte entame un long

discours sur les armes et les lettres ; explique pourquoi les secondes avantagent les premières ; s'émeut de la pauvreté de l'étudiant.

Chapitre 38 : "Où se continue le curieux discours que fit don Quichotte sur les armes et les lettres"

Don Quichotte dépeint la pauvreté du soldat. Quand il a fini son discours, les clients de l'hôtellerie prient instamment le captif de leur raconter sa vie.

Chapitre 39 : "Où le captif raconte sa vie et ses aventures"

Originaire d'une «*bourgade des montagnes de Léon*», il fut, un jour, avec ses trois frères, convoqué par son père qui donna à chacun sa part d'héritage, et lui demanda de prendre un état. Étant l'aîné, il choisit le digne métier des armes ; le puîné préféra prendre la route des Indes ; le cadet prit le parti de se rendre à l'université la plus proche pour y poursuivre ses études. L'aîné partit donc vers Alicante, le puîné vers Séville, et le cadet vers Salamanque. Depuis, le captif n'a plus jamais eu de nouvelles de ses deux frères, qu'il a quittés vingt-deux ans auparavant. Il est passé par Alicante, puis par la Flandre, avant de combattre les Turcs au côté de don Juan d'Autriche. Mais, pour son malheur, il fut capturé au lendemain de la bataille de Lépante, et conduit à Constantinople.

Chapitre 40 : "Où se continue de l'histoire du captif"

À Constantinople, il devint l'esclave d'un renégat calabrais, Uchali-Farax, à la mort duquel il passa au service de Hassan-Aga, un ancien prisonnier d'Uchali-Farax qui, étant fait «*roi d'Alger*», l'y emmena. Il fut soumis à la brutalité de ce sinistre tyran.

Chapitre 41 : "Où le captif continue son histoire"

À Alger, aidé par Zoraïda, une jeune More, fille du riche Agi Morato, qui aspirait à devenir chrétienne, il réussit à s'évader avec elle et quelques compagnons.

Chapitre 42 : "Qui traite de ce qui arriva encore en l'hôtellerie, et de plusieurs autres choses dignes d'être connues"

Arrive dans l'hôtellerie un personnage important, Juan Pérez de Viedma, auditeur à l'«*audience*» [cour supérieure de justice] de Mexico, qui est accompagné d'une très jeune fille et de quelques domestiques. On apprend qu'il est le frère cadet du captif (dont le nom, Ruy Pérez de Viedma, est enfin révélé), parti étudier à Salamanque vingt-deux ans plus tôt.

Chapitre 43 : "Où l'on raconte l'agréable histoire du garçon muletier, avec d'autres étranges événements arrivés dans l'hôtellerie"

À la suite de ces retrouvailles, une voix se fait entendre peu avant l'aube : un garçon muletier chante une plainte devant l'hôtellerie. La fille de l'auditeur, Clara de Viedma, révèle que c'est en fait don Luis, le fils d'un riche seigneur aragonais qui, amoureux d'elle, la suit depuis qu'elle a quitté la maison qui joutait la sienne, en se faisant passer pour un muletier. Pendant ce temps, don Quichotte monte la garde à l'extérieur de l'hôtellerie. Or Maritorne et la fille de l'hôtelier décident de lui jouer un mauvais tour : il entend une voix de femme qui lui demande de s'approcher de la lucarne du grenier ; persuadé qu'il s'agit d'une noble dame accompagnée de sa duègne, qui s'est éprise de sa personne, il s'avance donc vers la lucarne en précisant à la dame que son cœur appartient à Dulcinée du Toboso, mais qu'il est prêt à lui rendre service ; Maritorne lui rétorque que sa maîtresse a simplement besoin de l'une de ses mains ; il s'empresse de répondre à cette requête et, se mettant debout sur la selle de Rossinante pour atteindre la lucarne, il tend la main ; Maritorne lui attache alors le poignet au verrou de la porte du grenier ; sentant la corde lui serrer le poignet, il s'étonne, mais demeure ridiculement suspendu dans les airs avant de tomber avec fracas, et il attribue cette nouvelle mésaventure à la perfidie des enchanteurs !

Chapitre 44 : "Où se poursuivent encore les événements inouïs de l'hôtellerie"

Des voyageurs qui sont à la recherche de don Luis arrivent à l'hôtellerie. Ce sont des serviteurs de son père, qui est tombé dans une grande affliction depuis son départ. Don Luis révèle alors son identité, et conte son histoire à l'auditeur qui, à la surprise générale, accepte de lui accorder la main de sa fille. Pendant ce temps, le barbier auquel don Quichotte, croyant avoir trouvé le précieux «*armet de Mambrin*», avait enlevé sa bassine, arrive à l'hôtellerie. Reconnaisant Sancho, il l'interpelle et le somme de lui rendre la bassine et le bât de l'âne que son maître et lui ont volés.

Chapitre 45 : "Où l'on achève d'éclaircir les doutes à propos du bât et de l'armet de Mambrin, avec d'autres aventures arrivées en toute vérité"

Une longue querelle s'engage, qui gagne progressivement toute l'hôtellerie : l'objet en question est-il une simple bassine, comme le prétend le barbier, ou s'agit-il du précieux heaume, comme l'affirment don Quichotte et Sancho? Le chevalier menace quiconque voudra démentir cette vérité notoire de le punir pour son mensonge. Un règlement pacifique semble se dessiner, mais des archers de la Sainte-Hermandad, arrivés à l'hôtellerie, sont impliqués dans la querelle. Ils reconnaissent alors don Quichotte, qui est recherché pour avoir attaqué certains des leurs, et pour avoir libéré un groupe d'hommes condamnés aux galères.

Chapitre 46 : "De la notable aventure des archers de la Sainte-Hermandad, et de la grande férocité de notre bon chevalier don Quichotte"

Le curé, voyant le danger que courait don Quichotte, essaie d'intercéder en sa faveur : il explique aux archers qu'il a perdu le jugement, et que la loi ne saurait lui être appliquée dans toute sa rigueur. Il finit par apaiser la querelle, et dédommage les plaignants pour les pertes et les préjudices divers qu'ils ont subis. Don Quichotte, quant à lui, souhaite reprendre sa route vers le royaume de Micomicon, afin de réparer l'affront qu'y a reçu la belle Dorothée.

Chapitre 47 : "De l'étrange manière dont fut enchanté don Quichotte de la Manche, avec d'autres événements fameux"

Pour éviter à la jeune femme et à don Fernand de devoir raccompagner don Quichotte jusqu'à son village, un nouveau stratagème est mis au point : le curé et le barbier concluent un marché avec un charretier, et font de sa charrette une cage. Don Fernand, don Luis, le curé et le barbier, ainsi que d'autres voyageurs présents s'introduisent, déguisés en diables, dans la chambre de don Quichotte. Le surprenant au milieu de son sommeil, ils lui font croire qu'il est enchanté, et l'enferment dans la cage sous les yeux à la fois ébahis et incrédules de Sancho. Les différents voyageurs se font leurs adieux, et chacun reprend sa route. En chemin, don Quichotte et son cortège rencontrent un chanoine venant de Tolède ; informé de l'étrange folie de don Quichotte et du stratagème mis en place pour le ramener dans son village, il se lance dans une longue tirade sur les romans de chevalerie, leurs qualités, leurs défauts et leurs méfaits.

Chapitre 48 : "Où le chanoine continue à discourir sur les livres de chevalerie, avec d'autres choses dignes de son esprit"

Le chanoine continue de s'entretenir avec le curé et le barbier à propos des livres de chevalerie et du théâtre (il se moque des extravagances des comédies à la mode, «*choses qui n'ont ni queue ni tête*»). En pleine campagne, les voyageurs s'arrêtent à l'heure de la sieste. Don Quichotte et Sancho s'interrogent sur l'étrange enchantement dont est victime le chevalier, et dont il n'a jamais vu aucun précédent dans les livres de chevalerie.

Chapitre 49 : "Qui traite du gracieux entretien qu'eut Sancho Panza avec son seigneur, don Quichotte"

Don Quichotte et Sancho poursuivent leur conversation. Le chevalier est autorisé à sortir de sa cage pour satisfaire des besoins urgents. Mais, comme il entend le chanoine nier l'existence des chevaliers errants, et s'en prendre aux livres de chevalerie, il entre dans une colère folle.

Chapitre 50 : "De la spirituelle altercation qu'eurent don Quichotte et le chanoine, ainsi que d'autres événements"

Le chevalier se lance dans une défense acharnée des livres de chevalerie, et souligne le plaisir qu'éprouvent les lecteurs en les lisant. Pour illustrer son propos, il raconte l'histoire du «chevalier du Lac». Au cours du dîner, survient un chevrier qui leur raconte son histoire.

Chapitre 51 : "Qui traite de ce que raconta le chevrier à tous ceux qui emmenaient don Quichotte"

Ce jeune homme, nommé Eugène, était épris de la belle Léandra, fille d'un riche laboureur du village voisin. Pour son malheur, son père gardait jalousement sa fille, et repoussait un à un ses prétendants. Eugène et son ami, Anselme, figuraient ainsi parmi les amants éconduits. Un jour, un certain Vincent de la Roca arriva au village : parti à l'âge de douze ans, il revenait riche et couvert de gloire après une brillante carrière militaire ; il séduisit bientôt Léandra et l'enleva ; mais, trois jours plus tard, on la retrouva dans une grotte des montagnes avoisinantes, vêtue seulement d'une chemise, et dépouillée de tous ses biens ; toutefois, à la stupéfaction générale, si Vincent de la Roca l'avait volée, il ne lui avait pas ravi son honneur. Depuis, Léandra vit recluse dans un monastère, pour le plus grand malheur d'Anselme et d'Eugène. Privés de sa vue, les deux amis sont chevriers dans ces montagnes, où ils chantent leur peine d'amour, imités, par la suite, par de nombreux prétendants éconduits, dont le nombre est tel que ces montagnes sont devenues «la pastorale Arcadie».

Chapitre 52 : "Du démêlé qu'eut don Quichotte avec le chevrier, et de la surprenante aventure des pénitents blancs, qu'il termina glorieusement à la sueur de son front"

Don Quichotte propose ses services au chevrier : il lui offre de faire sortir Léandra de son monastère. Mais la réponse moqueuse d'Eugène provoque bientôt sa colère. Repartis, don Quichotte et ses accompagnateurs voient une procession d'«hommes vêtus de robes blanches à la manière des pénitents» qui, voulant faire tomber la pluie, portent une statue de la Vierge ; comme don Quichotte la prend pour une «dame en deuil» encerclée par des brigands, il s'élance à son secours, attaque les pénitents ; mais, au cours du combat, il reçoit un coup de fourche, et tombe de cheval. Alors qu'il est mal en point, le curé et le barbier lui font croire qu'ils sont des enchanteurs, et l'enferment à nouveau dans la cage. Six jours plus tard, le cortège arrive au village, où les attendent la nièce et la gouvernante de don Quichotte, ainsi que la femme et les enfants de Sancho. Est annoncée une «troisième sortie» ; mais «l'auteur de cette histoire» dit n'en avoir pas trouvé «le moindre vestige», mentionnant seulement «une tradition» selon laquelle don Quichotte «se rendit à Saragosse». Et il indique que, après qu'il eut «terminé sa vie», on découvrit, dans «une caisse de plomb trouvée, sous les fondations d'un antique ermitage», «diverses épitaphes et plusieurs éloges de sa vie et de ses mœurs», dont certains sont cités.

Chose assez curieuse, «Don Quichotte» était connu parmi les lettrés, avant même d'avoir paru. Lope de Vega, dans une lettre écrite en 1604, en parlait et le dépréciait par jalousie. On pense que Cervantès, dans un voyage qu'il paraît avoir fait à Séville en 1604, avait dû lire des passages à quelques amis, parmi lesquels Lope de Vega.

Comme il craignait que sa parodie choque les aristocrates dont certains avaient encore beaucoup de goût pour la lecture des romans de chevalerie, il voulut placer son œuvre sous la recommandation d'un personnage illustre ; aussi voulut-il la dédier au duc de Béjar, personnage connu pour son goût des livres et la faveur qu'il accordait aux gens de lettres, étant d'ailleurs un de ses protecteurs ; mais, connaissant l'objet du livre, il aurait d'abord refusé la dédicace, avant que, sur les instances de l'auteur, il se soit fait lire les premiers chapitres, un jour qu'il avait réuni chez lui de nombreux amis ; l'auditoire ayant été charmé, il accepta alors l'hommage de Cervantès.

La permission d'impression fut émise à Valladolid le 26 septembre 1604. L'éditeur étant Francisco de Roblès, l'ouvrage fut imprimé par Juan de la Cuesta. Le premier exemplaire sortit des presses le 20 décembre 1604, à 1200 exemplaires, ce qui était un bon tirage pour l'époque. Le 16 janvier 1605, il fut mis sur le marché. Obtint aussitôt le plus franc succès de rire cette parodie des romans de chevalerie, parce que ce genre littéraire dont la vogue était arrivée à son apogée sous le règne de Charles-Quint

(on dit que la future Sainte Thérèse, Ignace de Loyola, l'empereur lui-même les lisaient avec avidité) était, au cours du XVI^e siècle, passé de mode, et, désormais, on se moquait de cette littérature délirante, présentant des hommes s'engageant dans de nobles et dangereuses aventures pour conquérir, grâce à leurs prouesses démesurées, amour et gloire.

De ce fait, au cours de la seule année 1605, *“Don Quichotte”* fut réimprimé six fois, parut aussi à Lisbonne, à Valence, à Bruxelles, à Milan. Ainsi, la renommée du livre s'étendit non seulement en Espagne et dans le monde hispanophone, qui s'étendait à l'époque des Flandres jusqu'au Nouveau Monde, mais dans toute l'Europe. On en faisait des lectures publiques dans les villes et les villages. Le personnage devint familier, même aux analphabètes, car il figura dans les cortèges, les mascarades, et les carnivals de l'Europe entière, car on fut alors surtout sensible à son ridicule. Désormais, le nom de l'«*ingénieux hidalgo*» avec sa silhouette efflanquée, associée aux formes épanouies de son écuyer, était connu de tous.

En 1608, Cervantès surveilla l'impression d'une nouvelle édition qui, de ce fait, est considérée comme offrant le texte le plus authentique.

Mais, selon l'habitude de l'époque, le livre subit aussi un piratage éhonté. En particulier parut, en 1614, le *“Segundo tomo del ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha que contiene su tercera salida : y es la quinta partede sus aventuras”* (*“Deuxième tome de l'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche qui contient sa troisième sortie, qui est la cinquième partie de ses aventures”*), suite apocryphe et malveillante, dont l'auteur était un ennemi assez lâche pour se dissimuler sous le nom du «licenciado» Alonso Fernandez de Avellaneda, sans que, jusqu'aujourd'hui, les recherches les plus minutieuses n'aient pu découvrir de qui il s'agissait (on a avancé ces noms : Argensola, Lope de Vega, Ruiz de Alarcon, Tirso de Molina, Blanco de la Paz, qui avait trahi Cervantès à Alger, ou son confrère Andrés Perez, ou encore fray Aliaga, confesseur du roi, ces deux dernières hypothèses étant les plus vraisemblables, car ce devait être un prêtre ou un moine, et un Aragonais, à en juger par maints passages du livre). Dans le prologue, le plagiaire injurait indignement celui qu'il pillait, l'appelait «vieux [il avait 57 ans] et manchot qui a plus de langue que de bras», «envieux», «échappé de prison», etc., et Cervantès allait s'en plaindre (dans le prologue de la seconde partie, en II, 59 ; II, 61 ; II, 62 ; II, 70 ; II, 72 ; II, 74). Puis, en faisant semblant de continuer le récit interrompu par Cervantès, le plagiaire présentait l'extravagant chevalier comme ayant recouvré toutes ses facultés intellectuelles, et s'enlisant dans la paix de sa demeure, jusqu'au moment où Sancho, en lui parlant d'un nouveau roman de chevalerie, parvenait à réveiller son ancienne manie. Don Quichotte, prenant le nom de «El caballero desamorado» («le chevalier sans amour»), étant devenu un pantin plein de morgue et de vanité, repartait à la recherche d'aventures, et en connaissait une longue série, très semblable à celles évoquées dans le roman de Cervantès. Le faussaire demeurait fidèle à l'étrange délire d'interprétation du héros, mais presque toujours l'imagination de Cervantès n'était remplacée que par une certaine habileté dans l'invention et dans l'intrigue, tandis que l'humour devenait trop souvent lourd et grotesque, Sancho étant un goinfre sans esprit, les déboires des deux héros étant mêlés d'aventures scabreuses et violentes. Cet ouvrage, qui ne manque pas de qualités, et qui prouve qu'un homme de talent peut, en suivant les traces d'un homme de génie, parvenir à briller à son tour, fut réimprimé plusieurs fois jusqu'à nos jours, et fut même, en 1704, traduit en français assez librement, par Lesage.

Devant cette mystification, Cervantès se sentit outragé, et, par un sursaut d'invention littéraire, il reprit la plume, et composa une authentique seconde partie où il remit en selle son héros pour lui faire vivre de nouvelles aventures, tout en s'attaquant subtilement au plagiaire en faisant se rencontrer des personnages de ce dernier et les siens. Cette seconde partie fut dédiée au comte de Lemos.

Seconde partie

Prologue : Cervantès refuse de faire des reproches à l'auteur plagiaire, seulement ceux de l'avoir appelé «*injurieusement vieux et manchot*», de l'avoir traité d'«*envieux*», de rester dissimulé. Pour se moquer de lui, il raconte l'histoire d'un fou de Séville qui se plaisait à «*enfler un chien*», celle d'un fou de Cordoue qui cherchait à abattre sur des chiens de lourdes pierres. Il se félicite de la protection du comte de Lemos et de l'archevêque de Tolède. Il annonce que, dans cette seconde partie, don Quichotte sera «*conduit jusqu'au terme, et finalement mort et enterré*».

Chapitre 1 : «*De la manière dont le curé et le barbier se conduisirent avec don Quichotte au sujet de sa maladie*»

Un mois après son retour au village, don Quichotte semble avoir retrouvé toute sa raison. Mais l'histoire du fou de Séville, qui lui est racontée par le barbier, provoque son indignation, car il voit bien qu'on veut le comparer à ce fou qui se prétendait guéri, et qui, en réalité, ne l'était pas. Il récuse un tel rapprochement : lui n'est pas un insensé, il a simplement le projet ambitieux de ressusciter la chevalerie errante qui est très utile au monde puisqu'elle redresse les torts, et défend aussi bien les veuves que les opprimés. Et il évoque Renaud de Montauban, Roland et Angélique.

Chapitre 2 : «*Qui traite de la notable querelle qu'eut Sancho Panza avec la nièce et la gouvernante de don Quichotte, ainsi que d'autres événements gracieux*»

Même si la nièce et la gouvernante de don Quichotte voudraient s'y opposer farouchement, car elles redoutent la mauvaise influence de Sancho sur son ancien maître, il survient, et les deux hommes s'entretiennent de leurs aventures passées. Sancho apprend à don Quichotte que le bachelier Samson Carrasco, leur voisin, de retour de Salamanque, a rapporté un livre, qui a pour titre "*L'ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche*" où sont racontées ses aventures, ajoutant : «*Il est fait mention de moi dans cette histoire sous mon propre nom de Sancho Panza, et de Mme Dulcinée du Toboso, et d'autres choses qui se sont passées entre nous tête à tête*».

Chapitre 3 : «*Du ridicule entretien qu'eurent ensemble don Quichotte, Sancho Panza et le bachelier Samson Carrasco*»

Don Quichotte, incrédule, s' imagine que quelque sage, ami ou ennemi, a sans doute fait imprimer ses aventures. Bientôt, c'est de la bouche de Samson Carrasco lui-même que lui est confirmée cette grande nouvelle : non seulement son histoire a été imprimée, mais elle circule dans toute l'Europe, et les lecteurs attendent la suite qui a été annoncée par l'auteur. Les trois amis entament alors une longue discussion consacrée au livre, dont la paternité est attribuée à l'historien more Cid Hamet Ben-Engeli. Le bachelier passe en revue les critiques des lecteurs, et ils se félicitent ou s'indignent tour à tour de la version de leurs aventures que l'historien rapporte dans son livre. Tel ou tel détail peu favorable à la gloire du chevalier aurait en effet pu être omis, tel autre, en revanche, a malheureusement été oublié. Mais le principal reproche adressé à l'auteur concerne surtout l'insertion d'histoires n'ayant pas de lien avec l'histoire principale, comme celle du '*Curieux malavisé*'. D'autres lecteurs se demandent qui fut le larron qui déroba l'âne de Sancho, et comment il le retrouva, ou encore ce qu'a fait l'écuyer des écus d'or que contenait la malle qu'il découvrit dans la Sierra Morena.

Chapitre 4 : «*Où Sancho Panza répond aux questions et éclaircit les doutes du bachelier Samson Carrasco, avec d'autres événements dignes d'être sus et racontés*»

Sancho raconte que, à Ginès de Pasamont, qui lui avait volé son âne durant son sommeil, il l'avait repris quelques jours plus tard. Il raconte ensuite comment il utilisa l'argent trouvé dans la Sierra Morena. Il attribue les inexactitudes ou les incohérences de leur histoire à la maladresse de l'historien ou à la négligence des imprimeurs. À l'issue de cet entretien, don Quichotte décide de secouer sa paresse, de faire une troisième sortie, et de se lancer dans de nouvelles aventures. Il s'ouvre de ce projet à Sancho et au bachelier, qui lui prodigue ses conseils.

Chapitre 5 : "Du spirituel, profond et gracieux entretien qu'eurent ensemble Sancho Panza et sa femme, Thérèse Panza, ainsi que d'autres événements dignes d'heureuse souvenance"

Sancho, flatté par cette renommée inattendue, annonce à sa femme son projet d'accompagner don Quichotte dans de nouvelles aventures. Les époux se plaisent à imaginer le brillant avenir qu'auraient leurs enfants si Sancho devenait gouverneur d'une île.

Chapitre 6 : "Qui traite de ce qui arriva à don Quichotte avec sa nièce et sa gouvernante ; et l'un des plus importants chapitres de toute l'histoire"

Pendant ce temps, la nièce et la gouvernante de don Quichotte, qui pressentent l'imminence d'une troisième sortie, essaient de le raisonner, et d'empêcher une telle entreprise. Mais il n'a que faire de leur réticence, et leur déroule un long discours sur la théorie des quatre «lignages», celui auquel il prétend appartenir étant celui des êtres qui sont animés «par la vertu, la richesse et la libéralité». Il a décidé, pour déployer ces qualités, de suivre le métier des armes, et rien ne pourra l'en empêcher.

Chapitre 7 : "De ce que traita don Quichotte avec son écuyer, ainsi que d'autres événements fameux"

À la suite de sa conversation avec sa femme, Sancho demande à don Quichotte «des gages fixes» ; mais le chevalier refuse car il n'a pas vu, dans les romans de chevalerie, la moindre trace d'une telle pratique. Survient le bachelier Carrasco qui, alors que la nièce et la gouvernante comptaient sur lui pour détourner don Quichotte de sa folle entreprise, l'y incite au contraire dans un discours enflammé, et se propose même comme écuyer. Aussi Sancho revendique-t-il cette fonction. Il reste à Samson de participer à la préparation de la troisième sortie en procurant un casque au chevalier. Et ce comportement ne manque pas de susciter la colère et l'indignation de la nièce et de la gouvernante.

Chapitre 8 : "Où l'on raconte ce qui arriva à don Quichotte tandis qu'il allait voir sa dame, Dulcinée du Toboso"

Don Quichotte ne cherchant plus des aventures survenant sur les chemins, ne lâche plus la bride de Rossinante, ne veut plus qu'il le mène au hasard. Il a, cette fois, un but précis : se rendre au Toboso pour se jeter aux pieds de Dulcinée, et recevoir sa bénédiction. Elle devrait être en possession de la lettre d'amour que Sancho, selon ses dires, lui avait remise de ses propres mains. En chemin, lui et Sancho discutent de divers sujets, notamment de la mort et du séjour des morts, ainsi que des mérites respectifs de la sainteté et de la chevalerie errante.

Chapitre 9 : "Où l'on raconte ce que l'on y verra"

Vers minuit, don Quichotte et Sancho arrivent au Toboso, village dont les habitants dorment, où ne se font entendre que des cris d'animaux. Don Quichotte veut que Sancho lui indique où se trouve le «palais de Dulcinée», mais l'écuyer dit n'avoir vu qu'«une très petite maison». Comme il ne veut pas que don Quichotte découvre qu'il n'a jamais rencontré Dulcinée, qu'il ne lui a jamais porté sa lettre, il parvient à le convaincre de passer le reste de la nuit aux abords du village, lui promettant de se rendre, le lendemain, en ambassade auprès de sa «dame».

Chapitre 10 : "Où l'on raconte quel moyen prit l'industriel Sancho pour enchanter Mme Dulcinée, avec d'autres événements non moins ridicules que véritables"

Alors que Sancho ne sait plus comment se sortir de cette situation embarrassante et cacher son mensonge, il aperçoit trois paysannes montées sur des bourriques. Il lui vient soudain une idée : il court chercher son maître, et il les lui présente comme étant Dulcinée accompagnée de deux servantes. Mais, pour une fois, don Quichotte voit les choses telles qu'elles sont, se refuse à croire qu'il s'agit bien de Dulcinée, à reconnaître, en cette femme rustique et vulgaire, celle dont il rêve. Sancho persiste dans son mensonge. La foi de don Quichotte vacille ; mais, plutôt que de renoncer à son rêve, il se résigne, s'humilie devant la paysanne en imaginant cette explication : un diabolique enchanteur l'a ensorcelée, et a déposé sur ses yeux un voile qui l'empêche de voir cette princesse telle qu'elle est, l'ayant métamorphosée en une femme basse et laide. Dépit, il décide de prendre le chemin de Saragosse.

Chapitre 11 : "De l'étrange aventure qui arriva au valeureux don Quichotte avec le char ou la charrette des Cortès de la Mort"

Après avoir quitté le Toboso, don Quichotte et Sancho croisent une charrette chargée de figures bizarres, ce qui fait espérer au chevalier «*quelque nouvelle et périlleuse aventure*». Mais ce n'est qu'une troupe de comédiens qui portent encore les costumes de «*la divine comédie des "Cortès de la Mort"*», qu'ils ont jouée le matin même de ce jour de l'octave de la Fête-Dieu, incarnant respectivement un diable, la Mort, Cupidon, une reine, un soldat, un empereur et un étrange bouffon portant au bout d'un bâton trois vessies de vache gonflées. Les gesticulations de ce dernier effraient Rossinante qui prend le mors aux dents, et fait tomber don Quichotte. Le bouffon monte alors sur l'âne de Sancho, et fait mine de tomber à son tour pour singer la chute du chevalier errant. Don Quichotte souhaite se venger de cet affront en châtiant le coupable de son insolence ; mais Sancho, voyant que les comédiens attendent son maître armés de pierres, parvient à l'en dissuader.

Chapitre 12 : "De l'étrange aventure qui arriva au valeureux don Quichotte avec le brave chevalier des Miroirs"

La nuit venue, les deux compagnons décident de se reposer dans un bois. Mais ils sont vite réveillés par les plaintes d'un chevalier amoureux qui porte sur son habit des miroirs en forme de petites lunes. Don Quichotte décide d'engager la conversation avec lui, tandis que leurs écuyers s'éloignent pour discuter entre eux plus librement.

Chapitre 13 : "Où se poursuit l'aventure du chevalier du Bocage, avec le piquant, suave et nouveau dialogue qu'eurent ensemble les deux écuyers"

L'écuyer du chevalier du Bocage dépeint à Sancho la dure vie d'écuyer errant, et en énumère les nombreux inconvénients. Malgré la grande générosité de son maître, qui rend Sancho envieux, il a résolu d'abandonner sa fonction, et incite Sancho à faire de même. Le colloque se termine par un repas copieux et bien arrosé.

Chapitre 14 : "Où se poursuit l'aventure du chevalier du Bocage"

Le chevalier du Bocage raconte ses malheurs à don Quichotte. Épris de la belle Casildée de Vandalie, il a accompli de nombreux exploits pour lui plaire, mais aucun ne l'a satisfaite. Il prétend même avoir vaincu l'invincible don Quichotte de la Manche. Comme ce dernier s'empresse de le détromper, ils décident de se battre en duel afin de faire éclater la vérité, le vaincu devant se plier à la volonté du vainqueur. L'écuyer du chevalier du Bocage, dont Sancho, à la lumière du jour, découvre le nez protubérant, souhaite lui aussi l'affronter en duel, mais il se dérobe. Par chance, don Quichotte parvient à faire tomber son adversaire de cheval, et remporte donc la victoire. Lorsqu'il lève la visière du chevalier du Bocage, stupéfait, il reconnaît le visage de Samson Carrasco. Selon lui, un tel prodige ne peut être imputable qu'aux enchanteurs. Sancho, plus pragmatique, reconnaît quant à lui son voisin et compère, Tomé Cécil, qui a ôté son faux nez pour aller porter secours à son maître qui s'est cassé plusieurs côtes en tombant.

Chapitre 15 : "Où l'on raconte et l'on explique qui étaient le chevalier des Miroirs et son écuyer"

L'attitude étrange du bachelier Samson Carrasco, qui avait étonné la nièce et la gouvernante, répondait en réalité à une stratégie bien précise, décidée en étroite concertation avec le curé et le barbier. Convaincu qu'essayer de raisonner don Quichotte est une perte de temps, et qu'il faut combattre le mal par le mal, il avait décidé de l'encourager à reprendre ses aventures dans l'unique but de le provoquer en duel ; s'il était battu, de lui faire prêter le serment d'abandonner à jamais la chevalerie errante, et le forcer à revenir à la maison. Il était alors bien loin d'imaginer que don Quichotte pourrait le vaincre. Vexé, il prend très mal sa défaite, et jure de se venger.

Chapitre 16 : "De ce qui arriva à don Quichotte avec un discret gentilhomme de la Manche"

Don Quichotte, encore stupéfait de sa dernière aventure, s'entretient avec Sancho lorsque les croise un homme au manteau vert. Ils s'observent courtoisement. Ce cavalier, monté sur une jument et portant un sabre à la moresque, se nomme don Diego de Miranda. Il tient plus du courtisan que du

chevalier ; aussi, lorsque don Quichotte se présente à lui comme un chevalier errant, le prend-il pour un fou. Mais, aussitôt après, don Quichotte se montre capable d'une si grande sagesse que ce gentilhomme paisible, à la raison claire, est *«enchanté de l'esprit et du bon sens de don Quichotte»*. Il se demande : serait-il un mélange de sage et de fou, comme un fou mâtiné de sagesse ? L'arrivée d'*«un char surmonté de bannières aux armes royales»* annonce *«une insensée et épouvantable aventure»*.

Chapitre 17 : "Où se manifeste le dernier terme qu'atteignit et que put atteindre la valeur inouïe de don Quichotte, dans l'heureuse fin qu'il donne à l'aventure des lions"

Pendant que les deux hommes s'observent et s'interrogent mutuellement, Sancho s'éloigne et achète du fromage frais à des bergers. Comme don Quichotte l'appelle et le presse de le rejoindre, l'écuyer place le fruit de sa transaction dans le casque du chevalier, qui se retrouve bientôt tout englué de fromage blanc. *«Sur ces entrefaites, le char aux banderoles»* arrive ; c'est une cage ambulante où sont enfermés des lions. Malgré les protestations du propriétaire, don Quichotte veut les affronter pour montrer sa *«valeur inouïe»*. Cependant, les lions n'ont qu'un bâillement indifférent. L'homme et son char reprennent leur route, et laissent don Quichotte dépité, Sancho soulagé et don Diego de Miranda stupéfait. Le chevalier errant abandonne le surnom de *«chevalier de la Triste-Figure»* pour prendre désormais celui de *«chevalier des Lions»*.

Chapitre 18 : "De ce qui arriva à don Quichotte dans le château ou la maison du chevalier au Manteau Vert, ainsi que d'autres choses extravagantes"

Don Diego de Miranda offre l'hospitalité à don Quichotte et à son écuyer. Ils font la connaissance de son épouse, doña Cristina, et de son fils, don Lorenzo. Ce dernier récite quelques vers à don Quichotte, qui l'en félicite. Sensible à la flatterie, le jeune homme, qui prenait d'abord le chevalier errant pour un fou, le trouve soudain très sage. Don Quichotte lui expose ce qu'est la chevalerie errante. Au bout de quatre jours, don Quichotte et Sancho reprennent leur route, bien décidés à atteindre Saragosse. Néanmoins, ils projettent de passer auparavant par la caverne de Montésinos dont ils ont entendu dire bien des merveilles.

Chapitre 19 : "Où l'on raconte l'aventure du berger amoureux, avec d'autres événements gracieux en vérité"

Peu de temps après leur départ, don Quichotte et Sancho croisent deux écoliers et deux paysans, tous les quatre à dos d'âne. Ils se rendent tous aux noces de Camache, un riche laboureur d'un village voisin, et engagent don Quichotte à les suivre en lui promettant qu'il verra ainsi *«une des noces les plus belles et les plus riches qu'on aient célébrées jusqu'à ce jour dans la Manche»*. Camache est très riche, et Quitéria, sa future épouse, très belle. Elle a désespéré le berger Basile, qui est épris d'elle depuis sa plus tendre jeunesse, au point qu'on dit même qu'il est devenu fou ; lui aussi est beau, possède toutes les grâces naturelles qui pourraient le rendre digne de Quitéria ; mais Camache est riche, tandis qu'il est pauvre, et la richesse l'emporte sur la beauté et les qualités naturelles.

Chapitre 20 : "Où l'on raconte les noces de Camache le Riche, avec l'aventure de Basile le Pauvre"

Avant la noce, qui doit avoir lieu en plein air, dans un champ, on assiste aux préparatifs du festin, à des représentations et à des danses. Durant le spectacle, des danseurs déguisés en figures allégoriques représentent la victoire de *«l'Intérêt»* sur *«le dieu Cupidon»*, que les invités interprètent comme la victoire de Camache sur Basile.

Chapitre 21 : "Où se continuent les noces de Camache, avec d'autres événements récréatifs"

Basile fait irruption au milieu de cette fête. Après avoir reproché à Quitéria son ingratitude, il se jette sur une lame qu'il avait dissimulée dans un bâton. Alors qu'il s'affaiblit, il demande à Camache de pouvoir épouser Quitéria avant de mourir. Le riche laboureur, après avoir pris l'avis de ses amis et du curé, finit par lui accorder ce droit, croyant qu'il récupérerait Quitéria aussitôt Basile mort. Mais, dès que lui et Quitéria ont reçu la bénédiction du curé, Basile révèle que son agonie était simulée, et que

son suicide était une ruse. Camache, dépité, est forcé d'admettre la validité du mariage, et accepte bon gré mal gré le choix de Quitéria, qui ne semble pas décidée à renoncer à Basile. Les noces n'ayant pas lieu, Sancho regrette le fastueux banquet déjà apprêté, tandis que don Quichotte prend la défense du sentiment pur et triomphant.

Chapitre 22 : "Où l'on rapporte la grande aventure de la caverne de Montésinos, située au cœur de la Manche ; aventure à laquelle mit une heureuse fin le valeureux don Quichotte de la Manche"

Accompagnés d'un guide, un cousin de l'un des étudiants qui les a invités au mariage, don Quichotte et Sancho se rendent à la fameuse caverne de Montésinos. Ce cousin est un jeune pédant qui se présente à eux comme un «humaniste» qui a déjà écrit un livre où il avait recensé et décrit toutes les livrées possibles et imaginables [elles n'étaient pas seulement celles des domestiques, mais aussi des habits de gala portés lors des fêtes par les aristocrates], et qui projette d'écrire un autre ouvrage qu'il intitulera "*Métamorphoseos*" ou "*L'Ovide espagnol*", où il imiterait le poète latin sur le mode burlesque. La nuit venue, les trois hommes s'arrêtent dans une hôtellerie proche de la fameuse caverne, et font provision de cordes afin de pouvoir descendre dans les profondeurs de celle-ci, car, don Quichotte étant poussé par un désir de mystérieuses aventures, ils ont formé le dessein de l'explorer, le lendemain. Arrivés à la caverne, ils dégagent les broussailles qui en bouchaient l'entrée. Puis Sancho et le cousin aident don Quichotte à descendre. Au bout d'une demi-heure, sans nouvelles de lui, ils décident de tirer la corde ; ils le trouvent les yeux clos, plongé dans un profond sommeil.

Chapitre 23 : "Des choses admirables que l'insigne don Quichotte raconte avoir vues en la profonde caverne de Montésinos, chose dont l'impossibilité et la grandeur font que l'on tient cette aventure pour apocryphe"

Quand don Quichotte se réveille, il raconte que, après être descendu à la profondeur de douze ou quatorze toises, fatigué par l'effort, il a décidé de se reposer, a alors été saisi d'un profond sommeil, dans lequel il fit un rêve : il se trouvait au milieu d'une prairie ; bientôt, un somptueux palais s'offrit à ses yeux ; en sortit un vénérable vieillard qui se présenta comme étant Montésinos ; il lui annonça que, comme tous les habitants de la caverne, il attendait depuis longtemps sa venue, car, selon une prophétie de Merlin, lui seul était capable de désenchanter tous les chevaliers et toutes les princesses ensorcelés et emprisonnés dans cette caverne qu'il lui fit visiter ; il y rencontra Durandart, «*fleur et miroir des chevaliers braves et amoureux de son temps*», qui avait la poitrine ouverte car son cœur en avait été tiré pour être donné à sa dame, Bélerme, maintenant enlaidie par les ans ; il aperçut ensuite Dulcinée et deux de ses demoiselles qui, ayant subi un enchantement, «*choses dont l'impossibilité et la grandeur font que l'on tient cette aventure pour apocryphe*», étaient métamorphosées en grossières paysannes dont l'une vint lui réclamer une demi-douzaine de réaux en échange d'un cotillon de futaine tout neuf, que sa maîtresse proposa de lui laisser pour gage ; or, pour son plus grand malheur, le chevalier ne put prêter que quatre réaux, insuffisance qu'il allait interpréter par la suite comme le signe manifeste qu'il avait échoué dans cette aventure. Sancho déclare que «*les enchanteurs*» ont «*changé le bon jugement de [son] seigneur en une si extravagante folie*».

Chapitre 24 : "Où l'on raconte mille babioles aussi impertinentes que nécessaires à la véritable intelligence de cette grande histoire"

Cid Hamet Ben-Engeli, le traducteur de l'histoire, se dit perplexe devant cet étrange récit de don Quichotte, et laisse le lecteur décider par lui-même d'y croire ou de le tenir pour apocryphe. Le cousin qui accompagne encore don Quichotte et Sancho considère que le récit du rêve pourra lui servir à écrire d'autres ouvrages ! Le chevalier et ses compagnons prévoient dormir chez un ermite. Ils croisent un homme armé qui part à la guerre. Comme l'ermite est absent, Don Quichotte et Sancho décident de passer la nuit dans une hôtellerie située à proximité. À la grande stupéfaction de Sancho, pour la première fois depuis qu'ils parcourent ensemble les routes d'Espagne, don Quichotte ne la prend pas pour un château.

Chapitre 25 : "Où l'on rapporte l'aventure du braiment de l'âne et la gracieuse histoire du joueur de marionnettes, ainsi que les mémorables divinations du singe devin"

L'homme armé qui part à la guerre raconte son histoire : son village et un village voisin sont en guerre pour une cause dérisoire : des braiments qu'imitèrent deux «*régidors*» de son village pour retrouver un âne, ce qui ne fit qu'entraîner une confusion dont on se moqua dans l'autre village. À peine l'homme armé a-t-il fini son récit qu'un autre homme, étrangement vêtu, entre dans l'hôtellerie. Il s'agit, aux dires de l'hôtelier, d'un célèbre marionnettiste nommé maître Pierre, qui est accompagné d'un singe devin. Contre deux réaux, l'animal répond à des questions portant sur des choses passées ou présentes, mais non sur les choses futures ; néanmoins, cela laisse l'assistance pleine d'admiration. Sancho obtient ainsi des nouvelles de sa femme, mais don Quichotte n'arrive pas à obtenir une réponse claire concernant la véracité de ce qui lui est advenu dans la caverne de Montésinos.

Chapitre 26 : "Où se continue la gracieuse aventure du joueur de marionnettes, avec d'autres choses fort bonnes en vérité"

Maître Pierre donne un spectacle de marionnettes, qui met en scène l'histoire de Mélisandre et de don Gaïferos, ce dernier se rendant en Espagne pour délivrer son épouse, qui était aussi la fille de Charlemagne, et qui était retenue captive des Mores. Au beau milieu du spectacle, don Quichotte, qui voit dans les marionnettes des personnages réels, «*dégaina son épée, d'un saut s'approcha du théâtre et... se mit à faire pleuvoir des coups d'estoc et de taille sur l'armée moresque des marionnettes*» ; il détruit ainsi une grande partie des personnages. Néanmoins, disant avoir été induit en erreur par des enchanteurs, il s'engage à dédommager le marionnettiste pour les pertes subies.

Chapitre 27 : "Où l'on raconte qui étaient maître Pierre et son singe, ainsi que le mauvais succès qu'eut don Quichotte dans l'aventure du braiment, qui ne se termina point comme il l'aurait voulu et comme il l'avait pensé"

Cid Hamet Ben-Engeli révèle que maître Pierre n'est autre que Ginès de Pasamont, le galérien délivré par don Quichotte, et explique l'artifice qui lui permet d'abuser les gens en leur faisant croire qu'il possède un singe devin. De son côté, don Quichotte, décide d'aller voir les rivages de l'Èbre et les alentours de la ville de Saragosse avant d'y entrer. En chemin, il croise des gens armés qui viennent du village du braiment, et sont partis pour se venger de l'autre village ; il leur reproche de s'être sentis offensés car «*aucun individu ne peut offenser une communauté entière*» ; là-dessus, «*Sancho se met à braire*», et un des villageois l'abat d'un coup d'une grande gaule ; don Quichotte veut venir à son secours, mais la foule se jette sur eux, et, pour échapper aux coups, il préfère prendre la fuite, et abandonner sur place son écuyer.

Chapitre 28 : "Des choses que dit Ben-Engeli, et que saura celui qui les lira, s'il les lit avec attention"

Après cette mésaventure, Sancho déclare souhaiter rentrer chez lui, à moins que don Quichotte ne lui verse désormais un salaire. Sa décision semble irrévocable. Mais la brusque réaction du chevalier face à ce qu'il considère comme de la cupidité pousse l'écuyer à revenir sur sa décision ; les larmes aux yeux, il présente même ses excuses à son maître.

Chapitre 29 : "De la fameuse aventure de la barque enchantée"

Sur les rives de l'Èbre, don Quichotte et Sancho aperçoivent une petite barque sans rames, attachée à un tronc d'arbre. Aussitôt, don Quichotte imagine que cette embarcation a été placée en ce lieu par quelque enchanteur qui lui réserve une aventure. À peine ont-ils embarqué qu'il explique à Sancho qu'ils viennent de passer «*la ligne équinoxiale, qui sépare et coupe à égale distance les deux pôles opposés*», et étale toute une fantaisiste érudition géographique. Puis les deux compagnons aperçoivent des moulins à eau et des meuniers enfarinés qui s'affolent en voyant la frêle embarcation se diriger à vive allure vers les roues des moulins. Don Quichotte, lui, ne voit que malandrins, monstres et félons, et n'a que faire de leurs avertissements. Le chevalier et l'écuyer finissent par sauter dans l'eau, et doivent rembourser les meuniers et les pêcheurs à qui appartient la barque. Don Quichotte en conclut que cette aventure était réservée à un autre chevalier.

Chapitre 30 : "De ce qui arriva à don Quichotte avec une belle chasseresse"

Le lendemain, don Quichotte et Sancho aperçoivent, dans un pré, une dame vêtue de vert, en habit de chasse, montée sur un palefroi. Don Quichotte envoie Sancho en ambassade. À leur grande surprise, elle leur apprend qu'elle a lu la première partie de leur aventure. Et cette duchesse propose à don Quichotte et à Sancho de les accueillir dans le château du duc et d'elle.

Chapitre 31 : "Qui traite d'une foule de grandes choses"

Au château, le duc, pour se divertir, ordonne, en cachette, à tous ses serviteurs de traiter don Quichotte comme s'il était un véritable chevalier errant. Il est donc, comme dans les livres qu'il a lus, désarmé par des demoiselles qui lui servent de pages et qui l'apprêtent pour le dîner, sous les yeux amusés du duc et de la duchesse. Don Quichotte recommande à Sancho de bien peser ses mots avant d'ouvrir la bouche, car il craint qu'il ne prononce «*mille stupidités*» qui risqueraient de le discréditer. Après l'échange de bien des compliments, les convives, dont un ecclésiastique, se mettent à table. Sancho tient alors à raconter «*une histoire qui est arrivée dans [son] village à propos des places à table*» ; mais il s'empêtré, est interrompu par l'ecclésiastique, et don Quichotte «*se consume dans une rage concentrée*». La duchesse l'invite à leur parler de «*Mme Dulcinée*», et il évoque alors «*des géants*», «*des félons et des malandrins*», prétend qu'elle est «*enchantée*». Cela amène l'ecclésiastique à reconnaître en lui ce don Quichotte dont le duc lit les aventures, ce qu'il lui reproche. Enfin, il enjoint don Quichotte de retourner dans son village, et de s'occuper de ses biens au lieu de parcourir le monde comme un fou.

Chapitre 32 : "De la réponse que fit don Quichotte à son censeur, ainsi que d'autres graves et gracieux événements"

Tout tremblant, don Quichotte répond à son censeur qu'il n'est ni fou ni sot, mais qu'il exerce le digne et noble métier de chevalier errant ; qu'il méprise les biens mondains, mais pas l'honneur ; qu'il est amoureux, mais que son amour est platonique. Alors que l'ecclésiastique commence à s'en prendre à Sancho, le duc propose à l'écuyer de le faire gouverneur d'une île qu'il dit être vacante. Indigné, l'ecclésiastique quitte le château du duc et de la duchesse, qu'il ne juge pas moins fous que leurs hôtes. Don Quichotte se lance alors dans un long discours sur la différence entre offense et affront, et assure que les offenses des gens d'Église, comme celles des femmes, sont sans portée. La duchesse prend plaisir à entendre parler Sancho, qu'elle trouve même plus plaisant et plus fou que son maître. Ensuite, des domestiques lavent la barbe de don Quichotte selon un rituel burlesque. Enfin, la duchesse questionne le chevalier et son écuyer à propos de Dulcinée, apprenant même de leur bouche l'histoire de son enchantement.

Chapitre 33 : "De la savoureuse conversation qu'eurent la duchesse et ses femmes avec Sancho Panza, digne d'être lue et prise en note"

Après le dîner, Sancho s'entretient avec la duchesse, qui prend beaucoup de plaisir à l'interroger sur ses aventures. Il lui fait alors cette confidence : Dulcinée n'est pas du tout enchantée ; cette idée n'est qu'une élucubration de son maître, qu'il a lui-même favorisée. Pourtant, la folie de don Quichotte ne l'empêche pas d'avoir un profond attachement pour lui.

Chapitre 34 : "Qui raconte la découverte que l'on fit de la manière dont il fallait désenchanter la sans pareille Dulcinée, ce qui est une des plus fameuses aventures de ce livre"

Lors d'une partie de chasse qui se déroule quelques jours plus tard, le duc et la duchesse font défiler des chars peuplés de personnages allégoriques ou imaginaires. Puis, soudain, se présente le diable qui dit venir «*avec six troupes d'enchanteurs*» pour apprendre à don Quichotte comment «*désenchanter la sans pareille Dulcinée*» ; alors éclate le bruit d'une bataille que don Quichotte s'efforce d'«*entendre sans effroi*», tandis que Sancho s'évanouit. Arrivent les chars du «*sage Lirgandée*», du «*sage Alquife*» et d'«*Arcalaüs l'enchanteur*». Puis se répand une musique qui rassure Sancho.

Chapitre 35 : "Où se continue la nouvelle que reçut don Quichotte du désenchantement de Dulcinée, avec d'autres événements dignes d'admiration"

Survient un autre char qui est celui de Merlin l'enchanteur, qui affirme connaître le moyen de désenchanter Dulcinée : pour ce faire, Sancho devra se donner de bon gré «trois mille trois cents coups de fouets sur ses deux larges fesses», ce à quoi il montre peu d'empressement, mécontentant ainsi don Quichotte.

Chapitre 36 : "Où l'on raconte l'aventure étrange et jamais imaginée de la duègne Doloride, autrement dite comtesse Trifaldi, avec une lettre que Sancho Panza écrivit à sa femme, Thérèse Panza"

Le lendemain, Sancho lit à la duchesse une lettre qu'il a écrite à sa femme pour lui annoncer qu'il a été fait gouverneur. Plus tard, après le dîner qui a eu lieu dans les jardins du château, les domestiques jouent une nouvelle pièce imaginée par leurs maîtres : un homme de taille gigantesque, du nom de Trifaldin, se présente comme l'«écuyer de la comtesse Trifaldi, autrement appelée la duègne Doloride», qui l'a envoyé à la recherche d'un chevalier nommé don Quichotte, avec qui elle souhaite s'entretenir, car il est le seul à pouvoir rompre le charme dont elle est victime.

Chapitre 37 : "Où se continue la fameuse aventure de la duègne Doloride"

Sancho exprime son mépris pour les duègnes, «ces bûches ambulantes» qui n'ont pas de «vertu», car, «depuis que les fumées de gouverneur [lui] sont montées à la tête», il se «moque de toutes les duègnes du monde». Mais fait son entrée la duègne Doloride.

Chapitre 38 : "Où l'on rend compte du compte que rendit de sa triste fortune la duègne Doloride"

Douze duègnes, suivies par la comtesse Trifaldi, entrent alors dans le jardin, toutes ayant le visage couvert d'un voile noir. La duègne Doloride apprend à don Quichotte que, pour les châtier, le géant Malambrun les a défigurées, elle et ses compagnes, en donnant à leur visage blanc une couleur plus noire que le charbon. La cause de ce malheur est que, étant la duègne de la princesse Antonomasie, héritière du royaume de Candaya, elle a favorisé le dessein d'un prétendant nommé don Clavijo, qui l'a séduite pour approcher Antonomasie.

Chapitre 39 : "Où la Trifaldi continue sa surprenante et mémorable histoire"

Lorsque la liaison d'Antonomasie et de Clavijo fut découverte, on ne put empêcher celui-ci de prendre celle-là pour légitime épouse. La reine Magoncie, mère d'Antonomasie, en mourut. Alors, l'un de ses cousins, le géant Malambrun, parut sur sa tombe, monté sur un cheval de bois : voulant châtier la témérité de don Clavijo et la folie d'Antonomasie, il les laissa tous les deux enchantés sur le sépulcre de Magoncie, l'infante étant changée en une guenon de bronze, et don Clavijo en un crocodile d'un métal inconnu, avec ce message : «Les deux audacieux amants ne recouvreront point leur forme, jusqu'à ce que le vaillant Manchois en vienne aux mains avec moi en combat singulier, car c'est seulement à sa haute valeur que les destins conservent cette aventure inouïe». Ensuite, Malambrun jeta un sort à la Trifaldi et à ses douze duègnes, dont le visage se couvrit de noir.

Chapitre 40 : "De choses relatives à cette mémorable histoire"

La Doloride explique que, afin que don Quichotte et Sancho puissent se rendre dans le royaume de Candaya et y combattre Malambrun, celui-ci a promis de leur envoyer «Clavilègne le Véloce», une monture volante, douée de pouvoirs magiques. Ce cheval, qu'ils sont censés diriger à l'aide d'une cheville qu'il porte au front, pourra en effet les conduire en quelques instants dans ce lointain royaume.

Chapitre 41 : "De l'arrivée de Clavilègne, avec la fin de cette longue et prolixe aventure"

La nuit venue, on avertit don Quichotte et Sancho de l'arrivée du cheval Clavilègne, prétendu cheval enchanté qui est, en fait, un cheval de bois, sur lequel ils doivent rester les yeux bandés, afin d'éviter les étourdissements causés par le voyage aérien. Dès qu'ils sont montés sur le coursier, des domestiques se mettent à les éventer avec de grands soufflets, et ils pensent être dans les airs ; par une série d'artifices, on leur fait croire qu'ils traversent la région des grêles et des neiges, puis la

région du feu, sous les yeux amusés du duc, de la duchesse et de leurs domestiques. Enfin, l'explosion soudaine de fusées et de pétards les effraie tant qu'ils tombent du cheval. Ils trouvent alors un parchemin qui annonce le succès de l'aventure. Comme à son habitude, Sancho ne peut s'empêcher de se mettre en valeur, et décrit à l'auditoire les ahurissantes merveilles que, durant sa chevauchée céleste, il a cru voir, par-dessus le bandeau qui lui couvrait les yeux. Don Quichotte, le prenant alors à part et, sans se départir de sa gravité ordinaire, lui souffle à l'oreille : *«Sancho, puisque vous voulez que l'on vous croie de ce que vous avez vu au ciel, je veux, moi, que vous m'en croyiez de ce que je vis dans la caverne de Montésinos. Et je ne vous en dis pas plus long.»*

Chapitre 42 : "Des conseils que donna don Quichotte à Sancho Panza avant que celui-ci allât gouverner son île, avec d'autres choses fort bien entendues"

Fidèle à sa promesse, le duc demande à Sancho de s'apprêter à prendre possession de l'île dont il l'a nommé gouverneur. Ému, don Quichotte prend son écuyer à part, et lui prodigue ses conseils d'ordre moral, afin de le préparer à ses nouvelles fonctions de gouverneur.

Chapitre 43 : "Des seconds conseils que donna don Quichotte à Sancho Panza"

Don Quichotte poursuit par des conseils portant sur l'éloquence, la tenue et la propreté qui siéent à un gouverneur.

Chapitre 44 : "Comment Sancho Panza fut conduit à son gouvernement, et de l'étrange aventure qui arriva dans le château à don Quichotte"

«Sancho part, accompagné d'une foule de gens, vêtu en magistrat». Aussitôt, don Quichotte souffre de son absence, et est gagné par une profonde tristesse. Il se retire dans sa chambre, et refuse que des demoiselles le servent. Pour le divertir et pour se distraire eux-mêmes, le duc et la duchesse organisent de nouveaux simulacres d'échanges passionnés destinés à le tromper : à peine couché, il entend des voix de femmes, Émérancie et Altisidore qui, sur un accompagnement de harpe, déclament des vers amoureux à son attention ; comme il veut rester fidèle à Dulcinée, il est plongé dans un profond embarras ; il repousse vertueusement Altisidore, mais, secrètement, il se sent flatté.

Chapitre 45 : "Comment le grand Sancho Panza prit possession de son île, et de quelle manière il commença à gouverner"

Sancho est conduit dans un bourg appartenant au duc, et on lui fait savoir que ce lieu, dont on lui remet les clés, se nomme l'île Barataria, alors que c'est, en réalité, un village en pleines terres enserré dans un mur circulaire. En vertu d'une vieille coutume visant à tester la sagacité des nouveaux gouverneurs, il est d'emblée amené à juger de différents cas, celui d'un homme endetté qui cache malicieusement ses écus d'or dans sa canne, celui d'une prostituée qui prétend avoir été violée par un berger. Il le fait avec beaucoup de bon sens.

Chapitre 46 : "De l'épouvantable charivari de sonnettes et de miaulements que reçut don Quichotte dans le cours de ses amours avec l'amoureuse Altisidore"

Don Quichotte, plongé dans ses pensées, n'arrive pas à fermer l'œil. Au petit matin, Altisidore feint de s'évanouir dans une galerie par laquelle il passe. Aussi, le soir venu, en s'accompagnant d'un luth qui a été installé dans sa chambre à sa demande, récite-t-il des vers qu'il a composés pour la consoler. Mais, soudain, des chats affublés de clochettes entrent par la fenêtre, et l'un lui griffe vilainement le visage, ce que, comme d'habitude, il attribue à la perfidie des enchanteurs.

Chapitre 47 : "Où l'on continue de raconter comment se conduisait Sancho dans son gouvernement"

Après l'audience qu'il a présidée, Sancho est conduit dans un palais somptueux où un dîner a été préparé. Mais, pour son plus grand déplaisir, dès qu'il veut goûter d'un plat, son médecin personnel, Pédro Récio de Aguéro, le lui interdit en se plaçant sous l'autorité d'Hippocrate (tel plat est trop gras, tel autre trop sec, celui-là trop humide...). En réalité, il s'emploie à frustrer Sancho, et à se divertir à ses dépens. Au moment même où Sancho s'apprête enfin à manger, un messager envoyé par le duc

lui annonce l'attaque prochaine de son île par des ennemis. Par précaution, il est décidé que le gouverneur ne doit rien manger sous peine de risquer d'être empoisonné.

Chapitre 48 : "De ce qui arriva à don Quichotte avec doña Rodriguez, la duègne de la duchesse, ainsi que d'autres événements dignes de mention écrite et de souvenir éternel"

Afin de se remettre de ses blessures, don Quichotte garde la chambre six jours. Une nuit, une femme y pénètre. Dans l'obscurité, il imagine qu'il s'agit d'Altisidore, puis il la prend pour une âme en peine ; mais il est vite détrompé : il s'agit d'une domestique du duc et de la duchesse, la duègne Rodríguez ; elle a une requête à lui faire : sa fille a été séduite par le fils d'un riche laboureur des alentours, mais, bien que leur union ait été consommée, le jeune homme refuse de la prendre pour femme. La duègne a bien essayé d'obtenir du duc qu'il intercède pour elle auprès du laboureur, mais en vain. Afin de réparer le tort qui a été fait à sa fille, elle met tous ses espoirs en don Quichotte. Poursuivant la conversation, elle lui révèle des secrets qui concernent Altisidore et la duchesse. Mais, soudain, des personnages dont l'identité n'est pas dévoilée entrent par surprise dans la pièce, et rudoient aussi bien la duègne que le chevalier.

Chapitre 49 : "Ce qui arriva à Sancho Panza faisant la ronde dans son île"

La nuit tombe à Barataria, et Sancho, accompagné de ses hommes, fait une ronde autour de l'île. Le nouveau gouverneur est alors amené à arbitrer de nouveaux litiges, ce dont il s'acquitte de nouveau avec beaucoup de discernement : il éconduit un fermier venu demander de l'argent pour marier son fils ; il entreprend d'expulser les parasites pour préserver les privilèges des gentilshommes, et honorer les gens d'Eglise ; il se montre pourtant humain à l'égard de pauvres prisonniers, et avisé quand on fait comparaître devant lui deux jeunes gens, un frère et une sœur qui ont échangé leurs vêtements ; il traite l'embarrassante question du passage d'un pont, et se réfère à don Quichotte qui lui a enseigné que, lorsqu'un cas est douteux, mieux vaut pencher du côté de la miséricorde ; il édicte un certain nombre d'ordonnances visant à la bonne administration de son île.

Chapitre 50 : "Où l'on décide quels étaient les enchanteurs et les bourreaux qui avaient fouetté la duègne, pincé et égratigné don Quichotte ; et où l'on raconte l'aventure du page qui porta la lettre à Thérèse Panza, femme de Sancho Panza"

Le narrateur révèle que la conversation de la duègne et de don Quichotte avait été brutalement interrompue par des domestiques qui les espionnaient à la demande du duc et de la duchesse. Il raconte ensuite comment cette dernière envoya un page porter une lettre et un collier de corail à la femme de Sancho, et le gracieux entretien qu'il eut avec celle-ci et sa fille, Sanchica. Lorsqu'elles racontent au curé et au barbier que Sancho a été nommé gouverneur, ceux-ci n'en croient pas leurs oreilles ; cette nouvelle suscite chez eux incrédulité et admiration.

Chapitre 51 : "Des progrès du gouvernement de Sancho Panza, ainsi que d'autres événements tels quels"

On soumet à Sancho de nouveaux cas «douteux» et «embrouillés» pour qu'il exerce sa justice ; ils ont été imaginés pour le mettre en difficulté. Mais il montre une extrême sagesse, demeurant fidèle aux préceptes que lui a enseignés son maître, dont lui parvient une lettre où il le félicite pour le bon gouvernement de son île, dont la nouvelle lui est parvenue, lui fait d'autres recommandations, et l'informe de ses dernières mésaventures. Dans sa réponse, Sancho lui raconte sa vie quotidienne, et évoque les nombreux tracas qui accompagnent sa charge ; il se plaint des pesantes contraintes, notamment alimentaires, qui pèsent sur les gouverneurs. Ensuite, il s'emploie à réformer et à moderniser son île en rédigeant *"Les Constitutions du grand gouverneur Sancho Panza"*.

Chapitre 52 : "Où l'on raconte l'aventure de la seconde duègne Doloride ou Affligée, appelée de son nom doña Rodriguez"

Don Quichotte songe à reprendre son voyage vers Saragosse. Mais, un jour, avant qu'il ait le temps de mettre ce projet à exécution, la duègne Rodríguez, qui est affligée d'une barbe, et sa fille font irruption dans la salle où il déjeune en compagnie du duc et de la duchesse. Les deux femmes

implorent le secours de don Quichotte qui annonce qu'il défie en duel le fils du riche laboureur, afin de le forcer à épouser la jeune femme qu'il a outragée. Le duc, amusé, y consent, et décide de ne plus traiter les deux femmes comme ses domestiques, mais comme des dames de qualité venue demander justice en sa maison. Le page envoyé auprès de Thérèse Panza par la duchesse est de retour au château, et lui rapporte deux plaisantes lettres : l'une qui lui est destinée, tandis que l'autre l'est à Sancho ; Thérèse y fait part de ses projets et de ses rêves de grandeur ; elle projette notamment de se rendre à la cour dans un carrosse, en compagnie de sa fille.

Chapitre 53 : "De la terrible fin et fatigante conclusion qu'eut le gouvernement de Sancho Panza"

Les mystificateurs de Sancho ayant réfléchi dans l'ombre au stratagème par lequel ils allaient pouvoir mettre fin à son gouvernement, et l'expulser de Barataria, le septième jour de son gouvernement, il est réveillé en pleine nuit par un grand bruit de cloches et de cris, et est informé que son île est attaquée par «une infinité d'ennemis». Il est immédiatement affublé d'une armure si lourde qu'il peine à se mouvoir et qu'il fait une chute. Dans cet accoutrement, il essaie tant bien que mal de commander son armée tandis qu'«une multitude de coups» s'abat sur lui : il est rossé, moulu, piétiné. Or on lui annonce la victoire de ses troupes. Mais il est si las qu'il ne veut plus de cette charge de gouverneur, qui est décidément trop pesante. Dix jours après le début de son gouvernement, il quitte donc Barataria, et, monté sur son âne, comme autrefois, il s'en va faire part de sa décision au duc.

Chapitre 54 : "Qui traite de choses relatives à cette histoire, et non nulle autre"

Comme le jeune fils du laboureur défié par don Quichotte avait fui depuis longtemps en Flandre, le duc lui substitua un de ses laquais, nommé Tosilos, pour affronter don Quichotte en un tournoi semblable à ceux des anciens chevaliers. Par ailleurs, sur sa route, Sancho croise six pèlerins qui demandent l'aumône en chantant ; à sa grande surprise, il reconnaît l'un de ses anciens voisins, «Ricote le Morisque», qui, victime du décret d'expulsion des Morisques, n'a plus le droit de se trouver en Espagne, est, depuis, sans nouvelles de sa femme et de sa fille, mais veut surtout récupérer un trésor que, avant son départ, il avait caché aux abords du village. Sancho lui raconte l'histoire de son gouvernement, et lui explique comment il s'est rendu compte qu'il n'était pas fait pour gouverner.

Chapitre 55 : "Des choses qui arrivèrent en chemin à Sancho, et d'autres qui feront plaisir à voir"

La rencontre avec Ricote ayant retardé Sancho, la nuit tombe avant qu'il ne soit arrivé au château du duc. Dans l'obscurité, il tombe dans une profonde fosse avec son âne, qui s'était blessé lors de la chute. Il passe la nuit à se lamenter et à plaindre son âne. Pendant ce temps, le combat de don Quichotte contre Tosilos se prépare ; alors que don Quichotte s'est éloigné du château pour s'exercer avant le combat, il découvre par hasard la fosse où se trouve son écuyer, dont il reconnaît la voix plaintive. Sancho et son âne sont remontés à l'aide de câbles et de cordages ; il fait alors un récit circonstancié des dix journées que dura son gouvernement.

Chapitre 56 : "De la bataille inouïe et formidable que livra don Quichotte au laquais Tosilos, en défense de la fille de dame Rodriguez"

Le jour du combat entre don Quichotte et Tosilos étant arrivé, de nombreux habitants des bourgs voisins, le duc, la duchesse, la duègne et sa fille prennent place sur une estrade dressée devant le château. Mais, à la déception générale, le laquais refuse de combattre, car il trouve la jeune femme ravissante, et déclare que, si le fils du laboureur refuse de l'épouser, il la prendrait volontiers pour femme. Ainsi, les plans du duc et de la duchesse ne peuvent se réaliser, et ce qui était censé les divertir les plonge en fin de compte dans l'embarras. De plus, lorsque la duègne et sa fille s'aperçoivent que le chevalier qui s'apprêtait à combattre don Quichotte n'est qu'un laquais du duc, elles protestent contre la supercherie. Sancho, pour sa part, attribue cette étonnante métamorphose du fils du laboureur en laquais à la perfidie des enchanteurs.

Chapitre 57 : "Qui traite de quelle manière don Quichotte prit congé du duc, et de ce qui lui arriva avec l'effrontée et discrète Altisidore, demoiselle de la duchesse"

Don Quichotte, voulant sortir de son «oisiveté», décide de reprendre la route de Saragosse. Afin de le plonger dans l'embarras et de se divertir une dernière fois à ses dépens, Altisidore déclame des vers où elle l'accuse de lui avoir volé *«trois mouchoirs de nuit et les jarretières d'une jambe qui égale le marbre de Paros par sa blancheur et son poli»*. Le duc et la duchesse n'ont pas été *«prévenus de ce tour»*, mais le duc somme don Quichotte de rendre les précieuses jarretières sous peine de devoir l'affronter *«en combat à outrance»*. Mais don Quichotte refuse de *«tirer l'épée contre [cette] illustre personne»*, admet que Sancho a pris les mouchoirs, affirme n'avoir pas reçu les jarretières, et peut, avec son écuyer, quitter le château.

Chapitre 58 : "Comment tant d'aventures vinrent à pleuvoir sur don Quichotte qu'elles ne se donnaient point de relâche les unes aux autres"

Don Quichotte et Sancho découvrent une douzaine d'hommes qui déjeunent dans un pré ; ce sont des paysans qui transportent des statues de bois peint devant servir à fabriquer un retable, et qui représentent saint Georges, saint Martin, saint Jacques Matamoros, et saint Paul ; après les avoir examinées, don Quichotte se lance dans une comparaison entre les chevaliers errants et la milice divine à laquelle appartiennent ces saints. Plus tard, ils rencontrent deux jeunes femmes qui vivent dans un groupe de jeunes gens riches qui veut établir *«une nouvelle Arcadie pastorale»*. S'étant présenté, il est heureux d'apprendre que l'une des bergères a lu l'histoire de ses exploits ; flatté, il accepte de se rendre auprès des tentes, y prononce un discours où il annonce que, le long de sa route, il célébrera ces dames comme étant *«les plus belles et les plus courtoises personnes qu'il y ait au monde, à l'exception cependant de la sans pareille Dulcinée du Toboso»*. On invite don Quichotte et Sancho à partager cette vie champêtre ; mais ils refusent. Plus tard, comme le chevalier s'est campé au milieu du chemin pour proclamer aux passants la beauté de ces bergères, il est piétiné par un troupeau de furieux taureaux !

Chapitre 59 : "Où l'on raconte l'événement extraordinaire, capable d'être pris pour une aventure, qui arriva à don Quichotte"

Don Quichotte et Sancho s'arrêtent auprès d'une *«claire et limpide fontaine»* pour se reposer. Don Quichotte est plongé dans une profonde mélancolie, et n'a pas d'appétit. Il supplie Sancho de se donner quelques coups de fouet afin de faire avancer le désenchantement de Dulcinée. L'écuyer essaie tant bien que mal de retarder la fatidique échéance. Plus tard, les deux compagnons arrivent dans une hôtellerie que don Quichotte ne prend pas pour un château. Là, ils découvrent deux voyageurs qui lisent *«la seconde partie de don Quichotte de la Manche»* où on dit qu'il est *«guéri de son amour pour Dulcinée du Toboso»* ; *«plein de dépit et de colère»*, il les menace, mais ils viennent saluer en lui l'*«étoile polaire de la chevalerie errante»*, et ils soupent ensemble. Comme ces deux hommes lui apprennent que, dans le livre qu'ils lisent, figure une péjorative description de Saragosse, don Quichotte renonce à s'y rendre, et décide d'aller plutôt à Barcelone.

Chapitre 60 : "De ce qui arriva à don Quichotte allant à Barcelone"

Après six jours de voyage, don Quichotte et Sancho s'arrêtent dans un bosquet pour y passer la nuit. Le chevalier, que la lâcheté de son écuyer fait enrager, décide de le fouetter à son insu pendant son sommeil. Mais il est mis à terre et immobilisé par Sancho qui met son genou sur sa poitrine. À leur réveil, ils découvrent que sont pendus aux arbres des bandits, avant d'être entourés d'*«une quarantaine de bandits vivants»* et catalans, dont le capitaine, l'impressionnant Roque Guinart, connaît don Quichotte de réputation, et n'a aucune intention de lui faire du mal. Cet homme au cœur généreux s'est mis hors la loi en s'abandonnant pour un instant à la folie toute-puissante de son sentiment. Peu après, ils sont rejoints par un autre groupe de cavaliers, conduits par une certaine Claudia Geronima, qui demande à Roque Guinart de lui accorder sa protection, et de la conduire en France car elle vient de tuer son ancien amant, don Vicente Torrellas, qui s'appropriait à épouser une autre femme, et elle craint désormais les représailles du clan Torrellas. Roque, ne tenant pas compte de la prétention de don Quichotte d'assumer cette mission, décide d'aller voir si l'homme est bien

mort. Claudia Géronima indique que Vicente a, avant de mourir, eu le temps de lui révéler qu'il lui était toujours resté fidèle, et que le geste tragique qu'elle avait accompli était causé par un malentendu. Elle décide alors de se retirer dans un couvent. Don Quichotte admire, chez ce brigand qu'est Roque Guinart, sa droiture, son caractère chevaleresque, l'équité avec laquelle il a réparti les fruits des vols, et sa générosité envers les voyageurs, et il veut, mais en vain, le persuader de se faire chevalier errant. Sous les yeux ébahis de don Quichotte, il se montre successivement capable de faire preuve de courtoisie envers ses otages, puis d'une férocité impitoyable en tuant un de ses bandits qui tentait de remettre en question son autorité. Lorsque Roque Guinart apprend que don Quichotte projette de se rendre à Barcelone, il écrit une lettre à des amis qui y habitent, afin qu'ils puissent profiter du divertissement que leur donnera à coup sûr le chevalier errant.

Chapitre 61 : "De ce qui arriva à don Quichotte à son entrée dans Barcelone, et d'autres choses qui ont plus de vérité que de sens commun"

Don Quichotte et Sancho arrivent à Barcelone à l'aube. Pour la première fois de leur existence, ils voient la mer, sur laquelle voguent des galères. Puis ils sont accueillis par des amis de Roque Guinart, qui leur font un véritable triomphe, cette cordialité ostentatoire leur permettant de se moquer des deux compères : *«Qu'il soit le bienvenu le valeureux don Quichotte de la Manche ; non pas le faux, le factice, l'apocryphe qu'on nous a montré ces jours-ci dans de menteuses histoires, mais le véritable, le loyal et le fidèle, que nous a dépeint Cid Hamet Ben-Engeli, fleur des historiens»*. Mais, alors qu'ils allaient vers la ville, des garnements plantent des chardons dans les culs de l'âne et de Rossinante ; aussi jettent-ils à terre Sancho et don Quichotte. Cependant, ils parviennent à la maison d'*«un riche gentilhomme»*.

Chapitre 62 : "Qui traite de l'aventure de la tête enchantée, ainsi que d'autres enfantillages que l'on ne peut s'empêcher de conter"

L'hôte, qui se nomme don Antonio Moréno, afin de se divertir des folies de don Quichotte, sans toutefois lui faire de mal, organise une série de supercheries. Il présente tout d'abord à don Quichotte une *«tête enchantée»* qui aurait *«été fabriquée par un des plus grands enchanteurs et sorciers qu'ait possédés le monde»*, qui serait capable de prédire l'avenir. Don Quichotte est ensuite promené dans les rues de Barcelone, sans savoir qu'il porte sur le dos un écriteau indiquant : *«Voilà don Quichotte de la Manche»*, ce qui fait que les passants l'appellent par son nom, tandis qu'un Castillan l'insulte. Le soir, la femme d'Antonio Moréno organise un bal lors duquel des dames s'acharnent, malgré sa réticence, à faire danser le chevalier ; *«elles lui exténuèrent non seulement le corps, mais l'âme aussi»*, et, épuisé, il est conduit dans son lit. Le lendemain, après avoir posé des questions à *«la tête enchantée»*, il visite une imprimerie où il voit qu'on corrige *«la seconde partie de "l'Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche", composée par un tel, bourgeois de Tordesillas»*, dont il souhaite la destruction. On prévoit de le faire monter sur une galère.

Chapitre 63 : "Du mauvais résultat qu'eut pour Sancho sa visite aux galères, et de la nouvelle aventure de la belle Morisque"

Don Quichotte et Sancho visitent des galères. Le chef d'escadre étant prévenu de leur arrivée, ils reçoivent un accueil triomphal. Mais, dès qu'il est sur une galère, Sancho est saisi par des galériens, tandis que don Quichotte, apeuré, n'en mène pas large. Sur ces entrefaites, le capitaine de la galère est averti qu'un navire suspect appartenant peut-être à des corsaires d'Alger longe la côte ; il décide de se lancer à sa poursuite. Les passagers du navire ennemi sont, après quelques escarmouches, faits prisonniers. Leur capitaine, un jeune homme d'une rare beauté, s'avère être une femme chrétienne nommée Ana-Félix ; conduite devant le vice-roi de Barcelone, elle lui raconte son histoire. Fille du Morisque Ricote, elle a été emmenée contre son gré en Barbarie par deux de ses oncles ; accompagnée de don Gaspar Grégorio, un jeune homme dont elle était éprise, elle s'est installée à Alger ; mais, pour son malheur, le roi d'Alger n'avait pas manqué de remarquer la beauté du jeune homme, et avait jeté son dévolu sur lui ; elle avait alors tenté de le persuader que Gaspar Grégorio était en réalité une femme ; mais, au lieu de le sauver, cette ruse avait plongé le jeune homme dans une autre malheureuse situation puisque le roi avait décidé d'en faire cadeau au sultan ; quant à elle,

le roi l'avait autorisée à rentrer en Espagne afin de récupérer le trésor caché par son père ; mais, alors que s'approchait de la côte catalane le navire qu'elle dirigeait, il avait été repéré par la galère sur laquelle s'étaient embarqués don Quichotte et Sancho, et que, en dépit des ordres donnés par la jeune femme à son équipage, des Turcs avaient attaquée. Le vice-roi de Barcelone, qui a attentivement écouté l'histoire d'Ana-Félix, décide de faire pendre les Turcs, et de gracier la jeune femme. Or un vieux pèlerin qui était monté sur la galère en même temps que le vice-roi se jette aux pieds d'Ana-Félix ; il s'agit de Ricote, qui est parvenu à retrouver son trésor caché, et qui pleure à chaudes larmes tant il est ému d'avoir retrouvé sa fille. Plusieurs solutions sont alors envisagées pour sauver le captif don Grégorio ; don Quichotte offre ses services, mais cette tâche est finalement confiée à un renégat qui se trouvait sur la galère. Ricote, quant à lui, paiera la rançon.

Chapitre 64 : "Où l'on traite de l'aventure qui donna le plus de chagrin à don Quichotte de toutes celles qui lui étaient alors arrivées"

Don Quichotte est contrarié parce qu'on ne lui a pas confié la libération de don Gaspar Grégorio. Un matin, alors qu'il se promène sur la plage de Barcelone, il voit venir vers lui un chevalier «*armé de pied en cap*», qui se présente comme le «*Chevalier de la Blanche-Lune*». Il vient se battre en duel contre lui, prétendant lui faire reconnaître que sa maîtresse est plus belle que Dulcinée du Toboso ; si don Quichotte gagnait, il se soumettrait à lui ; mais, s'il était vaincu, il devrait s'engager à quitter les armes, et à ne plus chercher les aventures durant toute une année, qu'il passerait retiré chez lui. Ces conditions étant acceptées par don Quichotte, les deux chevaliers se préparent au duel sous les yeux du vice-roi, qui ne cherche pas à l'empêcher, croyant à une nouvelle supercherie. Don Quichotte est désarçonné, tombe à terre, et, en conséquence, s'engage à respecter les conditions fixées par son rival, tout en refusant d'admettre que la maîtresse de celui-ci dépasse Dulcinée en beauté.

Chapitre 65 : "Où l'on fait connaître qui était le chevalier de la Blanche-Lune, et où l'on raconte la délivrance de don Grégorio, ainsi que d'autres événements"

Celui qui se fait appeler le Chevalier de la Blanche-Lune n'est autre que Samson Carrasco qui, trois mois auparavant, n'avait pu, «*déguisé en chevalier des Miroirs*», vaincre don Quichotte. Or il n'avait pas renoncé à son projet de le vaincre et de le ramener dans son village. Don Quichotte, que sa défaite a plongé dans une profonde tristesse, demeure six jours au lit, et songe à rentrer chez lui. Ces réflexions sont néanmoins interrompues par Antonio Moréno, qui annonce au chevalier et à son écuyer que le renégat a rempli sa mission avec succès : don Gaspar Grégorio vient en effet de débarquer à Barcelone.

Chapitre 66 : "Qui traite de ce que verra celui qui le lira, ou de ce qu'entendra celui qui l'écouterait lire"

Don Quichotte et Sancho prennent la route de leur village. Le chevalier attribue en partie sa défaite à la faiblesse de Rossinante, et songe à la meilleure façon d'aménager sa retraite. Dans un village, ils tombent sur deux paysans qui se sont «*défiés à la course*», celui qui est plus gras demandant à l'autre de porter une charge correspondant à son excès de poids ; Sancho veut arbitrer le litige, et statue que «*le défieur gros et gras [...] s'ôte cent cinquante livres de chair*» ! Comme don Quichotte, qui se dit tourmenté par «*de sombres pensées et de tristes événements*», veut partir, ils croisent le laquais Tosilos qui porte à Barcelone un courrier que le duc, son maître, envoie au vice-roi ; il apprend à don Quichotte que le duc lui a fait donner cent coups de fouet après son départ, pour avoir contrevenu à ses ordres en refusant de le combattre.

Chapitre 67 : "De la résolution que prit don Quichotte de se faire berger, et de mener la vie champêtre, tandis que passerait l'année de sa pénitence ; avec d'autres événements curieux et divertissants en vérité"

Don Quichotte et Sancho repassent par «*la place où les taureaux les avaient culbutés et foulés*», puis par celle où ils avaient «*rencontré les charmantes bergères et les élégants bergers qui voulaient y renouveler la pastorale Arcadie*». Cela amène don Quichotte à envisager qu'ils deviennent bergers, lui étant «*le pasteur Quichottiz*», Sancho, «*le pasteur Panzino*», Samson Carrasco, «*le pasteur Sansonnet*» ou «*le pasteur Carrascon*», tandis que Dulcinée garderait son nom, car «*il convient aussi*

bien à l'état de bergère qu'à celui de princesse». Don Quichotte savait à l'avance que ses amis ne refuseraient pas cette nouvelle vie ; en effet, même le curé accepte de jouer le jeu : lorsqu'il ne sera pas occupé par les enterrements, les mariages, les confessions, il ira taquiner les muses et les bergères avec don Quichotte.

Chapitre 68 : "De la joyeuse aventure qui arriva à don Quichotte"

La nuit venue, don Quichotte ne parvient pas à trouver le sommeil. Il supplie Sancho de s'administrer quelques coups de fouet sur les fesses pour faire avancer le désenchantement de Dulcinée. Mais l'écuyer refuse. Leur conversation est interrompue par de sourds grognements ; puis ils sont piétinés par un troupeau de *«plus de six cents porcs»* ; tandis que Sancho veut en tuer, don Quichotte y voit *«la peine de [son] péché»*, avant de chanter des vers, *«au son de ses propres soupirs»*, ce qui n'empêche pas Sancho de reprendre son sommeil paisible. Le lendemain, alors qu'ils ont repris leur route, ils sont arrêtés par dix hommes à cheval, et conduits sans explication dans un château, qui s'avère être celui du duc et de la duchesse, *«la cour d'honneur»* étant *«disposée d'une manière qui accrut leur surprise et redoubla leur frayeur»*.

Chapitre 69 : "De la plus étrange et plus nouvelle aventure qui soit arrivée à don Quichotte dans tout le cours de cette grande histoire"

Don Quichotte et Sancho sont conduits devant un catafalque qui a été dressé dans une cour du château, et sur lequel ils reconnaissent, gisant, le corps d'Altisidore. Soudain, sous les yeux amusés du duc et de la duchesse, Sancho est vêtu comme les *«condamnés du Saint Office»*, et voué à un supplice infligé par des duègnes, par lequel pourra être sauvée Altisidore, qui est morte d'amour pour don Quichotte ; l'écuyer proteste, mais finit par accepter et, aussitôt, elle reprend vie.

Chapitre 70 : "Qui suit le soixante-neuvième, et traite de choses fort importantes pour l'intelligence de cette histoire"

Cid Hamet Ben-Engeli explique les raisons qui ont poussé le duc et la duchesse à organiser cette mascarade. Samson Carrasco, ayant appris du page envoyé par la duchesse à la femme de Sancho que l'écuyer et son maître se trouvaient chez des châtelains aragonais, s'était rendu chez eux. Ils lui avaient indiqué que don Quichotte avait déjà repris la route de Saragosse, mais lui firent promettre qu'il repasserait pour leur rendre compte de son combat avec le chevalier, qu'il l'ait vaincu ou non. Informés à leur tour par le bachelier de la route qu'empruntait don Quichotte, le duc et la duchesse avaient voulu se divertir une dernière fois à ses dépens, avant qu'il n'entame sa retraite. Cid Hamet Ben-Engeli en conclut que les moqueurs étaient aussi fous, sinon plus, que les moqués. Au petit matin, Altisidore fait une entrée fracassante dans la chambre de don Quichotte, qui n'a pas fermé l'œil de la nuit, et, se disant *«une de ces femmes pressées et vaincues par l'amour»*, lui reproche d'être un *«insensible chevalier»* dont l'indifférence a bien failli causer sa mort. Sancho qui, pour sa part, est en bonne grâce auprès de la jeune fille, lui demande ce qu'elle a vu durant son séjour dans l'autre monde. Et, à la grande surprise de l'écuyer et de son chevalier, elle indique qu'elle a vu des diables qui *«étaient à jouer à la paume»* non avec des balles, mais avec des livres, parmi lesquels figurait en bonne place la *«Seconde partie de l'histoire de don Quichotte»*. Devant la naïveté de don Quichotte, qui se dit flatté de l'amour de la jeune fille, bien que celui-ci soit impossible, car il est *«né pour appartenir à Dulcinée du Toboso»*, elle finit par leur révéler que ce qu'ils ont *«vu cette nuit est une comédie»*. Au duc et à la duchesse, le chevalier demande qu'ils lui permettent de partir.

Chapitre 71 : "De ce qui arriva à don Quichotte et à son écuyer Sancho retournant à leur village"

Ils reprennent leur voyage. Devant le succès de la résurrection d'Altisidore, don Quichotte est convaincu que Sancho pourra bientôt désenchanter Dulcinée en se fouettant ; il lui en répète la demande ; il lui propose même de lui payer le prix du désenchantement, ce que Sancho finit par accepter. Aussi, le soir venu, va-t-il à quelque distance de l'endroit où ils doivent passer la nuit, afin de procéder au désenchantement. Mais, après s'être donné quelques coups de fouets, il imagine une ruse, et frappe plutôt les arbres. Don Quichotte, qui est totalement dupe, et qui est touché de compassion devant cette souffrance feinte, lui demande de cesser. *«Ils descendent dans une auberge*

que don Quichotte reconnaît pour telle». Pour se fustiger de nouveau, Sancho déclare préférer le faire «entre des arbres», mais don Quichotte lui demande d'attendre d'être au village.

Chapitre 72 : "Comment don Quichotte et Sancho arrivèrent à leur village"

Le lendemain, ils passent toute la journée dans l'auberge, attendant la nuit pour que s'effectue la pénitence. Le soir venu, un étrange voyageur arrive dans l'auberge ; il s'agit de don Alvaro Tarfé, cavalier venant de Grenade, d'origine more, figurant dans la *"Seconde partie de l'histoire de don Quichotte"*, et qui prétend être «un ami intime» du chevalier errant à demi fou, qu'un écuyer bouffon accompagne dans ses aventures. Une telle déclaration ne manque pas de surprendre et d'indigner Sancho et don Quichotte, qui s'empressent aussitôt de le détromper. À leur demande, don Alvaro Tarfé accepte même de reconnaître son erreur devant un maire et un greffier, qui consignent par écrit sa déposition où il déclare que le don Quichotte et le Sancho qu'il a connus n'étaient pas les vrais, mais seulement de pâles copies. Après cette aventure, don Quichotte et Sancho reprennent leur route. Pour satisfaire don Quichotte, Sancho fait mine d'achever sa pénitence, et, à mesure qu'ils approchent de leur village, le chevalier espère à tout moment voir apparaître Dulcinée désenchantée.

Chapitre 73 : "Des présages sinistres qui frappèrent don Quichotte à l'entrée de son village, ainsi que d'autres événements qui décorent et rehaussent cette grande histoire"

Alors que don Quichotte craint de ne plus revoir Dulcinée, il entend un jeune garçon dire à un autre : «Tu ne la reverras plus de ta vie» (il s'agit d'«une petite cage à grillons») ; aussi croit-il que cela s'applique à lui. Apercevant ensuite un lièvre qui est poursuivi par des lévriers, il pense que «Dulcinée ne paraîtra plus». C'est alors qu'arrivent le curé et le barbier, qui reconnaissent immédiatement don Quichotte et Sancho, lesquels sont accueillis par Thérèse Panza, ainsi que par la nièce et la gouvernante du chevalier. Tandis que l'écuyer retrouve sa famille, et vante ses gains, le chevalier raconte sa défaite sur la plage de Barcelone, et expose son projet de devenir berger à ses amis, qui feignent de l'accepter et d'y participer, tandis que sa nièce et sa gouvernante l'en dissuadent.

Chapitre 74 : "Comment don Quichotte tomba malade, du testament qu'il fit, et de sa mort"

Peu de temps après, don Quichotte est saisi d'une étrange fièvre qui le retient six jours au lit, durant lesquels il reçoit régulièrement la visite de ses amis. Ceux-ci imaginent que ce mal lui vient de la déception d'avoir été vaincu sur la plage de Barcelone, et de ne pas voir réalisé le désenchantement de Dulcinée. Ils essaient de le réconforter en évoquant son projet de l'aventure pastorale. À leur grande surprise, il semble définitivement guéri de ses folies, et leur prouve qu'il possède désormais un jugement libre et clair. Dans un suprême excès de fidélité et d'affection, Sancho le supplie de revenir à sa folie, et de repartir avec lui pour de nouvelles aventures. Sentant sa mort prochaine, don Quichotte demande à sa nièce de faire venir ses amis, auxquels il déclare : «J'ai été don Quichotte de la Manche, et je suis à présent Alonzo Quijano le bon.» Puis il dicte à un notaire son testament. Quand «la dernière heure arrive», il reçoit «tous les sacrements», et «maintes fois exècre, par d'énergiques propos, les livres de chevalerie». Et il meurt. Cid Hamet Ben-Engeli donne la parole à sa plume qui déclare : «Pour moi seule naquit don Quichotte, et moi pour lui. Il sut opérer, et moi écrire. Il n'y a que nous seuls qui ne fassions qu'un, en dépit de l'écrivain supposé de Tordésillas, qui osa ou qui oserait écrire avec une plume d'autruche, grossière et mal affilée, les exploits de mon valeureux chevalier».

Analyse

Intérêt de l'action

“*Don Quichotte*” est une œuvre immense qui se déroule sur 1070 pages, divisées, il est vrai, en deux parties, en 126 chapitres qui s'étendent chacun, en moyenne, sur huit pages.

C'est, comme Cervantès l'annonça dans son prologue, «*tout au long une invective contre les livres de chevalerie*», contre les romans de chevalerie, œuvres qui, à la suite des épopées françaises qu'étaient les chansons de geste, apparurent au XII^e siècle, en France, avec “*Lancelot, ou le chevalier de la charrette*” et “*Yvain ou le Chevalier au lion*”, tous deux de Chrétien de Troyes. Comme elles étaient écrites dans la langue qu'on parlait alors en France, le roman, elles en prirent le nom.

Ce genre bénéficia d'une grande popularité au XVI^e siècle en Espagne avec l’“*Histoire du fameux chevalier Tirant le Blanc*” (1490) de Joanot Martorell et “*Amadis de Gaule*” (1508) de Garci Rodriguez de Montalvo ; en Italie avec le “*Roland furieux*” (1505-1532) de l'Arioste et “*La Jérusalem délivrée*” (1581) du Tasse ; au Portugal avec “*Palmerin d'Angleterre*” (1547) de Francisco Vasquès.

Ces œuvres contaient les aventures de héros généreux et valeureux, en particulier les chevaliers errants qui, animés par la volonté d'établir un monde idéal, ne cessaient de parcourir le monde à la recherche d'exploits à accomplir, se donnant la mission «*du redressement des torts, de la protection des orphelins, de l'honneur des filles, de l'appui des veuves, du soutien des femmes mariées, et autres choses de la même espèce*» (II, 7), livrant alors d'ardents combats. Si ces hommes s'engageaient dans de nobles et dangereuses aventures pour conquérir, grâce à leurs prouesses démesurées, amour et gloire, ils se dépensaient aussi pour plaire à une «dame» idéalisée, pour laquelle ils brûlaient d'un amour pur, l'amour courtois. Aussi les romans de chevalerie plaisaient-ils avant tout aux femmes, mais faisaient aussi les délices de certains hommes nostalgiques, d'où le ridicule de don Quichotte.

“*Don Quichotte*” étant une parodie des romans de chevalerie entre en dialogue avec eux, dans le but de les relativiser, de se moquer d'eux, de les déconsidérer, d'arriver à une mise en question fondamentale. Cependant, pour démolir l'aventure héroïque, qui est l'armature du livre, son élément constitutif, essentiel et inévitable, il fallait la recréer. Ainsi, Cervantès dut, même si ce fut à sa manière narquoise, faire de son roman une façon de roman de chevalerie. Et, sous la chevalerie délirante de l'errant «hidalgo» se devine la chevalerie tout court. Don Quichotte a beau être le plus ridicule des paladins, il en est tout de même un. Et, si on enlevait au roman son caractère de parodie, s'il était libéré du grotesque et du bouffon, il rejoindrait l'épique.

Mais “*Don Quichotte*” est un roman comique qui, de façon traditionnelle, raconte un voyage dont le but principal est de servir de lien à une série d'actions qui s'y insèrent, qui sont nombreuses, interchangeables, sans suivre d'ordre, car le genre est exempt de règles, un narrateur-causeur se faisant plaisir en se lançant, au gré du hasard, dans l'aventure de la narration sans savoir où elle va bien pouvoir le conduire. Et le déroulement est riche en péripéties : rencontres sur la route qui provoquent des événements ; coups de théâtre et rebondissements ; heurts avec les êtres et les choses, avec un réel irréductible ; affrontements et échecs répétés et prévisibles. Le héros ne peut que les subir parce que, rendu fou par ses lectures, il espère vivre des aventures romanesques que le monde quotidien et banal lui refuse, et il s'obstine, tandis que d'autres personnages de l'histoire profitent de son obsession pour se moquer de lui en lui donnant l'illusion de vivre de vraies aventures telles qu'il les connaît par ses lectures.

En effet, la trame se déroule sur deux plans qui s'imbriquent constamment : sur le premier plan, se détachent dans une violente lumière, don Quichotte et Sancho ; sur le second plan, défilent, en un mouvement continu, de nombreux autres êtres (plus de six cents !) qui s'agitent, qui bavardent ou se disputent.

* * *

Cervantès, qui indiqua, dans le "Prologue" de la première partie : «*Je ne veux pas suivre le courant de l'usage*», mena donc la narration de ce roman comique, surtout celle de la première partie, avec une extraordinaire liberté, une liberté telle qu'il semble qu'il ne se souvenait pas le lendemain de ce qu'il avait écrit la veille ; que ce fut chemin faisant que l'œuvre s'inventa une direction en fonction de ce qu'elle était en train de trouver (surtout dans la seconde partie) ; qu'il progressa, apparemment, sans qu'un plan ait été concerté.

De ce fait, si "*Don Quichotte*" est un délire cohérent et minutieux, Cervantès n'en commit pas moins des inadvertances, des étourderies, des bizarreries. On constate que :

-La femme de Sancho porte plusieurs noms : Juana Gutierrez, Marie Gutierrez (en II, 59, don Quichotte reproche au plagiaire l'emploi de ce nom, Cervantès oubliant que, en I, 7, il avait laissé Sancho appeler ainsi sa femme !), Juana Panza, Teresa Cascayo, Teresa Panza.

-Alors que, en I, 19, Cervantès avait déjà fait partir le bachelier, il le fit partir de nouveau une page plus loin.

-Il maintint une certaine confusion au sujet de l'âne de Sancho ; dans la première édition du livre, il ne cessait pas d'être en sa possession ; mais, dans la seconde édition, sortie la même année, il inséra deux brefs récits, l'un racontant le vol de l'âne par Ginès de Pasamont (I, 23), l'autre la récupération de sa monture par Sancho comme par enchantement (I, 30). Il oublia parfois ce fait, et parfois corrigea son texte ; il fut tout le premier à en rire (II, 4). Il fallut attendre l'édition de Roger Velpius, publiée à Bruxelles en 1607, pour voir disparaître complètement l'incohérence.

-En II, 45, Cervantès indique, parlant de Sancho : «*La sentence qu'il rendit ensuite à propos de la bourse du berger excita l'admiration des assistants*» ; mais cette «sentence» ne nous est rapportée que plus tard, en troisième lieu.

-À la fin de II, 51, Cervantès avait dit que les habitants de l'île de Barataria observaient encore "*Les Constitutions du grand gouverneur Sancho Panza*" ; or celui-ci, en II 55, déclare, au sujet de ses «ordonnances», que «*les faire ou ne pas les faire, c'est absolument la même chose*». Cervantès n'avait sans doute pas résisté au désir de critiquer le gouvernement de l'Espagne qui avait le défaut d'édicter des lois et des ordonnances, sans pouvoir les faire exécuter !

-En II, 54, un personnage est appelé Pedro Grégorio, et, en II, 63, il devient Gaspar Grégorio.

-Alors que Ricote avait dit à Sancho que lui seul connaissait l'endroit où il avait caché son trésor, en II, 63, Ana-Félix, sa fille, revient en Espagne afin de le récupérer.

Ce ne sont que des détails qui n'empêchent pas de goûter la liberté de l'ensemble.

Une grande et souriante désinvolture se manifeste par :

-La fantaisie des titres de chapitres qui, prétendant annoncer le contenu, bien souvent, ne le font qu'à moitié, un événement étant cité et étant suivi de formulations récurrentes et pourtant variées (en I, 8 : «*avec d'autres événements dignes d'heureuse ressouvenance*» ; en I, 13 : «*avec d'autres événements*» ; en I, 18 : «*avec d'autres aventures bien dignes d'être rapportées*» ; en I, 19 et II, 7 : «*ainsi que d'autres événements fameux*» ; en I, 21 : «*ainsi que d'autres choses arrivées à notre invincible chevalier*» ; en I, 30 : «*ainsi que d'autres choses singulièrement divertissantes*» ; en I, 31 : «*ainsi que d'autres aventures*» ; en I, 42 : «*et de plusieurs autres choses dignes d'être connues*» ; en I, 43 : «*avec d'autres étranges événements arrivés dans l'hôtellerie*» ; en I, 45 : «*avec d'autres aventures arrivées en toute vérité*» ; en I, 47 : «*avec d'autres événements fameux*» ; en I, 48 : «*avec d'autres choses dignes de son esprit*» ; en I, 50 : «*ainsi que d'autres événements*» ; en II, 2 : «*ainsi que d'autres événements gracieux*» ; en II, 4 : «*avec d'autres événements dignes d'être sus et racontés*» ; en II, 5 : «*ainsi que d'autres événements dignes d'heureuse souvenance*» ; en II, 10 : «*avec d'autres événements non moins ridicules que véritables*» ; en II, 18 : «*ainsi que d'autres choses extravagantes*» ; en II, 32 : «*ainsi que d'autres graves et gracieux événements*» ; en II, 35 : «*avec d'autres événements dignes d'admiration*» ; en II, 42 : «*avec d'autres choses fort bien entendues*» ; en II, 48 : «*ainsi que d'autres événements dignes de mention écrite et de souvenir éternel*» ; en II, 51 : «*ainsi que d'autres événements tels quels*» ; en II, 55 : «*et d'autres [choses] qui feront plaisir à voir*» ; en II, 61 : «*et d'autres choses qui ont plus de vérité que de sens commun*» ; en II, 62 : «*ainsi que*

d'autres enfantillages qu'on ne peut s'empêcher de conter» ; en II, 67 : «*avec d'autres événements curieux et divertissants en vérité*» ; en II, 73 : «*ainsi que d'autres événements qui décorent et rehaussent cette grande histoire*».

Certains titres de chapitres contiennent aussi des indications qui ont pour but d'engager à la lecture : pour II, 6, on lit : «*l'un des plus importants chapitres de toute l'histoire*» ; pour II, 31 : «*Qui traite d'une foule de grandes choses*» ; pour II, 33, il est dit que «*la savoureuse conversation qu'eurent la duchesse et ses femmes avec Sancho Panza*» est «*digne d'être lue et prise en note*» ; pour II, 34, il est affirmé que «*la découverte qu'on fit de la manière dont il fallait désenchanter la sans pareille Dulcinée*» est «*une des plus fameuses aventures de ce livre*».

Parfois, Cervantès s'amusa vraiment ; ainsi, en II, 23, le récit de l'aventure dans la caverne de Montésinos est jugé «*apocryphe*», comme si l'ensemble ne l'était pas ! ; pour II, 38, il se plut à susciter une certaine confusion : «*Où l'on rend compte du compte que rendit de sa triste fortune la duègne Doloride*».

La désinvolture atteint ses combles dans ces cas : II, 9 : «*Où l'on raconte ce que l'on y verra*» ; II, 24 : «*Où l'on raconte mille babioles aussi impertinentes que nécessaires à la véritable intelligence de cette grande histoire*» ; II, 28 : «*Des choses que dit Ben-Engeli, et que saura celui qui les lira, s'il les lit avec attention*» ; II, 31 : «*Qui traite d'une foule de grandes choses*» ; II, 40 : «*De choses relatives à cette mémorable histoire*» ; II, 54 : «*Qui traite de choses relatives à cette histoire, et non nulle autre*» ; II, 66 : «*Qui traite de ce que verra celui qui le lira, ou de ce qu'entendra celui qui l'écouterà lire*» ; II, 70 : «*Qui suit le soixante-neuvième, et traite de choses fort importantes pour l'intelligence de cette histoire*».

- Le manque de rigueur dans l'organisation des chapitres, soit que plusieurs sujets sont traités dans un chapitre (comme, lorsque don Quichotte et Sancho sont séparés, le montage parallèle de leurs faits et gestes respectifs), soit qu'un sujet est poursuivi sur plusieurs chapitres, certains étant très pourvus d'événements, d'autres non :

- Au milieu de I, 26, par un brusque changement de point de vue, on passe de don Quichotte dans la Sierra Morena à Sancho en route vers le Toboso.

- I, 35 «*traite de l'effroyable bataille que livra don Quichotte à des outres de vin rouge*», mais s'y termine aussi l'histoire du «*curieux malavisé*».

- En I, 37, Don Quichotte entame son «*curieux discours*» «*sur les armes et les lettres*», mais les clients de l'hôtellerie prient instamment le captif de leur raconter sa vie ; aussi est-ce en I, 38 que «*se continue le curieux discours que fit don Quichotte sur les armes et les lettres*».

- En I, 52, on trouve d'abord le «*démêlé qu'eut don Quichotte avec le chevrier*», puis «*la surprenante aventure des pénitents blancs, qu'il termina glorieusement à la sueur de son front*».

- En tête de II, 13, il est annoncé que «*se poursuit l'aventure du chevalier du Bocage, avec le piquant, suave et nouveau dialogue qu'eurent ensemble les deux écuyers*», mais on n'a, en fait, que ce dernier élément.

- En II, 25, est commencée l'histoire de la rivalité entre deux villages à cause d'un braiment ; elle est interrompue par l'arrivée du «*joueur de marionnettes*» (II, 26) et n'est reprise qu'en II, 27.

- Comme II, 32 contient «*la réponse que fit don Quichotte à son censeur*», ce texte aurait pu être réuni à II, 31.

- De même auraient pu ne faire qu'un chapitre II, 42 et II, 43 puisque celui-ci s'intitule : «*Des seconds conseils que donna don Quichotte à Sancho Panza*».

- Le tableau du gouvernement de son île par Sancho s'étend sur les chapitres II, 45, 47, 49, 51, 53, car il y a alternance avec des chapitres consacrés à Don Quichotte (II, 46, 48, 50, 52).

- II, 50 aurait pu être scindé puisque, d'une part, «*on décide quels étaient les enchanteurs et les bourreaux qui avaient fouetté la duègne, pincé et égratigné don Quichotte*» ; et que, d'autre part, «*on raconte l'aventure du page qui porta la lettre à Thérèse Panza, femme de Sancho Panza*».

-Les annonces, à la fin d'un chapitre, du chapitre suivant :

- À la fin de I, 24, don Quichotte *«résolue d'aller à la recherche de la bergère Marcelle et de s'offrir à son service. Mais les choses n'arrivèrent point comme il l'imaginait, ainsi qu'on le verra dans la suite de cette histoire, dont la seconde partie se termine en cet endroit.»*
- À la fin de II, 16 : *«Il arriva [à don Quichotte], comme on va le voir, une insensée et épouvantable aventure».*
- À la fin de II, 28, *«ils reprirent leur route à la recherche des rives du fameux fleuve de l'Èbre, où leur arriva ce que l'on contera dans le chapitre suivant.»*
- À la fin de II, 34 : *«'C'est ce qu'on va voir' dit don Quichotte [...] ; et il avait raison, ainsi que le prouve le chapitre suivant.»*
- À la fin de II, 37 : *«L'auteur termine ici ce court chapitre pour commencer l'autre, où il continue la même aventure, qui est l'une des plus notables de toute l'histoire.»*
- À la fin de II, 62 : *«Mais ce qui leur arriva pendant cette visite sera dit dans le chapitre suivant.»*

-Les liaisons nécessaires dans l'entrelacement des actions : Dans la seconde partie, s'entrelacent une action qui concerne don Quichotte, séjournant chez le duc et la duchesse, et une autre qui concerne Sancho gouverneur de son île. Aussi Cervantès dut s'employer à raccorder les épisodes par des formules telles que :

- À la fin de II, 44 : *«nous le laisserons, quant à présent ; car ailleurs nous appelle le grand Sancho Panza, qui veut débiter avec éclat dans son gouvernement.»*
- À la fin de II, 45 : *«Mais laissons ici le bon Sancho, car nous avons hâte de retourner à son maître, tout agité par la sérénade d'Altisidore».*
- Au début de II, 46 : *«Nous avons laissé le grand don Quichotte enseveli dans les pensées diverses que lui avait causées la sérénade de l'amoureuse fille de compagnie».*
- À la fin de II, 47 : *«Mais laissons Sancho à sa colère [...]. Il faut retourner à don Quichotte».*
- Au début de II, 49 : *«Nous avons laissé le grand gouverneur fort courroucé contre le laboureur peintre de caricatures».*

-Les rôles des narrateurs :

En effet, il y en a plusieurs, car, dans le roman comique, sont multipliés les niveaux de narration, est recherchée une polyphonie narrative. Cervantès introduisit plusieurs voix narratrices qui entrent en concurrence.

Il y a un narrateur principal qui joue plusieurs rôles :

- D'abord, au lieu de se cacher comme le recommandait Aristote, il se manifeste constamment par des intrusions, en interrompant le cours du récit par ses commentaires. Il émet des jugements, comme celui-ci : *«Heureux, trois fois heureux furent les temps où vint au monde l'audacieux chevalier Don Quichotte de la Manche ! En effet, parce qu'il prit l'honorable détermination de ressusciter l'ordre presque éteint et mort de la chevalerie errante, nous jouissons maintenant, dans notre âge si nécessaire de divertissements et de gaieté, non seulement des douceurs de son histoire véridique, mais encore des contes et des épisodes qu'elle renferme, non moins agréables pour la plupart, non moins ingénieux et véritables que l'histoire elle-même.»* (I, 28). Conscient de son pouvoir créateur, le narrateur domine le monde fictif, tire les ficelles, prépare les obstacles qui vont faire trébucher le héros, et vont lui permettre de déverser sur lui son ironie.
- Sorte de compilateur, il dit fonder son récit sur des sources manuscrites qu'il prétend transmettre fidèlement. Le genre du roman faisant, à cette époque, l'objet d'une certaine désapprobation, Cervantès, dans une volonté d'accréditation de la fiction, déclara, dans le prologue de la première partie, que l'histoire avait été tirée des *«archives de la Manche»*. Mais, au lieu d'y trouver la vérité historique, il n'y trouva que l'incertitude, et d'abord sur le nom même du protagoniste, dont il n'indique d'abord que *«le surnom de Quixada ou Quesada»* (I, 1), le nom véritable n'apparaissant qu'à la fin du roman, au moment où don Quichotte récupère son identité d'*«Alonso Quijano le bon»* (II, 74).
- Il discute aussi différentes possibilités de raconter l'histoire.

-Au lieu de créer l'illusion romanesque, il la rompt ; il dévoile le caractère fictif de son histoire tout en insistant sur son authenticité.

-Il adopte des attitudes contradictoires, ce qui a pour conséquence qu'on ne peut avoir confiance en lui, qu'il n'est guère crédible. Le fait qu'il insiste sur la véracité de son histoire le rend d'ailleurs suspect de mensonge.

- À la fin de I, 8 est racontée la mésaventure connue avec la dame de Biscaye et son valet. Mais, au moment où don Quichotte et le valet, prêts à s'affronter, brandissent leurs épées, le narrateur (désigné ici comme «*le second auteur*» de l'ouvrage) se plaint de ce que «*l'auteur de cette histoire laisse la bataille indécise et pendante, donnant pour excuse qu'il n'a rien trouvé d'écrit sur les exploits de don Quichotte, de plus qu'il n'en a déjà raconté*».

-Ensuite, en I, 9, «*Où se conclut et termine l'épouvantable bataille que se livrèrent le gaillard Biscayen et le vaillant Manchois*», le narrateur il exprime le «*dépôt*» que cette interruption lui fit éprouver : «*On a vu cette savoureuse histoire rester en l'air et démembrée sans que l'auteur nous en fît connaître où l'on pourrait en trouver la suite*». Mais il indique qu'il fut poussé à de longues semaines de recherches à l'issue desquelles, par un hasard providentiel, il trouva au marché de Tolède un vieux manuscrit rédigé en arabe par un brillant historien du nom de «*Cid Hamet Ben-Engeli*», qui avait effectué des recherches autour d'événement réels survenus à une véritable personne, un certain Alonso Quijada qui, à force de lire des romans de chevalerie, s'était transformé en don Quichotte de la Manche. Et ce manuscrit, il s'est efforcé de le faire traduire en castillan par un traducteur morisque (I, 9).

À partir de ce moment-là, l'histoire de don Quichotte a trois narrateurs principaux : le premier auteur, qui est Cid Hamet Ben-Engeli, le narrateur du début qui est désormais appelé «*le second auteur*», le traducteur morisque. Remarquons que ce sont trois voix idéologiquement distinctes puisqu'ils appartiennent à des religions et des cultures différentes :

-Cid Hamet Ben-Engeli est «*arabe et de la Manche*» et musulman (I, 9 ; II, 3 ; II, 8 ; II, 9 ; II, 24 ; II, 27 ; II, 44 ; II, 50 ; II, 61 ; II, 62 ; II, 70 ; II, 74).

-«*Le second auteur*» est espagnol et chrétien.

-Le traducteur occupe une position intermédiaire : c'est un musulman converti au catholicisme.

Ces trois voix se relativisent mutuellement, se critiquent entre elles, mettent en doute l'authenticité et la véracité du récit de l'autre, en révèlent les erreurs.

L'historien qu'est Cid Hamet Ben-Engeli, auquel le narrateur se dit soumis, est donc censé relater des faits véridiques. Par cette habile pirouette littéraire métafictionnelle, en faisant croire que don Quichotte est un personnage bien réel, et que l'histoire est vieille de plusieurs dizaines d'années, Cervantès voulut donner à son texte une plus grande crédibilité. Pourtant, il est évident pour le lecteur qu'une telle chose est impossible, car les mentions de «*Cid Hamet Ben-Engeli*» entraînent de nombreuses anomalies temporelles. En effet, il est souvent mentionné dans la seconde partie du roman, intervenant dans la livraison du récit, devenant même un personnage à part entière :

- En II, 8, «*il s'écrit : "Béni soit le tout-puissant Allah !"*».

-En II,10, on lit : «*En arrivant à raconter ce que renferme le présent chapitre, l'auteur de cette grande histoire dit qu'il aurait voulu le passer sous silence dans la crainte de n'être pas cru, parce que les folies de don Quichotte touchèrent ici au dernier terme que puissent atteindre les plus grandes qui se puissent imaginer, et qu'elles allèrent même deux portées d'arquebuse au-delà. Mais, finalement, malgré cette appréhension, il les écrivit de la même manière que le chevalier les avait faites, sans ôter ni ajouter à l'histoire un atome de vérité, et sans se soucier davantage du reproche qu'on pourrait lui adresser d'avoir menti. Il eut donc raison, parce que la vérité, si fine qu'elle soit, ne casse jamais, et qu'elle nage sur le mensonge comme l'huile au-dessus de l'eau. / Continuant donc son récit, l'historien dit ...* »

-En II, 27, il est mentionné que Cid Hamet Ben-Engeli écrit : «*Je jure comme chrétien catholique*», ce qui amène le traducteur à justifier cette apparente incongruité. Puis il est mentionné qu'il révéla que maître Pierre n'est autre que Ginès de Pasamont, le galérien délivré par don Quichotte, et qu'il expliqua l'artifice qui lui permettait de tromper les voyageurs en leur faisant croire qu'il possède un singe devin.

-En II, 40, on lit : *«Véritablement tous ceux qui aiment les histoires comme celle-ci doivent se montrer reconnaissants envers Cid Hamet, son auteur primitif, pour le soin curieux qu'il a pris de nous en conter les plus petits détails et de n'en pas laisser la moindre parcelle sans la mettre distinctement au jour.»*

-En II, 44, le narrateur indique : *«Cid Hamet, dans l'original de cette histoire, mit, dit-on, à ce chapitre un exorde que son interprète n'a pas traduit comme il l'avait exposé».*

-En II, 46, on apprend que don Quichotte eut *«une autre aventure»* que *«son historien ne veut pas raconter à cette heure, désireux de retourner à Sancho Panza».*

-En II, 47, on nous assure qu'*«il arriva ce que Cid Hamet promet de rapporter avec la ponctuelle véracité qu'il met à conter toutes les choses de cette histoire, quelque infiniment petites qu'elles puissent être».*

-En II, 48, il *«fait une parenthèse»* dans laquelle il *«dit : "Par Mahomet ! je donnerais pour voir ces deux personnages aller, ainsi embrassés de la porte jusqu'au lit, la meilleure des deux pelisses que je possède».*

- En II, 50, le *«ponctuel investigateur des atomes de cette véridique histoire»* révèle que la conversation de la duègne et de don Quichotte avait été brutalement interrompue par des domestiques qui les espionnaient à la demande du duc et de la duchesse ; il raconte ensuite comment cette dernière envoya un page porter une lettre et un collier de corail à la femme de Sancho, et rapporte le gracieux entretien qu'il eut avec celle-ci et sa fille, Sanchica.

-En II, 52, il *«raconte que don Quichotte, une fois guéri de ses égratignures, trouva que la vie qu'il menait dans ce château était tout à fait contraire à l'ordre de chevalerie».*

-En II, 60, il *«ne garde pas l'exactitude qu'il met en toute chose»* puisqu'il ne précise pas si le *«bosquet»* dans lequel don Quichotte et Sancho se sont arrêtés en est un *«de chênes ou de lièges»* !

-En II, 61, il est dit que don Quichotte et Sancho allaient rester *«dans la maison de leur guide [...] parce qu'ainsi le veut Cid Hamet Ben-Engeli»* !

-En II, 62, au sujet de *«la tête enchantée»*, il tient à révéler son *«secret»* *«pour ne pas tenir le monde en suspens et laisser croire que cette tête enfermait quelque sorcellerie, quelque mystère surnaturel».*

-En II, 70, il explique les raisons qui ont poussé le duc et la duchesse à organiser une mascarade.

Surtout, Cid Hamet Ben-Engeli est, en tant qu'Arabe, l'objet de dépréciations de la part du *«second auteur»*, qui s'interroge sur la fiabilité de son texte ; qui pense que, en tant qu'ennemi des chrétiens, il est suspect de déformer les aventures de don Quichotte ; qui le traite de *«menteur»* (II, 9). Les personnages aussi se méfient :

-Sancho s'étonne qu'il puisse raconter des détails de sa vie intime avec don Quichotte.

-Don Quichotte considère d'abord qu'il doit être un *«sage enchanteur»* (II, 2) auquel on ne peut rien cacher ; mais, quand il apprend qu'il est arabe, il exprime la même critique que *«le second auteur»* : *«Il vint à s'attrister en pensant que l'auteur était More, d'après ce nom de Cid, et que d'aucun More on ne pouvait attendre aucune vérité, puisqu'ils sont tous menteurs, trompeurs et faussaires»* (II, 3).

D'autre part, Sancho reproche à l'historien sa façon de raconter des choses disparates : *«Je parierais que ce fils de chien a mêlé les choux avec les raves.»* (II, 3). Et don Quichotte de s'indigner lui aussi contre l'historien : *«Je dis que ce n'est pas un sage enchanteur qui est l'auteur de mon histoire, mais bien quelque ignorant bavard, qui s'est mis à l'écrire sans rime ni raison.»* (II, 3).

De plus, le traducteur aurait pu parfois trahir le texte de Cid Hamet Ben-Engeli.

-En II, 5, on lit : *«En arrivant à écrire ce cinquième chapitre, le traducteur de cette histoire avertit qu'il le tient pour apocryphe, parce que Sancho y parle sur un autre style que celui qu'on devait attendre de son intelligence bornée, et y dit des choses si subtiles qu'il semble impossible qu'elles viennent de lui. Toutefois, ajoute-t-il, il n'a pas voulu manquer de le traduire pour remplir les devoirs de son office. [...] Tous ces propos que tient maintenant Sancho sont le second motif qui a fait dire au traducteur que ce chapitre lui semblait apocryphe, parce qu'en effet ils excèdent la capacité de Sancho.»*

- En II, 24, le traducteur se dit perplexe devant cet étrange récit de don Quichotte, et laisse le lecteur décider par lui-même d'y croire ou de le tenir pour apocryphe.

En outre, la critique que font les personnages porte aussi sur le désordre de la narration, et sur la présence d'histoires intercalées qui n'ont aucun rapport ni avec l'histoire principales ni entre elles, étant de différents types, et étant racontées de différentes façons. En effet, on a pu constater que Cervantès se plut à fréquemment faire passer don Quichotte à l'arrière-plan pour laisser la place à des récits imbriqués, dont il justifia la présence, écrivant, en I, 28 : *«Nous jouissons maintenant, dans notre âge si nécessaire de divertissements et de gaieté, non seulement des douceurs de son histoire véridique, mais encore des contes et des épisodes qu'elle renferme, non moins agréables pour la plupart, non moins ingénieux et véritables que l'histoire elle-même.»* Mais, en II, 3, il s'amusa à nous dire que c'est le principal reproche qui lui est adressé, le bachelier Samson Carrasco faisant savoir à don Quichotte : *«Une des taches qu'on trouve dans cette histoire, c'est que son auteur y a mis une nouvelle intitulée "le Curieux malavisé" ; non qu'elle soit mauvaise ou mal exprimée, mais parce qu'elle n'est pas à sa place et n'a rien de commun avec l'histoire de Sa Grâce le seigneur don Quichotte.»*

-Les histoires intercalées, racontées par des personnages croisés en chemin, qui interrompent la narration mais enrichissent l'action d'intrigues épisodiques constituant parfois de véritables nouvelles qu'on peut ici rappeler en les reconstituant dans leur entièreté.

Les unes sont des histoires d'amour :

- L'histoire de Chrysostome qui, fou d'amour, s'est tué pour Marcelle, elle étant folle de sa liberté, lançant même une revendication féministe (I, 12, 13, 14).

- "Les aventures de Cardénio et de Luscinde" (I, 24, 27, 28, 36) ainsi que celle de Dorothée (I, 28, 29, 30, 36) : Cardénio, amoureux de la belle Luscinde, l'avait fait connaître à son ami et confident, don Fernand ; il s'apprêtait à obtenir la main de la femme aimée quand il a été devancé et trahi par son ami ; après avoir assisté au début de la cérémonie qui devait les unir à jamais, il a préféré prendre la fuite avec la ferme résolution de disparaître pour toujours ; il s'est retiré dans la Sierra Morena, où, par instants, il bondit, se montrant dangereux pour les bergers, leurs troupeaux, leurs provisions, tout en reconnaissant sa démenche. Plus tard survient une belle jeune fille, avenante, intelligente, qui s'appelle Dorothée, qui raconte que, fille de riches paysans andalous, elle a été séduite par le même don Fernand ; après lui avoir demandé sa main dans l'unique dessein d'obtenir ses faveurs, il l'a lâchement abandonnée ; elle a alors quitté la maison paternelle pour partir à la recherche du traître, habillée en jeune homme ; si elle n'a pu le retrouver, elle sait du moins qu'il a essayé d'épouser en cachette la belle Luscinde, mais que celle-ci s'est évanouie avant la fin de la cérémonie, laissant un billet où elle jurait fidélité à Cardénio, dont elle prétendait être l'épouse ; depuis cette découverte, Dorothée n'a cessé de vivre sous une fausse identité, travaillant d'abord pour des bergers puis restant recluse dans les montagnes ; malgré ses déboires, elle ne perd pas l'espoir de retrouver un jour don Fernand, de qui elle attend toujours qu'il tienne sa promesse. Plus tard, dans une hôtellerie, surviennent quatre hommes masqués et vêtus de noir accompagnés d'une femme portant un habit blanc, et ayant elle aussi le visage couvert ; il s'agit de Luscinde que don Fernand, accompagné de quelques domestiques, retient prisonnière. Dorothée dévoile alors son identité et, contre toute attente, don Fernand finit par se rendre à ses raisons : il l'épousera ; il rend sa liberté à Luscinde qui retrouve les bras de Cardénio, sous le regard d'abord vengeur puis résigné de son ravisseur, que le curé parvient à amadouer, avant de réconcilier les anciens amis. À la fois stupéfait et encouragé par ce qu'il vient d'apprendre, Cardénio propose son aide à Dorothée, et lui promet de la conduire à don Fernand.

- La «nouvelle du curieux malavisé» que, en I, 32, le curé découvre parmi les livres qui se trouvent dans une hôtellerie, qu'il décide de lire, ce qui occupe I, 33 et I, 34. À Florence, Anselme et Lothaire sont de grands amis. Anselme se marie à Camille, une femme parfaite en tout point. Alors que Lothaire tient à les laisser ensemble, Anselme insiste pour qu'il leur rende souvent visite. S'il croit aveuglément à la vertu absolue de sa femme, un doute le prend : il se demande si elle résisterait aux avances d'un autre homme ; et le doute se change en angoisse ; poussé par une curiosité malsaine, il

décide de mettre à l'épreuve la vertu de Camille ; il demande à Lothaire de la séduire, tandis qu'il s'absentera. Lothaire, qui est lui-même un modèle de vertu, ne peut s'y résigner, résiste et s'indigne ; mais Anselme s'obstine, l'oblige à courtiser sa femme. Finalement, Lothaire fait bien une déclaration d'amour à Camille, mais elle ne lui répond pas. Elle envoie un billet à Anselme où elle se plaint de son absence, mais il refuse de revenir. Aussi l'adultère est-il consommé. Les amants fuient, Anselme meurt des conséquences de son acharnée sottise, Camille se fait religieuse.

Alors que le thème du jaloux était en ce temps partout traité selon des poncifs, dans ce texte, qui est inspiré du '*Roland furieux*' (chants 42, 43) de l'Arioste, et qui est marqué par un ferme et implacable mouvement, Cervantès créa une sorte de fou enfermé dans son amour illusoire, douloureux et fatal, pour Camille, qui est, en fait, son amour de sa propre image, et meurt des conséquences de son acharnée sottise. L'écrivain livra tout un contenu de pathétique humain, et la nouvelle ne le cède en rien aux ouvrages que l'époque contemporaine a produits sur le même sujet, de connivence avec les recherches de la psychologie des profondeurs. On peut y voir un des chefs-d'œuvre du genre. En 1608, traduite en français, elle fut publiée à part par l'éditeur parisien César Oudin, et connut un grand succès.

- L'histoire d'Eugène, Anselme et Léandra (I, 51, 52) : Un jeune chevrier, nommé Eugène, était épris de la belle Léandra, fille d'un riche laboureur du village voisin. Pour son malheur, son père gardait jalousement sa fille, et repoussait un à un ses prétendants. Eugène et son ami, Anselme, figuraient ainsi parmi les amants éconduits. Un jour, un certain Vincent de la Roca arriva au village : parti à l'âge de douze ans, il revenait riche et couvert de gloire après une brillante carrière militaire ; il séduisit bientôt Léandra et l'enleva ; mais, trois jours plus tard, on la retrouva dans une grotte des montagnes avoisinantes, vêtue seulement d'une chemise, et dépouillée de tous ses biens ; toutefois, à la stupéfaction générale, si Vincent de la Roca l'avait volée, il ne lui avait pas ravi son honneur. Depuis, Léandra vit recluse dans un monastère, pour le plus grand malheur d'Anselme et d'Eugène. Privés de sa vue, les deux amis sont devenus chevriers dans des montagnes, où ils chantent leur peine d'amour, imités, par la suite, par de nombreux prétendants éconduits, dont le nombre est tel que ces montagnes sont devenues «*la pastorale Arcadie*». Don Quichotte propose ses services au chevrier : il lui offre de faire sortir Léandra de son monastère. Mais la réponse moqueuse d'Eugène provoque bientôt sa colère.

- L'histoire de Camache, Quitéria et Basile (II, 19, 20, 21) : Le riche paysan qu'est Camache devait épouser la très belle Quitéria, dont était aussi épris, depuis sa plus tendre jeunesse, le berger Basile, lui aussi beau et possédant toutes les grâces naturelles qui pourraient le rendre digne d'elle, mais étant malheureusement pauvre. Elle l'a donc désespéré, au point qu'on dit même qu'il est devenu fou. Or il fait irruption au milieu de la noce, à laquelle Camache a invité un nombre considérable de personnes à un plantureux repas [d'où l'expression «noces de Camache» qui est restée dans la langue ; on la trouve en particulier dans '*Thérèse Desqueyroux*' de Mauriac]. Après avoir reproché à Quitéria son ingratitude, Basile se jette sur une lame qu'il avait dissimulée dans un bâton. Alors qu'il s'affaiblit, il demande à Camache de pouvoir épouser Quitéria avant de mourir. Le riche laboureur, après avoir pris l'avis de ses amis et du curé, finit par lui accorder ce droit, croyant qu'il récupérerait Quitéria aussitôt Basile mort. Mais, dès que lui et Quitéria ont reçu la bénédiction du curé, Basile révèle que son agonie était simulée, et que son suicide était une ruse. Camache, dépit, est forcé d'admettre la validité du mariage, et accepte bon gré mal gré le choix de Quitéria, qui ne semble pas décidée à renoncer à Basile.

- L'histoire de Claudia Géronima (II, 60) qui a tué son ancien amant, don Vicente Torrellas, parce qu'il s'apprêtait à épouser une autre femme, les deux balles qu'elle avait tirées sur lui ayant «*ouvert des issues par où [son] honneur sortait avec son sang*».

Ces personnages sont, comme don Quichotte, des esprits absolus, assoiffés de sublime, qui se raidissent dans une attitude, un préjugé, une révolte, ou qui refusent de subir une loi qui restreigne leur liberté d'action, limite leur énergie, modifie les traits spécifiques de leur caractère. Cependant, s'ils sont possédés de la même folie que celle de don Quichotte, c'est d'orgueil seulement que cette folie se compose ; ils n'ont d'élan que pour mettre à l'abri leur égoïsme, maintenir opiniâtrement la pureté de leur être.

D'autres histoires sont inspirées par une réalité contemporaine malheureuse, quelque peu vécue par Cervantès, qui avait eu une vie difficile, hasardeuse, marquée par des déceptions et des chagrins personnels ; qui, à son humble rang, avait été mêlé aux vicissitudes de sa patrie, ayant été, dans sa jeunesse, l'acteur obscur de l'aventure héroïque que fut la bataille de Lépante, le malheureux captif pendant cinq ans des Barbaresques, puis, en Espagne, le témoin lucide d'un temps de doutes et de crises) :

- L'histoire du «captif» et de sa famille (I, 38, 39, 40, 41, 42) : Originaire d'une «*bourgade des montagnes de Léon*», il fut, un jour, avec ses trois frères, convoqué par son père qui donna à chacun sa part d'héritage, et lui demanda de prendre un état. Étant l'aîné, il choisit le digne métier des armes ; le puîné préféra prendre la route des Indes ; le cadet prit le parti de se rendre à l'université la plus proche pour y poursuivre ses études. L'aîné partit donc vers Alicante, le puîné vers Séville, et le cadet vers Salamanque. Depuis, le captif n'a plus jamais eu de nouvelles de ses deux frères, qu'il a quittés vingt-deux ans auparavant. Il est passé par Alicante, puis par la Flandre, avant de combattre les Turcs au côté de don Juan d'Autriche. Mais, pour son malheur, il fut capturé au lendemain de la bataille de Lépante, et conduit à Constantinople. Il y devint l'esclave d'un renégat calabrais, Uchali-Farax, à la mort duquel il passa au service de Hassan-Aga, un ancien prisonnier d'Uchali-Farax qui, étant fait «*roi d'Alger*», l'y emmena. Il fut soumis à la brutalité de ce sinistre tyran. Mais, aidé par Zoraïda, une jeune More, fille du riche Agi Morato, qui aspirait à devenir chrétienne, il réussit à s'évader avec elle et quelques compagnons. Or arrive un personnage important, Juan Pérez de Viedma, auditeur à l'«*audience*» [cour supérieure de justice] de Mexico, qui est accompagné d'une très jeune fille et de quelques domestiques ; on apprend qu'il est le frère cadet du captif (dont le nom, Ruy Pérez de Viedma, est enfin révélé) parti étudier à Salamanque vingt-deux ans plus tôt. À la suite de ces retrouvailles, une voix se fait entendre peu avant l'aube : un garçon muletier chante une complainte devant l'hôtellerie. La fille de l'auditeur, Clara de Viedma, révèle que c'est en fait don Luis, le fils d'un riche seigneur aragonais qui, amoureux d'elle, la suit depuis qu'elle a quitté la maison qui jouxtait la sienne, en se faisant passer pour un muletier. Des voyageurs qui sont à la recherche de don Luis arrivent à l'hôtellerie. Ce sont des serviteurs de son père, qui est tombé dans une grande affliction depuis son départ. Don Luis révèle alors son identité, et conte son histoire à l'auditeur qui, à la surprise générale, accepte de lui accorder la main de sa fille.

- L'histoire de Ricote et d'Ana-Félix (II, 54, 63) : «*Ricote le Morisque*» est l'un des anciens voisins de Sancho qui, victime du décret d'expulsion des Morisques, n'a plus le droit de se trouver en Espagne, et est, depuis, sans nouvelles de sa femme et de sa fille, mais veut surtout récupérer un trésor que, avant son départ, il avait caché aux abords du village. Or, à Barcelone, don Quichote et Sancho sont conduits sur une galère, dont le capitaine est averti qu'un navire suspect appartenant peut-être à des corsaires d'Alger longe la côte ; il décide de se lancer à sa poursuite. Les passagers du navire ennemi sont, après quelques escarmouches, faits prisonniers. Leur capitaine, un jeune homme d'une rare beauté, s'avère être une femme chrétienne nommée Ana-Félix ; conduite devant le vice-roi de Barcelone, elle lui raconte son histoire. Fille du Morisque Ricote, elle a été emmenée contre son gré en Barbarie par deux de ses oncles ; accompagnée de don Gaspar Grégorio, un jeune homme dont elle était éprise, elle s'est installée à Alger ; mais, pour son malheur, le roi d'Alger n'avait pas manqué de remarquer la beauté du jeune homme, et avait jeté son dévolu sur lui ; elle avait alors tenté de le persuader que Gaspar Grégorio était en réalité une femme ; mais, au lieu de le sauver, cette ruse avait plongé le jeune homme dans une autre malheureuse situation puisque le roi avait décidé d'en faire cadeau au sultan ; quant à elle, le roi l'avait autorisée à rentrer en Espagne afin de récupérer le trésor caché par son père ; mais, alors qu'il s'approchait de la côte catalane, le navire qu'elle dirigeait avait été repéré par la galère sur laquelle s'étaient embarqués don Quichotte et Sancho, et que, en dépit des ordres donnés par la jeune femme à son équipage, des Turcs avaient attaquée. Le vice-roi de Barcelone, qui a attentivement écouté l'histoire d'Ana-Félix, décide de faire pendre les Turcs, et de gracier la jeune femme. Or un vieux pèlerin qui était monté sur la galère en même temps que le vice-roi se jette aux pieds d'Ana-Félix ; il s'agit de Ricote, qui est parvenu à retrouver son trésor caché, et qui pleure à chaudes larmes tant il est ému d'avoir retrouvé sa fille. Plusieurs solutions sont alors

envisagées pour sauver le captif don Grégorio ; don Quichotte offre ses services, mais cette tâche est finalement confiée à un renégat qui se trouvait sur la galère. Ricote, quant à lui, paiera la rançon.

- L'histoire du brigand Roque Guinart (II, 60) est celle d'un personnage réel qui, de son vrai nom Pedro Rocaguinarda, avait été mêlé à une de ces querelles de familles qui divisaient alors Barcelone ; obligé de prendre la fuite, il devint chef de voleurs ; ayant été amnistié, il fut transporté avec ses partisans dans le royaume de Naples, où il guerroya au service du roi ; ne consentant à subir aucune loi qui restreigne sa liberté d'action, ou déforme les traits spécifiques de son caractère, il est véritable chevalier des temps modernes. Dans le roman, il est un homme au cœur généreux qui s'est mis hors la loi en s'abandonnant un instant à la folie toute-puissante de ses sentiments ; c'est un véritable chevalier errant persécuté par la loi commune ; qui se montre plus loyal que bien des honnêtes gens ; qui, d'ailleurs, laisse en liberté don Quichotte et Sancho en les recommandant à ses amis de Barcelone.

Quant à l'histoire de la comtesse Trifaldi, alias la duègne Doloride (II, 36, 38, 39, 40), c'est une pure (et laborieuse !) fantaisie destinée à se moquer de don Quichotte et de Sancho: Étant la duègne de la princesse Antonomasie, héritière du royaume de Candaya, elle a favorisé le dessein d'un prétendant nommé don Clavijo, qui ne l'a séduite que pour approcher Antonomasie. Lorsque la liaison d'Antonomasie et de Clavijo fut découverte, on ne put empêcher celui-ci de prendre celle-là pour légitime épouse. Mais la reine Magoncie, mère d'Antonomasie, en mourut. Alors, l'un de ses cousins, le géant Malambrun, parut sur sa tombe, monté sur un cheval de bois ; voulant châtier la témérité de don Clavijo et la folie d'Antonomasie, il les laissa tous les deux enchantés sur le sépulcre de Magoncie, l'infante changée en une guenon de bronze, et don Clavijo en un crocodile d'un métal inconnu, avec ce message : *«Les deux audacieux amants ne recouvreront point leur forme, jusqu'à ce que le vaillant Manchois en vienne aux mains avec moi en combat singulier, car c'est seulement à sa haute valeur que les destins conservent cette aventure inouïe»*. Ensuite, Malambrun jeta un sort aux malheureuses duègnes et à leur maîtresse, qui furent défigurées, leur visage blanc étant désormais plus noir que le charbon. C'est pourquoi, accompagnée de douze duègnes, toutes ayant le visage couvert d'un voile noir, elle vient voir don Quichotte puisqu'il est le seul à pouvoir rompre le charme dont elle est victime. Elle lui indique que, afin que lui et Sancho puissent se rendre dans le royaume de Candaya et y combattre Malambrun, celui-ci a promis de leur envoyer *«Clavilègne le Vélce»*, une monture volante, douée de pouvoirs magiques. Ce cheval, qu'ils sont censés diriger à l'aide d'une cheville qu'il porte au front, pourra en effet les conduire en quelques instants dans ce lointain royaume.

- Le jeu avec l'œuvre du plagiaire :

En effet, dans la seconde partie, on en parle à don Quichotte :

-En II, 59, il rencontre deux voyageurs qui lisent *«la seconde partie de don Quichotte de la Manche»* où on dit qu'il est *«guéri de son amour pour Dulcinée du Toboso»* ; *«plein de dépit et de colère»*, il les menace, mais, comme ils viennent saluer en lui l'*«étoile polaire de la chevalerie errante»*, ils soupent ensemble. Comme ces deux hommes lui apprennent que, dans le livre qu'ils lisent, figure une péjorative description de Saragosse, il renonce à s'y rendre, et décide d'aller plutôt à Barcelone.

-En II, 61, il est accueilli à Barcelone en ces termes : *«Qu'il soit le bienvenu le valeureux don Quichotte de la Manche ; non pas le faux, le factice, l'apocryphe qu'on nous a montré ces jours-ci dans de menteuses histoires, mais le véritable, le loyal et le fidèle, que nous a dépeint Cid Hamet Ben-Engeli, fleur des historiens»*.

-En II, 62, alors qu'il visite une imprimerie, il voit qu'on y corrige *«la seconde partie de "l'Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche", composée par un tel, bourgeois de Tordésillas»*, et il en souhaite la destruction.

-En II, 70, Altisidore indique qu'elle a vu des diables qui *«étaient à jouer à la paume»* non avec des balles, mais avec des livres, parmi lesquels figurait en bonne place la *«Seconde partie de l'histoire de don Quichotte»*.

-En II, 72, survient «*don Alvaro Tarfé qui figure dans la seconde partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche, récemment imprimée et livrée à la lumière du monde par un auteur moderne*», et qui prétend avoir été son «*ami intime*».

-En II, 74, don Quichotte fait cette demande à ses «*exécuteurs testamentaires*» : «*Si quelque bonne fortune venait à leur faire connaître l'auteur qui a composé, dit-on, une histoire sous le titre de "Seconde partie des prouesses de don Quichotte de la Manche", qu'ils veuillent bien le prier de ma part, aussi ardemment que possible, de me pardonner l'occasion que je lui ai si involontairement donnée d'avoir écrit tant et de si énormes sottises !*» Et Cid Hamet Ben-Engeli donne la parole à sa plume qui déclare : «*Pour moi seule naquit don Quichotte, et moi pour lui. Il sut opérer, et moi écrire. Il n'y a que nous seuls qui ne fassions qu'un, en dépit de l'écrivain supposé de Tordésillas, qui osa ou qui oserait écrire avec une plume d'autruche, grossière et mal affilée, les exploits de mon valeureux chevalier*».

* * *

La division du livre en deux parties en est une caractéristique essentielle, car elles diffèrent considérablement.

Dans la première partie, Cervantès développa son idée avec une simplicité presque schématique, mais dans une pure vision fantastique, et avec un souffle de lyrisme. Il fit d'abord partir don Quichotte seul. Puis il eut l'idée géniale de le faire partir une deuxième fois, accompagné alors d'un écuyer, Sancho, ce personnage apportant une nouvelle saveur au récit, car, au chevalier, qui est maigre et monté sur un cheval efflanqué, qui regarde au loin dans la plaine pour voir surgir l'aventure, se joint l'écuyer, qui est rond, installé sur un âne qui l'est aussi, caressant son outre et son bissac (tous les illustrateurs allaient d'ailleurs être sensibles à la valeur plastique incontestable de ce couple : deux maigreurs superposées, juxtaposées à deux rondeurs également superposées, deux silhouettes se profilant sur l'étendue déserte de la Manche). Tout au long du jour, tandis qu'ils avancent au trot de leurs invraisemblables montures, les deux compagnons ne cessent de deviser, leurs «*savoureux*» entretiens étant parmi les pages les plus subtiles, drôles ou sages du roman. Ils attendent que des rencontres surgissent des aventures, don Quichotte étant toutefois le maître de sa propre épopée. Surtout, comme il sort transformé du séjour dans la caverne de Montésinos, espace d'un accès très difficile où il choisit de descendre seul pour affronter, dans un corps à corps étonnant, ses personnages préférés de la littérature, pour aller jusqu'au cœur de ses rêves, pour oser enfin s'interroger sans crainte d'être pris pour un fou, sur le destin du corps de tous ces morts qui vivent, soupirent et lui parlent ; où il eut le sentiment que le temps s'était arrêté pour lui, cette première partie aurait donc dû suffire, si la parution d'une fausse seconde partie n'avait pas incité Cervantès à poursuivre l'entreprise, en l'infléchissant toutefois.

La seconde partie est quelque peu annoncée à la fin de la première puisque, en I, 54, le narrateur promet au lecteur de nouvelles aventures, mais qui ne sont pas données comme certaines : il évoque tout d'abord une tradition orale selon laquelle don Quichotte fit une troisième sortie qui le conduisit à Saragosse, où il remporta de fameuses joutes.

Cervantès, qui avait alors dix ans de plus, qui avait encore mûri, rendit cette partie plus démonstrative car il se trouvait aux prises avec des héros qui étaient conscients de leur existence littéraire, qui savaient qu'ils vivaient déjà dans l'imaginaire du public, non seulement à travers sa première partie mais aussi à travers l'œuvre du plagiaire, circonstance dont d'ailleurs il profita habilement pour changer tout à fait la perspective dans laquelle s'inscrivait cette seconde partie. En effet, désormais, où qu'ils aillent, don Quichotte et Sancho sont reconnus par des gens qui les saluent, les accueillent, les interrogent sur tel ou tel point obscur de leur histoire, jouent le jeu avec eux. Piqués dans leur curiosité et leur vanité, ils veulent savoir ce que l'on dit d'eux ; étant mieux informés, ils se mettent à discuter de la véracité de tel ou tel détail, à contester la justesse de telle ou telle interprétation. Ainsi fut introduite dans le roman une dimension toute nouvelle, du fait des rapports entre l'auteur et ses personnages, maintenant conçus comme indépendants de lui ; par leurs remarques, ils donnent à ces rapports un caractère contestataire, voire conflictuel.

Cependant, cette renommée avait aussi son mauvais côté : don Quichotte et Sancho vivent de nouvelles aventures qui sont, pour la plupart, des mystifications moqueuses, manigancées par le duc et la duchesse (après les avoir, pendant quelque temps, écouté attentivement, ils se servent de leurs récits pour fabriquer de toutes pièces des situations taillées à leur mesure, organiser des mises en scène par lesquelles ils sont l'objet de leur risée), mais aussi par les Barcelonais, par le curé, le barbier et Samson Carrasco. Ces mystifications sont possibles parce que le chevalier, croyant être victime d'enchantements (« *cette race maudite, mise au monde pour obscurcir, anéantir les prouesses des bons, et pour donner de l'éclat et de la gloire aux méfaits des méchants* » [II, 33]), a, désormais, une réponse à tous les démentis que lui inflige la réalité ; que, de ce fait, la seule façon d'infléchir son comportement est d'entrer dans son jeu, de le suivre dans son délire ! Et, comme il pense que Dulcinée aussi est victime d'un enchantement, il veut donc la « désenchanter ». D'autre part, de son côté, Sancho est, du fait de son désir de gouverner une île, victime d'une autre mystification, ses mésaventures alternant, de chapitre en chapitre, à partir de II, 30, jusqu'en II, 57, avec celles subies par don Quichotte. Ainsi, ce procédé structure la majeure partie des aventures de la seconde partie, lui donne une dimension spectaculaire, accentue aussi la dérision en bafouant la dignité des deux personnages qui connaissent ainsi une évolution plus nette, qui a pour conséquence que s'impose donc la fin définitive où, vraiment assagi cette fois, le chevalier errant rentre chez lui et meurt. Du fait de cette grande cruauté, du fait que les personnages sont en proie à des interrogations inquiètes, qu'ils subissent des échecs plus cuisants, le comique devient de plus en plus ambigu, de plus en plus amer dans la seconde partie qui, ayant été entreprise pour justifier, analyser et interpréter l'œuvre, pour se défendre contre les critiques, a été construite selon une trame intellectuelle, sur un ton de franchise polémique, ayant donc, de ce fait, moins de souffle et de lyrisme. S'impose le sentiment d'une sagesse qui s'est renouvelée elle-même dans sa longue expérience des choses du monde, et qui triomphe ; une sagesse qui contemple, d'un œil apaisé et apaisant, toutes les illusions.

* * *

La matière romanesque

On remarque ces caractéristiques :

-Les descriptions :

Prétendre ne rapporter que la traduction d'un original arabe aurait permis à Cervantès d'escamoter des descriptions.

On n'a relevé que vingt-huit descriptions de la nature, dans lesquelles il s'en tint à une sobriété suggestive. Cinq de ces descriptions se trouvent dans les chapitres de la première partie qui traitent du séjour du héros dans la Sierra Morena (I, 23 à 27), « *montagnes* », « *lieux âpres et solitaires* », qui « *étaient tout à fait propres aux aventures qu'il cherchait* » (I, 23) ; plus loin, lui et Sancho « *pénétraient peu à peu dans le plus âpre de la montagne* » (I, 25). Si, arrivés à Barcelone, ces continentaux qu'étaient don Quichotte et Sancho eurent leur premier contact avec la mer, elle n'est pourtant évoquée qu'en une proposition : « *elle leur parut très grande et très large, beaucoup plus que les lagunes de Ruidera qu'ils avaient vues dans la Manche* ». Les paysages demeurent donc abstraits, même si don Quichotte et Sancho éprouvent, souvent à leur détriment, la très concrète résistance du réel qui les entoure. Les lieux n'ont de réalité pour don Quichotte que par leur capacité à rappeler ou à susciter des histoires, à éveiller des émotions.

Pourtant, l'œuvre abonde en nocturnes, qui sont d'une bouleversante beauté. Dans l'un des plus admirables de ces morceaux poétiques, celui de la nuit fantastique chez les ducs (II, 34), à la nuit, il associa la musique.

On le voit éluder les descriptions de maisons. En II, 18, il indiqua : « *Ici, l'auteur de cette histoire, décrit avec tous ses détails la maison de don Diégo, peignant dans cette description tout ce que contient la maison d'un riche gentilhomme campagnard. Mais le traducteur a trouvé bon de passer ces minuties sous silence, parce qu'elles ne vont pas bien à l'objet principal de l'histoire, laquelle tire plus de force de la vérité que de froides digressions.* »

Les routes et les lieux de passage ne sont pas décrits, ou avec, étonnamment, une grande sobriété, un trait, une touche suffisant à Cervantès pour évoquer tout un site et l'instant de la saison et du jour

où il apparaît. Ce ne fut que par dérision qu'il affecta parfois une précision par laquelle le récit s'encombre volontairement de multiples détails destinés à authentifier les faits.

Il excella plutôt à représenter les êtres humains, leur présence corporelle et leur caractère. Si, pour Roque Guinart, il se contenta d'un simple signalement : *«C'était un homme de trente-quatre ans environ, robuste, d'une taille élevée, au teint brun, au regard sérieux et assuré. Il montait un puissant cheval et portait sur sa cotte de mailles quatre pistolets.»* (II, 60), on trouve de saisissants portraits comme :

-Celui de Maritorne : elle est *«large de face, plate du chignon, camuse du nez, borgne d'un œil et peu saine de l'autre [...] Elle n'avait pas sept palmes des pieds à la tête, et ses épaules, qui chargeaient et voûtaient quelque peu son dos, lui faisaient baisser les yeux à terre plus souvent qu'elle n'aurait voulu.»* (I, 16).

-Celui de Claudia Géronima : *«un jeune homme d'une vingtaine d'années, vêtu d'un pourpoint de damas vert orné de franges d'or, avec des chausses larges, un chapeau retroussé à la wallonne, des bottes jaunes et cirées, l'épée, la dague et les éperons dorés, un petit mousquet à la main et deux pistolets à la ceinture»* (II, 60).

-Celui de don Quichotte désarmé : il *«resta avec ses étroits hauts-de-chausses et son pourpoint de chamois, sec, maigre, allongé, avec les mâchoires serrées et les joues si creuses qu'elles se baisaient l'une l'autre dans la bouche»* (II, 31).

-La primauté donnée aux dialogues :

Comme ce qui manifeste de la façon la plus intense un être humain, c'est sa parole, Cervantès sut faire parler les gens. Chacun de ses personnages, don Quichotte ou Sancho Panza, noble ou gueux, duègne ou fille d'auberge, muletier ou curé, se qualifie par son langage. Quand le personnage commence à discourir, dans un jaillissement de verve orale, il le fait selon son état et sa nature. Chaque groupe social a son langage, les gentilhommes usant de formules courtoises, les gens du peuple se servant de proverbes. Et lui, l'auteur, domine par son langage personnel qui est très sérieux, avec un grand ton et une grande allure, voire une pointe de pompe et de solennité. Car, au comble de la parole, il y a l'éloquence, le texte présentant de ce fait bien des aspérités, paraissant parfois tarabiscoté ou trop savant.

La variété des tons : Ce sont :

-La moquerie exercée sur les romans de chevalerie par leur parodie, en recourant aux procédés du burlesque, à travers :

-Les situations cocasses et bouffonnes dans lesquelles Cervantès plaça et fit agir ses héros, la tonalité étant donc surtout comique ; il s'appliqua à montrer le heurt continu des illusions ou des convictions de don Quichotte avec la réalité de tous les jours, l'aventure héroïque se révélant alors ridicule, monstrueuse, absurde, l'écart entre le rêve et la réalité engendrant des situations où prédominent l'ironie, l'humour, l'œuvre entière étant comme enveloppée d'un sourire immatériel et translucide. Et la magie de ce sourire confère au roman ce caractère exceptionnel, qui a assuré à Cervantès une renommée triomphale.

-L'invention de Rossinante, la plus étique des rosses chevalines, dont *«les hennissements»* paraissent d'*«heureux augure»* (II, 4) à don Quichotte, qui *«poursuivit sa route qui n'était autre que celle que voulait sa monture. Car il était persuadé qu'en cela consistait l'essence des aventures.»* (I, 2). Rossinante l'entraîne d'aventure piteuse en aventure piteuse, le précipite à terre, lui brise les dents, lui enfonce les côtes, l'avilit sous le ridicule, et, avec lui, l'ardeur batailleuse qui le mène.

-L'emploi des proverbes qui relève de l'ironie puisque ces expressions de la sagesse sont faites par des individus qui en sont dépourvus. Mais peut-être Cervantès a-t-il voulu aussi inviter les lecteurs à jeter un regard sur ces stéréotypes linguistico-culturels particuliers?

-En I, 20, alors que Sancho, terrorisé au milieu de la nuit par un vacarme d'origine inconnue, se tient tout contre son maître, il lui prend l'envie impérieuse de satisfaire un besoin naturel ; comme sa peur l'empêche de bouger, il évacue ses matières fécales sur place. Si la chose s'avère, au

soulagement de Sancho, très peu bruyante, elle se révèle, en revanche, fort odorante, ce qui ne manque pas d'incommoder le nez délicat de don Quichotte.

- En I, 45, dans une hôtellerie, une discussion s'élève parmi les voyageurs pour déterminer si «*l'armet de Mambrin*» est un heaume ou une simple bassine (signalons que le mot espagnol «*bacin*» désigne à la fois une bassine et un pot de chambre !) ; or les archers de la Sainte-Hermandad contredisent don Quichotte qui crie à l'un d'eux : «*Vous mentez comme un vil manant !*», ce qui déclenche aussitôt une bataille, des coups et des plaintes, tandis que les femmes s'épouvantent, s'évanouissent ou pleurent. Au comique de situation, se joint le comique de mots, les plaisanteries rapides ou prolongées.

- En II, 69, le traitement pour obtenir «*la guérison d'Altisidore*» est bouffon : «*Appliquez sur le visage de Sancho vingt-quatre croquignoles ; faites à ses bras douze pincenettes, et à ses reins six piquûres d'épingle*» (II, 69).

- La compassion que Cervantès, laissant percer secrètement une inépuisable richesse d'humanité et d'expériences réellement vécues, eut pour son personnage, portant sur lui un regard à la fois amusé et ému, mêlant au cocasse une certaine tristesse, car il montra, dans cette œuvre de maturité, qu'il avait aussi le sens du tragique.

-La tendresse, à travers les nouvelles enchâssées où se multiplient des rencontres heureuses et des conjonctions harmonieuses, en particulier celles que connaissent différents couples (Cardénio et Luscinde, don Fernand et Dorothee, Claire et Louis) qui, après de longues mésaventures, se recomposent. En I, 43, on savoure la scène attendrissante où deux jeunes filles, Dorothee et Clara de Viedma, sommeillent, tête contre tête, quand, tout à coup, un chant se fait entendre. Dorothee réveille Clara ; et celle-ci, toute somnolente d'abord, puis attentive, émue, troublée, reconnaît la voix de son amoureux, don Louis ; alors Dorothee, lui faisant mettre la bouche tout près de son oreille (détail d'une grâce menue mais jolie) écoute Clara lui murmurer l'histoire si fraîche de son cœur enfantin ; ses seize ans ne sont point accomplis, ceux de don Louis non plus ; comment un mariage pourrait-il les unir bientôt ? s'expriment craintes, hésitations, perplexités ; toutefois, l'ingénue, la naïve Clara n'a point de doute sur son propre sentiment ; énergique, catégorique, elle déclare : «*De ma vie, je ne lui ai parlé, et je l'aime de façon que je ne puis vivre sans lui.*» ; Dorothee, que la douleur a mûrie, la reconforte, la console, lui affirme que, le jour venu, elle arrangera les affaires ou y perdra son nom ; et les deux jeunes filles de s'endormir pour quelques heures encore dans la pureté du silence.

* * *

Cervantès prétendit, dans le «*Prologue*» de la première partie, être bien désolé d'avoir engendré pareil ouvrage, alors qu'il savait bien que la vie en déborde, qu'elle en sours, bouillonnante à toutes les pages ; que c'est un large fleuve qui s'écoule, se hâte, se ralentit, mais est toujours constant et fort.

Mais il défendit aussi la liberté qu'il avait déployée, vantant, en I, 28, «*non seulement les douceurs de son histoire véridique, mais encore des contes et des épisodes qu'elle renferme, non moins agréables, pour la plupart, non moins ingénieux et véridiques que l'histoire elle-même*», tout en en faisant aussi la critique, par la bouche du bachelier Samson Carasco, dans la seconde partie, qui est d'ailleurs beaucoup plus sobre d'incidents étrangers.

Quant au lecteur, il est non seulement intéressé, mais pris, conquis par une telle maîtrise de l'art du récit, des codes narratifs, une si géniale facilité, une si prodigieuse habileté de construction, par cette œuvre baroque, sinon «*carnavalesque*».

Cervantès, qui eut le don de la création continue, est le conteur le plus souple, le plus varié, le plus puissant qui soit. Il a l'aisance, le naturel et, quand cela lui plaît, la grâce ou bien la force. Il s'en donna à cœur joie en jouant en virtuose de tous les registres d'une fiction à plusieurs degrés. Ainsi, «*Don Quichotte*» présente un jeu de miroirs qui atteint «*in fine*» un paroxysme de complexité. On peut considérer que, dans ce roman, Cervantès fut le premier romancier à avoir créé l'illusion romanesque pour mieux la détruire, à avoir ouvert le champ au «*mentir-vrai*» de la fiction littéraire, ces innovations ayant d'ailleurs donné lieu à nombre d'exégèses savantes.

Cela fit de lui l'inventeur du roman moderne.

Intérêt littéraire

Dans le prologue de la première partie, Cervantès se présenta comme découragé par la tâche qu'il voyait devant lui, se plut à mentionner les nombreuses difficultés qu'il envisageait, à signaler son insuffisance, à se prétendre condamné d'avance au regard des critères servant, en son temps, à apprécier la qualité littéraire (le recours à des citations érudites, à des épigraphes et à des poèmes), avant qu'un ami (en fait, lui-même) le rassure, en lui faisant voir que ce qui comptait, c'est la grande nouveauté du livre, et que, pour cette satire des romans de chevalerie, il suffisait de les imiter, d'avoir «*des paroles claires, honnêtes, bien disposées*», une «*période sonore*», un «*récit amusant*». Ce souci de plaire, Cervantès le poursuivit au long des pages de «*Don Quichotte*», en séduisant par sa langue et par son style.

* * *

La langue :

Cervantès utilisait le castillan dont on considérait alors qu'il était le mieux parlé à Tolède, comme on le voit en II, 19 : «*Il ne faut pas obliger le paysan de Sayago à parler comme le citadin de Tolède*».

Sa langue est vivante, abondante, colorée, sonore, comme le marque d'emblée la fameuse phrase du début du livre, avec son rythme plein, ses fermes césures, le déroulement vigoureux de sa période, phrase qui est d'ailleurs sue par cœur par la plupart des hispanophones : «*En un lugar de la Mancha, de cuyo nombre no quiero acordarme, no ha mucho tiempo que vivía un hidalgo de los de lanza en astillero, adarga antigua, rocín flaco y galgo corredor.*» («*Dans un village de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom, il n'y a pas longtemps vivait un de ces hidalgos qui ont lance au râtelier, vieille rondache, maigre haridelle et limier de chasse.*»).

La prose de Cervantès est tantôt, quand le lyrisme l'exalte, vive, ailée, légère ; tantôt ralentie par l'observation et le réalisme ; tantôt ennoblie par la solennité. Sa verve anime, suscite, fait voir. Les nombreux dialogues, qui sont souvent désopilants, qui seraient directement transférables à la scène ou à l'écran, révèlent son talent de dramaturge (ne parle-t-il pas de lui quand, en II, 11, il fait dire à don Quichotte : «*Depuis l'enfance, je suis très amateur du masque de théâtre, et, quand j'étais jeune, la comédie était ma passion.*»?).

Pour le lecteur espagnol de 1605 ou de 1615, «*Don Quichotte*» était écrit dans une langue d'un niveau qui, comparativement aux autres écrits de l'époque, était très simple, très accessible au plus vaste public, comme si Cervantès avait pressenti que son texte était destiné à être déclamé en public, à transmettre un plaisir immédiat dans l'oralité, et non être réservé à ceux qui avaient accès à la lecture ; c'est d'ailleurs pour cette raison que l'œuvre connut un succès immédiat. Les Espagnols du temps reconnaissaient cette langue comme étant la leur, même si elle était pliée aux habitudes stylistiques de Cervantès ; ils y retrouvaient tous les tours dont ils avaient l'usage.

C'était surtout le cas pour la langue prêtée à Sancho ou à d'autres personnages du peuple, tandis que, parfois, don Quichotte et quelques autres personnages qui, épisodiquement, l'imitent dans leurs réponses ou lorsqu'ils parlent de lui, recourent à une langue qui, en 1605 ou 1615, était totalement caduque car, pour des effets divers, le plus souvent comiques ou ridicules, décalés de toute façon, y apparaissaient des vocables, des syntaxes, des prononciations désuètes, ou même oubliées, appartenant à un temps révolu.

On peut donc distinguer la langue populaire et la langue distinguée :

La langue populaire : On trouve des expressions triviales :

-«*Tant pis pour la cruche*» (I, 20), qui est une allusion au proverbe espagnol : «*Si la pierre donne sur la cruche, tant pis pour la cruche ; et si la cruche donne sur la pierre, tant pis pour la cruche*».

-«*Il n'a jamais su ni ne sait la moitié de la messe*» (I, 37), qui signifie : il est ignorant.

-«*C'est un bât, comme mon père est un homme, et qui a dit ou dira le contraire doit être aviné comme un grain de raisin.*» (I, 45).

- «*Il vaut mieux rester tranquilles, et que chaque femme file sa quenouille*» (I, 46).
- «*Arrange-moi ces lampes !*» (I, 47) qui est ce qu'on dit à quelqu'un qui vient d'émettre contradictions ou absurdités.
- Du vin, il est dit qu'il est «*catholique*» (II, 13) pour indiquer qu'il est excellent.
- «*Patience et battons les cartes*» (II, 23) est une expression empruntée aux joueurs espagnols lorsqu'ils perdent et, néanmoins, s'obstinent.
- «*Pouvoir hardiment passer sur les bancs de Flandre*» (II, 21) signifie : «pouvoir triompher des difficultés de la vie», les bancs de sable bordant la côte des Pays-Bas étant fort redoutés des marins espagnols.

Cette langue peut être très grossière. On lit :

- «*Viens donc que je te torche, bourrique du beau-père* » (II, 10) dit une paysanne ;
 - «*Hi de puta !*» («fils de putain») est prononcé par Sancho (I, 25 ; II, 13 ; II, 58), par l'écuyer du chevalier du Bocage (II, 13) ; don Quichotte lâche aussi «*don hijo de la puta*» à Ginès de Passamont (I, 22).
 - Sancho dit encore : «*toda una puteria*» (II, 13), «*toute une putainerie*».
 - En II, 26, maître Pierre se plaint : «*Il me faudra suer jusqu'aux dents.*»
 - En II, 45, une femme, en colère contre le gouverneur qu'est Sancho, lui lance : «*Il faudrait me jeter d'autres chats à la gorge que ce répugnant nigaud*», la locution courante : «Echar à uno el gato à la barbas» signifiant «outrager une personne, l'injurier».
 - En II, 51, Sancho emploie l'expression «*des pans ou de la manche*» qui signifie «une chose d'une sorte ou une chose d'une autre sorte».
 - En II, 53, Sancho s'écrie : «*Tu piaules trop tard*», cette expression trouvant son origine, paraît-il, dans la mésaventure d'un étudiant qui, avalant un œuf quelque peu avancé, entendit le poussin se mettre à piauler, et lui dit : «Tu piaules trop tard».
 - En II, 69, il est question d'«*être le veau de la noce*», c'est-à-dire de servir de divertissement dans une noce, la locution ayant son origine dans la coutume paysanne de faire, lors des réjouissances, courir une vache tenue en laisse et tamponnée.
 - En II, 70, Altisidore crie sa colère contre don Quichotte avec beaucoup de truculence : «*Don merluche séchée, âme de mortier, noyau de pêche, plus dur et plus têtue qu'un vilain [un paysan] qu'on prie, si je vous saute à la figure, je vous arrache les yeux. Pensez-vous par hasard, don vaincu, don roué de coups de bâton, que je suis morte pour vous?*»
- On trouve même la déformation du mot allemand «Geld» («argent») quand des pèlerins étrangers disent «*Guelte, guelte !*» (II, 54).

La langue distinguée : Elle va jusqu'à la grandiloquence qui est surtout le fait de don Quichotte qui déroule des phrases pleines de souffle et de rythme :

- En I, 2, il imagine comment pourrait commencer le récit qu'on fera de ses exploits : «*À peine le blond Phébus avait-il étendu sur la spacieuse face de la terre immense les tresses dorées de sa belle chevelure ; à peine les petits oiseaux nuancés de mille couleurs avaient-ils salué des harpes de leurs langues, dans une douce et mielleuse harmonie, la venue de l'aurore au teint de rose, qui, laissant la molle couche de son jaloux mari, se montre aux mortels du haut des balcons de l'horizon manchois, que le fameux chevalier don Quichotte de la Manche, abandonnant le duvet oisif, monta sur son fameux cheval Rossinante, et prit sa route à travers l'antique et célèbre plaine de Montiel.*»
- En I, 8, à la dame du carrosse, il déclare : «*Votre Beauté, madame, peut désormais faire de sa personne tout ce qui sera le plus de son goût ; car la superbe de vos ravisseurs gît maintenant à terre, abattue par ce bras redoutable.*»
- En I, 26, il adresse à Dulcinée des poèmes qui sont marqués par la bizarrerie des images qu'il emploie pour trouver des rimes à son nom, effet burlesque qui se perd entièrement dans toute traduction française.
- En II, 10, il proclame : «*La fortune, qui ne se rassasie pas de mon malheur, a fermé tous les chemins par où pouvait venir quelque joie à cette âme chétive que je porte en ma chair.*»

En II, 22, il déclare : *«La beauté par elle seule attire les cœurs de tous ceux qui la regardent, et l'on voit s'y abattre, comme à un appât exquis, les aigles royaux, les nobles faucons, les oiseaux de haute volée. Mais, si, à la beauté se joignent la pauvreté et le besoin, alors elle se trouve en butte aux attaques des corbeaux, des milans, des plus vils oiseaux de proie, et celle qui résiste à tant de combats mérite bien de s'appeler la couronne de son mari.»*

Mais d'autres personnages s'exaltent aussi :

-En I, 27, dans sa lettre à Luscinde, Cardénio affirme : *«N'est-ce point une chose avérée que, lorsque le malheur nous vient d'une fatale étoile, comme il se précipite de haut en bas avec une irrésistible violence, il n'y a nulle force sur la terre qui puisse l'arrêter, nulle prudence humaine qui puisse le prévenir.»* ; il se plaint : *«Le soleil de ma joie se coucha et la nuit de ma tristesse acheva de se fermer»*, cette expression redondante étant assez naturelle chez un Andalou.

-En II, 7, Samson Carrasco adresse à don Quichotte un éloge enflammé : *«Ô fleur de la chevalerie errante ! Ô brillante lumière des armes ! Ô honneur et miroir de la nation espagnole ! Plaise à Dieu tout-puissant, suivant la formule, que la personne ou les personnes qui voudraient mettre obstacle à ta troisième sortie ne trouvent plus elles-mêmes de sortie dans le labyrinthe de leurs désirs, et qu'elles ne voient jamais s'accomplir ce qu'elles souhaitent le plus ! [...] Je sais qu'il est arrêté, par une immuable détermination des sphères célestes, que le seigneur don Quichotte doit mettre à exécution ses hautes et nouvelles pensées. Je chargerais lourdement ma conscience si je ne persuadais à ce chevalier, et ne lui intimais au besoin, de ne pas tenir davantage au repos et dans la retraite la force de son bras valeureux et la bonté de son cœur imperturbable, pour qu'il ne prive pas plus longtemps le monde, par son retard, du redressement des torts, de la protection des orphelins, de l'honneur des filles, de l'appui des veuves, du soutien des femmes mariées, et autres choses de la même espèce qui touchent, appartiennent et adhèrent à l'ordre de la chevalerie errante. Allons, sus, mon bon seigneur don Quichotte, chevalier beau et brave, qu'aujourd'hui plutôt que demain Votre Grandeur se mette en route. Si quelque chose manque pour l'exécution de vos desseins, je suis là prêt à suppléer de mes biens et de ma personne, et, s'il fallait servir d'écuyer à Votre Magnificence, je m'en ferais un immense bonheur.»*

Le narrateur lui-même lance cet appel au soleil : *«Ô toi qui découvres perpétuellement les antipodes, flambeau du monde, œil du ciel, doux auteur du balancement des cruches à rafraîchir, Phoebus par ici, Thymbrius par là, archer d'un côté, médecin de l'autre, père de la poésie, inventeur de la musique ; toi qui toujours te lèves et ne se couche jamais ; c'est à toi que je m'adresse, ô soleil, avec l'aide de qui l'homme engendre l'homme, pour que tu me prêtes secours, et que tu illumines l'obscurité de mon esprit, afin que je puisse narrer de point en point le gouvernement du grand Sancho Panza ; sans toi, je me sens faible, abattu, troublé.»* (II, 45).

Il n'y a pas jusqu'à Sancho qui, en venant à prendre le ton de son maître, le présente solennellement : *«Le fameux, le vaillant, le discret, l'amoureux, le défaiseur de torts, le tuteur d'orphelins, le défenseur de veuves, le tueur de demoiselles [allusion à Altisidore, la feinte victime de ses rigneurs], celui qui a pour unique dame la sans pareille Dulcinée du Toboso»* (II, 72).

La langue se fait recherchée et contournée aussi lors des discussions de lettrés.

* * *

Les effets de style :

Le souci d'obtenir un comique de mots amena Cervantès à multiplier les jeux de mots, les rapprochements de sonorités, les répétitions (dont on peut parfois se demander s'il y a cédé par amusement ou par négligence) :

-En I, 1 apparaît le nom Rossinante qui, en espagnol, est «*Rocinante*», nom composé de «*rocin*», bidet, haridelle, et de la préposition «*ante*», avant ; ainsi, le cheval, qui était auparavant une rosse (ou roussin), est devenu la première rosse !

-Dans tout un passage de I, 20, Cervantès répéta, en jouant dessus, les mots «*pasar*» et «*pasar*» («passer» et «continuer»), puis «*cuenta*» et «*cuanto*» («compte» et «conte»).

- Le titre de I, 15 est : *“Où l’on raconte la disgracieuse aventure que rencontra don Quichotte en rencontrant quelques Yangois dénaturés”*
- En I, 23, on lit *«desvalijando la valija»* (*«dévalisant la valise»*) et *«caminante descaminado»* (*«voyageur égaré»*).
- En I, 29, on lit *«el bien barbado barbero»*, le *«barbu barbier»*.
- En I, 32, l’hôtelier parle de ses *«livres flegmatiques»* au lieu de *«schismatiques»*.
- En I, 40, son *«si era razon que las razones deste papel»*, ne put être rendu par le traducteur qui se contenta de *«s’il était juste que le contenu de ce billet»*.
- En I, 43, Clara est célébrée comme étant *«claire et brillante étoile»*.
- En I, 44, on lit : *«donner permission de courir et de secourir»* et *«son écuyer prenait la défensive et l’offensive»*.
- En II, 1 dans la phrase : *«Ils se promirent également de ne toucher aucun point de la chevalerie errante, pour ne pas courir le danger de découdre les points de sa blessure»*, Cervantès opposa deux *«punto»*.
- En II, 3, quand Samson dit à Sancho que *«les gouverneurs des îles» «doivent au moins savoir la grammaire»*, *«la gramatica»*, il répond par un jeu de mots intraduisible : *«Avec la grama («chiendent»), je m’accommoderais bien, mais de la tica (mot inexistant), je ne saurais que faire, car je ne l’entends pas.»*
- En II, 5 , quand Cervantès mentionna *«plus de coussins de velours qu’il n’y a d’Almohades à Maroc»*, il apposa *«almohadas»*, qui signifie *«coussins»*, et *«Almohadas»*, nom d’une dynastie berbère.
- En II, 7, Sancho, réclamant un salaire, dit, au lieu de *«rata por cantidad»* (au prorata), *«gata por cantidad»* ; aussi don Quichotte en profite-t-il pour lui répondre : *«Quelquefois il arrive qu’une chatte («gata») est aussi bonne qu’une rate («rata»)*, tandis que Sancho réplique : *«Je gage que je devrais dire “rata” et non “gata” ; mais qu’importe?»*
- En II, 8, Sancho donne à des chevaliers les noms de *«Juillet»* et d’*«Août»*, car *«Julio»* est *«Jules»* aussi, comme *«Agosto»* est *«Auguste»* aussi.
- En II, 14, Rossinante a des *«flancs efflanqués»*.
- En II, 18, Cervantès aligna *«tan estrecho estrecho»* (*«si étroit détroit»*), le mot *«estrecho»* étant, dans un cas, un substantif et, dans l’autre, un adjectif.
- À la fin de II, 30, l’effet sonore de *«tal caballero andante y tal escudero andado»* (*«un tel chevalier errant et un tel écuyer erré»*) ne peut être rendu en français.
- En II, 31, ce fut peut-être par négligence que Cervantès écrivit : *«Il était extravagant de lire de telles extravagances»*.
- En II, 37, comme *«falda»* signifie *«queue»*, *«basque»*, *«pan de robe»*, le nom de la *«comtesse Trifaldi»* permet de l’appeler *«la comtesse trois basques ou trois queues»*.
- En II, 38, toujours au sujet de *«la comtesse Trifaldi»*, on se moque de *«la facilité et de la félicité de son esprit»*.
- En II, 41, le duc demande à don Quichotte si, *«parmi des chèvres»* (il s’agit des étoiles qui forment la constellation des Pléiades), il a vu *«quelque bouc»*, et il répond : *«J’ai oui dire qu’aucun animal à cornes ne passait les cornes de la lune»* ; ils jouent tous deux sur le mot *«abron»* qui signifie à la fois *«bouc»* et *«cornard»*.
- En II, 41 encore, don Quichotte, mentionnant une *«seconde femme»* que pourrait trouver Sancho, lui demande qu’elle ne lui serve pas *«d’amorce et de ligne à pêcher, et de capuchon pour dire : “Je ne veux plus”»*, ce qui s’explique par le proverbe : *«No quiero, no quiero, mas echadmelo en la capilla»* (*«Je ne veux pas, je ne veux pas, mais jetez-moi dans le capuchon»*).
- En II, 42, on lit : *«Dans les derniers pas de ta vie, tu atteindras le passage de la mort»*.
- En II, 44, on constate cette répétition : *«Don Quichotte adressa de nouveau de nouvelles grâces à la duchesse.»*
- En II, 45, à Sancho, on a donné *«à bon marché»* le gouvernement de l’île de Barataria ; or *«barato»* signifie *«à bon marché»*.
- En II, 47, pour le festin offert à Sancho, Cervantès insista : *«mucho diversidad de platos de diversos manjares»* (*«une grande diversité de plats aux mets divers»*).

- En II, 47 encore, le médecin personnel de Sancho s'appelle «*Pédro Récio de Aguéro*» ; or «*recio*» signifie «raide», «intraitable» et «aguero», «augure». De plus, il est «*natif d'un village appelé Tirtéafuéra*», ce qui signifie : «tire-toi dehors» !
- En II, 53, quand le gouverneur Sancho est informé qu'il est attaqué par des ennemis, il se tient «*roulé et ramassé*», l'effet étant plus net dans le texte espagnol : «*recogiera y encogiera*».
- À la fin de II, 56, on lit : «*aquel caso habia de parar en casamiento*» qui devint à la traduction : «*cette aventure devait finir par un mariage*».
- Dans la même phrase de II, 60, Cervantès répéta trois fois le verbe «*mandar*» («commander»), puis rapprocha trois mots de même racine : «*reparticion*», «*repartible*», «*repartio*».
- En II, 61, à l'entrée de Barcelone, se manifestent «*le malin [le diable] de qui vient toute malignité, et les petits garçons qui sont plus malins que hardis et espiègles*».
- En II, 64, à la suite du duel où don Quichotte a été précipité à terre, Sancho craint à la fois qu'il soit «*dislocado*», «*disloqué*», et «*deslocado*», «*guéri de folie*».
- En II, 71, Sancho espérant voir leurs «*prouesses*» «*peintes par un peintre de meilleure main que celui qui a barbouillé ces dames*», Cervantès aligna les mots «*pintada*», «*pintasen*», «*pintor*», «*pintado*».

Cervantès ménagea de nombreuses antithèses :

- En I, 14, on trouve cette opposition forcée et précieuse, tout à fait dans le goût du temps : «*une langue morte mais de paroles toujours vivantes*».
- En I, 24, il est refusé au laid le droit de dire : «*Je t'aime parce que tu es belle ; tu dois m'aimer quoique je sois laid*.»
- En I, 45, on lit le texte français «*larrons en quadrille plutôt qu'archers de maréchaussée*» (I, 45), où s'est perdu l'effet sonore de «*ladrones en cuadrilla, que no cuadrilleros*».
- En I, 50, sont opposés «*les fins coquillages de la moule et les tortueuses maisons blanches et jaunes de l'escargot*», qui, de plus, sont «*ordonnés sans ordre*».
- En I, 50 encore, «*le chanoine resta confondu des extravagances raisonnables (si l'extravagance admet la raison) qu'avait dites Don Quichotte*».
- En II, 1, il est dit qu'Angélique «*méprisa mille grands seigneurs, mille chevaliers braves et spirituels, et se contenta d'un petit page au menton cotonneux, sans naissance, sans fortune*.»
- En II, 6, pour don Quichotte, «*Il y a des gens de bas étage qui s'enflent à crever pour paraître chevaliers, et de hauts chevaliers qui suent sang et eau pour paraître gens de bas étage. Ceux-là s'élèvent, ou par l'ambition ou par la vertu ; ceux-ci s'abaissent, ou par la mollesse ou par le vice*.» Et «*Le grand adonné au vice sera un grand vicieux*.»
- En II, 32, don Quichotte marque sa désillusion à l'égard de Dulcinée : «*Je la trouvai enchantée et métamorphosée de princesse en paysanne, de beauté en laideron, d'ange en diable, de parfumée en pestilentielle, de bien apprise en rustre grossière, de grave et modeste en cabrioleuse, de lumières en ténèbres, et finalement de Dulcinée du Toboso en brute stupide et dégoûtante*.»
- En II, 43, Sancho proclame : «*J'aime mieux aller Sancho au ciel que gouverneur en enfer*.»
- En II, 53, il reconnaît : «*Une faucille me va mieux à la main qu'un sceptre de gouverneur*.»
- En II, 59, il se plaint : «*Je parie que tous ces objets manquants vont se résumer en une grande abondance de lard et d'œufs*.»
- En II, 60, selon Ricote, l'expulseur des Morisques «*use plutôt pour remède du cautère, qui brûle, que du baume, qui amollit*.»

Un personnage tel que don Quichotte et les situations par lesquelles il passe ne peuvent que permettre des hyperboles :

- On remarque le recours à des chiffres exagérés :
 - «Mille» : En I, 2, «*les petits oiseaux*» sont «*nuancés de mille couleurs*». En I, 23, Sancho dit que «*la peur l'assaille de mille espèces d'alarmes et de visions*». En I, 51, Vincent de la Roca apparaît «*chamarré de mille couleurs*». En II, 10, Sancho déclare : «*Mon maître, à ce que j'ai vu dans mille occasions, est un fou à lier*». Le titre de II, 24 annonce «*mille babioles*». En II, 29, à don Quichotte,

l'«*aspect charmant*» de l'Èbre réveilla dans sa mémoire «*mille amoureuses pensées*» (II, 29). En II, 31, don Quichotte craint que Sancho ne prononce «*mille stupidités*».

-Des redoublements : En I, 8, «*la dame du carrosse offrait, avec ses femmes, mille vœux à tous les saints du paradis et mille cierges à toutes les chapelles d'Espagne, pour que Dieu délivrât leur écuyer et elles-mêmes du péril extrême qu'ils couraient.*» En I, 24, Luscinde confirme à Cardénio son amour «*par mille serments, par mille défaillances.*» En II, 1, il est dit qu'Angélique «*méprisa mille grands seigneurs, mille chevaliers braves et spirituels.*» En II, 9, don Quichotte indique à Sancho qu'il lui a «*dit mille et mille fois*» qu'il n'a jamais vu Dulcinée. En II, 61, Rossinante et l'âne de Sancho font «*mille sauts et mille ruades*». En II 63, au moment où Ricote retrouve sa fille, il a «*la voix entrecoupée par mille soupirs et mille sanglots*».

-Des accumulations impressionnantes : En II, 35, pour désenchanter Dulcinée, Sancho devra se donner de bon gré «*trois mille trois cents coups de fouets sur ses deux larges fesses*». En II, 53, il se plaint : «*Depuis que je me suis élevé sur les tours de l'ambition et de l'orgueil, il m'est entré dans l'âme mille misères, mille souffrances, et quatre mille inquiétudes.*» En II, 43, don Quichotte le vitupère : «*Que soixante mille Satans emportent toi et tes proverbes !*». En I, 25, il raconte que Roland «*fit cent mille autres extravagances dignes d'éternelle renommée*».

D'autres hyperboles sont moins conventionnelles :

-En I, 1, il est dit de don Quichotte «*que ses nuits se passaient en lisant du soir au matin, et ses jours, du matin au soir.*»

-En I, 1 encore, devant sa monture, «*il lui sembla que ni le Bucéphale d'Alexandre ni le Babiéca du Cid ne lui étaient comparables.*»

-En I, 4, il est «*si transporté de joie de se voir enfin armé chevalier qu'il en faisait tressaillir jusqu'aux sangles de son cheval.*»

-En I, 9, dans une tirade finalement bouffonne, est célébré «*notre fameux Espagnol don Quichotte de la Manche, lumière et miroir de la chevalerie manchoise, et le premier qui, dans les temps calamiteux de notre âge, ait embrassé la profession des armes errantes ; le premier qui se soit mis à la besogne de défaire les torts, de secourir les veuves, de protéger les demoiselles, pauvres filles qui s'en allaient, le fouet à la main, sur leurs palefrois, par monts et par vaux, portant la charge et l'embarras de leur virginité, avec si peu de souci que si quelque chevalier félon, quelque vilain [paysan] armé en guerre, ou quelque démesuré géant ne leur faisait violence, il s'est trouvé telle de ces demoiselles, dans les temps passés, qui, au bout de quatre-vingts ans, durant lesquels elle n'avait pas couché une nuit sous toiture de maison, s'en est allée à la sépulture aussi vierge que la mère qui l'avait mise au monde*», cette plaisanterie revenant d'ailleurs plusieurs fois dans le livre, Cervantès l'appliquant même à Dulcinée !

-En I, 14, le «*chant de Chrysostome*» est très exalté : «*Que le rugissement du lion, le féroce hurlement du loup, le sifflement horrible du serpent écailleux, l'effroyable cri de quelque monstre, le croassement augural de la corneille, le vacarme du vent qui agite la mer, l'implacable mugissement du taureau vaincu, le plaintif roucoulement de la tourterelle veuve, le chant sinistre du hibou et les gémissements de toute la noire troupe de l'enfer accompagnent la plainte de mon âme, et se mêlent en un son qui rouble tous les sens.*»

-En I, 20, Sancho a peur «*de s'éloigner de son maître de l'épaisseur d'un ongle*».

-En I, 21, don Quichotte se dit prêt, pour venger Sancho, de commettre «*plus de ravage que n'en firent les Grecs pour venger l'enlèvement d'Hélène*».

-En I, 24, don Quichotte déclare : «*Dès que j'entends parler de chevalerie et de chevaliers errants, il n'est pas plus en mon pouvoir de m'empêcher d'y joindre mon mot qu'il n'est possible aux rayons du soleil de cesser de répandre la chaleur, ou à ceux de la lune, l'humidité.*»

-En I, 25, Dulcinée est qualifiée de «*dulcissime*». En I, 43, don Quichotte la célèbre : «*extrême de toute beauté, comble de l'esprit, faite de la raison, archives des grâces, dépôt des vertus, et finalement abrégé de tout ce qu'il y a dans le monde de bon, d'honnête et de délectable [...] astre aux trois visages*», et exprime cette demande : «*Soleil qui te hâtes sans doute de sceller tes coursiers pour te lever de bon matin et venir revoir ma dame, je t'en supplie, dès que tu la verras, salue-la de ma part !*» En II, 10, il affirme : «*La nature n'a rien mis en Dulcinée qui ne fût la perfection même.*» En

II, 23, il dit d'elle qu'elle *«s'enfuit aussi rapidement qu'une flèche d'arbalète.»* En II, 32, il se dit sûr qu'elle rendra son village *«fameux et renommé dans les siècles à venir, comme Troie le fut par Hélène [...] bien qu'à meilleur titre et à meilleur renom.»* En II, 44, il proclame : *«C'est à Dulcinée que je dois appartenir, bouilli ou rôti.»*

-En I, 32, il est raconté qu'*«un noble chevalier» «avec un doigt, arrêta une roue de moulin dans sa plus grande furie, ferma le passage à toute une armée innombrable»,* tandis qu'un autre, *«d'un seul revers, coupait cinq géants par le milieu du corps, tout de même qu'ils eussent été faits de chair de rave».*

-En I, 38, on lit : *«C'est qu'à peine un soldat est-il tombé pour ne plus se relever jusqu'à la fin du monde qu'un autre aussitôt le remplace, et si celui-ci tombe à son tour dans la mer qui le guette comme un ennemi, un autre lui succède puis un autre sans laisser au temps le temps de consommer leur mort.»*

-En I, 48, il déclare à Sancho que les enchanteurs l'ont jeté *«dans un labyrinthe de doutes et d'incertitudes dont le fil de Thésée ne parviendrait pas à [le] faire sortir.»*

-En I, 50, don Quichotte évoque *«un grand lac de poix-résine bouillant à gros bouillons, dans lequel nagent et s'agitent une infinité de serpents, de couleuvres, de lézards et mille autres espèces d'animaux féroces et épouvantables».*

-En I, 51, Vincent de la Roca prétend qu'*«Il n'y avait pas de pays sur la terre entière qu'il n'eût vu, pas de bataille où il ne se fût trouvé. Il avait tué plus de Mores, à ce qu'il disait, que n'en contiennent Maroc et Tunis, et livré plus de combats singuliers [...] plus que mille autres guerriers qu'il nommait ; et de tous ces combats il était sorti victorieux sans qu'on lui eût tiré une seule goutte de sang.»*

-En I, 52, Sancho fait l'éloge de don Quichotte : *«Ô fleur de la chevalerie [...] Ô honneur de ton lignage, gloire de la Manche et même du monde entier [...] Ô libéral par-dessus tous les Alexandres [...] affronteur de périls, endureur d'outrages, amoureux sans objet, imitateur des bons, fléau des méchants, ennemi des pervers !».*

-En II, 3, Sancho affirme : *«J'ai vu par ici des gouverneurs qui ne vont pas à la semelle de mon soulier.»*

-En II, 6, don Quichotte évoque *«dix géants dont les têtes non seulement toucheraient, mais dépasseraient les nuages, qui auraient pour jambes deux grandes tours, pour bras des mâts de puissants navires, dont chaque œil serait gros comme une grande meule de moulin et plus ardent qu'un four de vitrier. [...] Ils auraient pour armure des écailles d'un certain poisson qu'on dit plus dure que le diamant et, au lieu d'épées, des cimenterres de Damas, ou des massues ferrées avec des pointes d'acier.»*

-En II, 7, Sancho dit de sa femme : *«Dès qu'elle se met dans la tête de vous persuader une chose, il n'y a pas de maillet qui serre autant les cercles d'une cuve qu'elle vous serre le bouton pour que vous fassiez ce qu'elle veut.»*

-En II, 10, il est indiqué que *«les folies de don Quichotte touchèrent ici au dernier terme que puissent atteindre les plus grandes qui se puissent imaginer, et qu'elles allèrent même deux portées d'arquebuse au-delà.»*

-En II, 16, don Quichotte menace sa nièce : *«Je t'infligerai un tel châtiment, pour le blasphème que tu viens de dire, qu'il retentirait dans le monde entier. Comment est-il possible qu'une petite morveuse qui sait à peine manier douze fuseaux à faire le filet ait l'audace de porter la langue sur les histoires de chevaliers errants?»*

-En II, 13, l'écuyer du chevalier du Bocage révèle que celui-ci est *«épris d'une certaine Cassildée de Vandalie, la dame la plus crue et la plus rôtie qui se puisse trouver dans tout l'univers.»*, opposition plaisante mais dépourvue de sens.

-En II, 26, maître Pierre se plaint : *«Il me faudra suer jusqu'aux dents.»*

-En II, 35, une nymphe stigmatise Sancho : *«Malencontreux écuyer, cœur de poule, âme de bronze, entrailles de cailloux et de pierres».*

-En II, 50, Sancho est désigné par un page comme *«un gouverneur archidignissime».*

-En II, 53, on lui prétend que son île est attaquée par *«une infinité d'ennemis»,* et *«une multitude de coups»* s'abat sur lui.

- En II, 57, est attribuée à Altisidore *«une jambe qui égale le marbre de Paros par sa blancheur et son poli.»*
- En II, 58, l'«apparition» de *«deux belles bergères» «fit arrêter le soleil dans sa carrière.»*, et don Quichotte annonce qu'il les célèbrera comme étant *«les plus belles et les plus courtoises personnes qu'il y ait au monde, à l'exception cependant de la sans pareille Dulcinée du Toboso.»*
- En II, 59, don Quichotte est qualifié d'*«étoile polaire de la chevalerie errante»*.
- En II, 60, Roque Guinart affirme : *«Un péché en appelle un autre, et un abîme un autre abîme»*.
- En II, 62, on prétend que la *«tête enchantée»* aurait *«été fabriquée par un des plus grands enchanteurs et sorciers qu'ait possédés le monde»*.
- En II, 64, don Quichotte, vaincu par le chevalier de la Blanche-Lune, se plaint : *«Dulcinée du Toboso est la plus belle femme du monde, et moi le plus malheureux chevalier de la terre.»*
- En II, 66, Sancho statue qu'un homme *«gros et gras s'émonde, s'élague, se rogne, se tranche et se retranche, qu'il s'ôte cent cinquante livres de chair, de-ci, de là, de tout son corps, comme il lui plaira et comme il s'en trouvera le mieux.»*
- En II 69, il se vante : *«Qu'on me griffe la figure [...], qu'on me traverse le corps avec des lames de dagues fourbies, qu'on me déchiquette les bras avec des tenailles de feu, je prendrai patience et j'obéirai à ces seigneurs ; mais que des duègnes me touchent, je ne le souffrirai pas, dût le diable m'emporter.»*
- En II, 70, Altisidore crie sa colère contre don Quichotte : *«Don merluche séchée, âme de mortier, noyau de pêche, plus dur et plus têtu qu'un vilain [un paysan] qu'on prie, si je vous saute à la figure, je vous arrache les yeux. Pensez-vous par hasard, don vaincu, don roué de coups de bâton, que je suis morte pour vous?»*
- En II, 71, à l'annonce d'*«une paye pour les coups de fouet du désenchantement de Dulcinée»*, *«ouvrit d'une aune [1m, 33] les yeux et les oreilles»*.

On peut relever des comparaisons :

- En I, 8, un des deux bénédictins préfère fuir, *«aussi léger que le vent»*.
- En I, 9, *«le valeureux Biscayen et le fameux don Quichotte»* auraient pu se pourfendre *«en deux comme une grenade»*.
- En I, 21, le barbier échappe à la lance de don Quichotte en étant *«plus agile qu'un daim»*.
- En I, 24, Cardénio voit en Luscinde *«un ange du ciel»*.
- En I, 31, Dulcinée est *«cette rose parmi les épines, ce lis des champs, cet ambre délayé»*.
- En II, 6 : *«Le sentier de la vertu est étroit, le chemin du vice est large et spacieux. [...] Le large chemin du vice finit par la mort, et l'étroit sentier de la vertu finit par la vie, non pas une vie qui finisse elle-même, mais celle qui n'aura pas de fin. [...] C'est par ces étroits chemins qu'on monte au trône élevé de l'immortalité, d'où jamais on ne redescend.»*
- En II, 10, on nous dit que *«la vérité, si fine qu'elle soit, ne casse jamais, et qu'elle nage sur le mensonge comme l'huile au-dessus de l'eau.»*
- En II, 16, on apprend que, pour *«l'homme au manteau vert»*, *«les lettres sans la vertu sont des perles sur le fumier.»*
- En II, 19, des habits sont déchirés *«comme des queues de polypes»*.
- En II, 22, don Quichotte déclare : *«Une femme belle est un bijou.»*
- En II, 33, il proclame : *«Le chevalier errant sans dame est comme l'arbre sans feuilles, l'édifice sans fondement, l'ombre sans le corps qui la produit.»*
- En II, 45, la femme qui se plaint d'avoir été violée dit s'être toujours *«conservée intacte comme la salamandre dans le feu, ou comme la laine parmi les broussailles»*.
- En II, 48, la duègne dit de la duchesse que son teint est *«brillant comme une épée fourbie»*.
- En II, 53, le gouverneur Sancho, étant affublé d'une lourde armure, *«resta comme une tortue enfermée dans ses écailles, ou comme un quartier de lard entre deux huches, ou bien encore comme une barque échouée sur le sable.»*
- En II, 58, la statue qui représente saint Georges *«ressemblait, comme on dit, à une braise d'or.»*
- En II, 66, l'expulseur des Morisques craint qu'un seul puisse rester *«comme une racine cachée qui germerait avec le temps et répandrait ses fruits vénéreux dans l'Espagne.»*

-En II, 68, Sancho se plaint : «*Tous les maux viennent ensemble, comme au chien les coups de bâton.*»

-En II, 69, craignant d'être malmené par les duègnes, «*il se mit à mugir comme un taureau.*»

Cervantès se plut surtout à oser des métaphores :

-En I, 23, le poème trouvé dans la Sierra Morena pourrait être, pour Sancho, «*le fil*» permettant de tirer «*le peloton de toute l'aventure*»

-En I, 46, l'expression «*les honnêtes coiffes*» désigne les femmes.

-En I, 46 encore, comme Cervantès écrit : «*L'aventure se terminera quand le terrible lion manchois et la blanche colombe tobosine gîteront dans le même nid*» (I, 46), il faut voir, dans le premier, don Quichotte, et, dans la seconde, Dulcinée du Toboso.

-En II, 1, le curé et le barbier, se préoccupant du bien-être de don Quichotte, s'abstiennent de lui parler de la chevalerie errante, craignant «*le danger de découvrir les points de sa blessure, qui était encore si fraîchement reprise.*»

-En II, 7, lorsque don Quichotte refuse de donner des «*gages fixes*» à Sancho, celui-ci «*sentit ses yeux se couvrir de nuages et les ailes du cœur lui tombèrent.*»

-En II, 7, don Quichotte reproche à Sancho «*les innombrables flèches de [ses] proverbes.*»

-En II, 16, il est dit de la poésie : «*Cette aimable vierge ne veut pas être maniée, ni traînée dans les rues, ni affichée dans les carrefours, ni publiée aux quatre coins des palais.*»

-En II, 27, il est stipulé que, «*quand la colère déborde et sort de son lit, la langue n'a plus de rives qui la retiennent ni de frein qui l'arrête.*»

-En II, 42, don Quichotte recommande à Sancho : «*Quand ta vanité fera la roue, une considération remplacera pour toi la laideur des pieds*», faisant ainsi allusion au paon qui, dit-on, défait sa roue dès qu'il regarde ses pieds.

-En II, 53, Sancho, heureux de quitter son gouvernement, déclare : «*Je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi qui m'ont enlevé en l'air pour me faire manger aux oiseaux*», ce qui était une variation sur le proverbe : «*Les ailes sont venues à la fourmi et les oiseaux l'ont mangée.*»

* * *

Ainsi, Cervantès, étant lui-même un de ces «enchanteurs» qui ont le pouvoir de nous faire voir ce qui leur plaît, sut, grâce aux prestiges de son art, à la malléabilité de sa langue vivante et inventive, pleine d'humour et de poésie, en jouant de différents registres, donner chair aux sensations, aux sentiments. À don Quichotte, il a fourni ces armes véritables que sont, quoi qu'il en dise, ni la lance, ni l'épée, mais bien plus certainement les mots.

Intérêt documentaire

Dans ce vaste roman qu'est «*Don Quichotte*», Cervantès déploya deux grands tableaux : celui de l'Espagne du XVI^e siècle et celui de sa propre grande culture.

* * *

Le tableau de l'Espagne

La géographie :

Cervantès décrit une Espagne dans laquelle il avait beaucoup voyagé.

Même si, sous sa plume, les distances, autant que les durées, sont devenues plutôt élastiques, il est possible de déterminer la route empruntée par don Quichotte, les trois boucles dont le point de départ et de retour fut à chaque fois le village de la Manche où il habitait.

Dans la première partie, il effectue deux sorties : pour sa première, il partit seul, sur 40 kilomètres au plus, et elle aurait duré environ trois jours ; pour sa deuxième sortie, cette fois avec Sancho, il aurait parcouru 200 kilomètres environ. Dans la seconde partie, pour la troisième sortie, le voyage se déroula, selon un axe sud-nord, sur les deux tiers de la péninsule ibérique, couvrant une distance de

780 kilomètres. Comme, dans chaque cas, il faut compter aussi le retour au bercail, on estime qu'il parcourut en tout 2500 kilomètres.

Les deux voyageurs parcourent d'abord et surtout, la Manche, région de l'ouest de l'Espagne, qui est formée de plateaux ocre et arides, de steppes piquetées d'arbres nains, d'une monotonie sans nom, d'une grande désolation, car elle est soumise à de fortes chaleurs estivales, étant donc d'ailleurs aux antipodes des pays couverts de forêts évoqués dans les romans de chevalerie. Y coule cependant le fleuve Guadiana qui prend sa source au pied de la Sierra de Alcaraz, forme sept petits lacs, appelés lagunes de Ruidera, dont les eaux se versent de l'un dans l'autre, avant de, sur une trentaine de kilomètres, s'enfoncer dans un lit très profond, caché sous d'abondantes herbes, et ne reprendre son cours apparent qu'après avoir traversé deux autres lacs qu'on appelle «les yeux de Guadiana» ; enfin, «il entre grand et pompeux en Portugal» (II, 23). Dans la Manche se trouvent bien «la plaine de Montiel» (prologue de la première partie), et, entre autres localités mentionnées dans le roman, celles d'El Toboso, de Port-Lapice (dont l'hôtellerie est prise pour un château par don Quichotte en I, 2), de Viso, d'Almodovar del Campo, de même que les fameux moulins de Consuegra et la grotte de Montesinos (qu'on peut situer à proximité de Ruidera).

Puis don Quichotte et Sancho traversent la Sierra Morena (de I, 23 à I, 27), les provinces d'Albacete, de Cuenca, de Guadalajara, de Tolède, de Castille, d'Aragon où ils voient, près de Saragosse, ville qui a été longtemps un but de leur voyage mais fut finalement évitée, les rives de l'Èbre, un grand fleuve que don Quichotte salue, comme il le ferait, dans une agréable rencontre avec un inconnu, avec «grand plaisir», mais qui est évoqué dans des termes bucoliques vagues et conventionnels puisqu'il «admira la beauté de ses rives, la pureté de ses eaux, le calme de son cours, l'abondance de son liquide cristal» avant de retourner à «mille amoureuses pensées» (II, 29). Ils ne sont alors évidemment pas du tout sur «la ligne équinoxiale, qui sépare et coupe à égale distance les deux pôles opposés» (II, 29), les connaissances géographiques de don Quichotte étant tout à fait fantaisistes, comme l'est sa conviction d'avoir, sur la barque, parcouru déjà «sept ou huit cents lieues» !

Le point extrême des pérégrinations est la Catalogne dont on apprend, ce qui est vrai, qu'elle était, à cette époque, infestée de bandits (II, 60) ; dont est indiquée la langue (ce qui explique que soit mentionné qu'un Castillan insulte don Quichotte). Mais rien n'est dit vraiment de Barcelone dont ne comptent que le port, la mer et ses galères (II, 61).

On remarque les mentions d'autres lieux :

-Madrid dont les habitants étaient appelés «les baleineaux» (II, 27), une barrique charriée par le Manzanares ayant été appelée «baleine».

-Séville dont les habitants étaient appelés «les savonneurs» (II, 27) car il y avait dans la ville de nombreuses fabriques de savon, et qui se singularise par sa Giralda (II, 14).

-Les «formidables taureaux de Guisando» (II, 14), qui sont quatre blocs de granit grossièrement travaillés se trouvant au milieu d'une vigne appartenant au couvent des Hiéronymites de Guisando, dans la province d'Avila.

-La «caverne de Cabra» (II, 14), qui est un gouffre situé au sommet d'une montagne, dans la province de Cordoue.

-«Le Jarama» (II, 58), affluent du Tage dont le bassin, dans la Nouvelle-Castille, est encore une région réputée pour l'élevage des taureaux de combat.

-L'Histoire :

On trouve des allusions aux temps très anciens avec :

-Saint Jacques, dit le Majeur, l'apôtre du Christ dont une tradition fait l'évangéliste de l'Espagne, qui est, de ce fait, le patron du pays, d'où le vieux cri de guerre : «Saint Jacques, et en avant Espagne !» (II, 4) ; il est aussi «saint Jacques Matamoros» (II, 58), «tue-Mores».

-Le «bon roi Wamba» (I, 27), qui est plus loin désigné comme «le laboureur Wamba» (II, 33) dont on fit le roi des Wisigoths (VII^e siècle), les Espagnols usant de cette expression pour indiquer une époque lointaine.

-«*Le roi Rodrigue*» (II, 33) ou Rodéric, dernier roi des Wisigoths qui fut vaincu, par le musulman Tariq, à la bataille de Guadalete en 711, puis aurait, selon la "*Chronique sarrazine*", perdu l'Espagne par suite de ses amours avec une prostituée, la Cava, étant finalement dévoré par des serpents.

En 711, des musulmans d'Afrique du Nord envahirent une grande partie de la péninsule espagnole, et vécurent, avec les chrétiens et les juifs dans une paix relative. Date de cette époque «*Favila le renommé*» (II, 34) qui est désigné par don Quichotte comme «*un roi goth*», mais fut, en fait, le fils et le successeur du roi Pélage ; en 739, il fut tué par un ours, mais peut-être pas «*mangé*».

Avant subsisté, au nord de l'Espagne, des royaumes chrétiens qui commencèrent la reconquête de terres, dans laquelle s'illustra le «*Cid Ruy Diaz le Campéador*» (II, 33), dont est mentionné «*le fauteur*» (II, 33), en fait, le banc d'ivoire que, selon sa chronique, il conquiert à Valence sur le petit-fils d'Aly-Mamoun, roi more du pays.

Sont mentionnés aussi par Cervantès :

- «*Fernan-Gonzalès*» (I, 49), premier comte de Castille (910-970).

- «*L'infante doña Urraca*» (II, 5), héroïne d'anciens romans, qui, déshéritée, en 1006, par son père, Ferdinand Ier, roi de Castille, avait alors pris le bourdon de pèlerin, avait menacé de quitter l'Espagne, finit par obtenir la concession de Zamora, où elle soutint un long siège contre deux de ses frères.

-«*Garci-Pérez de Vargas*» (I, 49), guerrier qui se distingua à la prise de Séville par saint Ferdinand en 1248.

En 1479, deux des monarques chrétiens, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, se marièrent, ce qui rassembla une grande partie de ce qui est considéré comme l'Espagne en termes géographiques actuels.

En 1492, ils prirent le dernier bastion musulman d'Espagne, le royaume de Grenade, dans une guerre où «*Garcilaso*» (I, 49) de Tolède prit part au siège de la ville en ayant inscrit sur ses armes "Ave Maria" après avoir tué en combat singulier un chevalier more qui portait, par dérision, l'inscription "Ave Maria" sur la queue de son cheval. À la même époque «*Don Manuel de Léon*» (I, 49) fut un chevalier fameux parce qu'il alla ramasser un gant que sa dame avait laissé tomber dans une cour où étaient enfermés des lions.

En 1492 encore, les monarques parrainèrent le voyage de Christophe Colomb au cours duquel il découvrit l'Amérique, et revendiqua ces terres pour eux.

Le fils de Ferdinand et d'Isabelle, Charles Quint, arriva au pouvoir en 1519, et, en 1547, année de la naissance de Cervantès, fut à l'apogée de son pouvoir, étant à la tête du plus puissant empire du monde occidental. «*Diego Garcia de Parédès*» (I, 49), est un capitaine qui vivait en ce temps-là, et que ses fameux exploits firent nommer le Samson de l'Estrémadure.

En 1556, Charles Quint abdiqua, et son fils, Philippe II, fut couronné roi. Sous son règne, l'empire espagnol se trouva engagé dans de nombreux conflits avec les nations européennes limitrophes, lutte contre les troubles et la volonté d'indépendance des Pays-Bas, comme contre des révoltes diverses dans la péninsule. Néanmoins, la couronne espagnole poursuivit son expansion militaire. En 1588, elle lança la célèbre "Invincible Armada", une flotte de navires destinée à déclencher une invasion de l'Angleterre, mais que détruisit une flotte anglaise beaucoup plus petite, infligeant aux Espagnols une défaite qu'on allait considérer plus tard comme le début de la fin de la domination militaire espagnole, et qui s'est également révélée écrasante pour le pouvoir politique et économique, le contrôle des mers (et des routes vers le Nouveau Monde) revêtant une importance vitale pour l'empire espagnol.

En 1598, Philippe II mourut, et son fils, Philippe III, fut couronné roi, héritant d'une nation en difficulté et d'une économie en déclin.

La société de l'Espagne du temps de Philippe II et de Philippe III, dont on peut considérer que "*Don Quichotte*" la résume, Cervantès s'étant employé à la représenter avec tant de bonheur, avec une si parfaite exactitude. De cette Espagne bien réelle on découvre :

-Les hôtelleries où les gens se rencontraient et se racontaient des histoires.

-Les moulins à vent (I, 8), à foulon (I, 20), à eau (II, 29), manifestations d'une activité économique qui, pour la première fois, était montrée dans un roman où l'imaginaire se heurtait donc au réel, ce qui est une des raisons pour lesquelles "*Don Quichotte*" peut être considéré comme le premier roman

moderne. Le chevalier errant a pu voir les moulins à vent comme des géants car, importés récemment des Pays-Bas, donc encore rares, ces éléments d'une véritable industrie pouvaient effrayer.

-Les différentes classes figées, rigides, dans un pays décadent, qui voyait pâlir les fastes d'antan. C'étaient :

-Les aristocrates auxquels était réservé le titre de «*don*» (les vrais aristocrates disaient que Alonso Quijano, «*sortant des limites de sa qualité, s'est approprié le "don" et s'est fait d'assaut gentilhomme avec quatre pieds de vigne, deux arpents de terre, un haillon par derrière et un autre par devant*» (II, 2) ; il l'a fait parce que l'aristocratie s'était complètement fermée, qu'il n'y avait plus aucun moyen de devenir noble ; il fallait être «né») ; parmi eux, se trouvaient des «*chasseurs de haute volerie*» (II, 30) s'adonnant à la fauconnerie :

- Les grands gentilhommes (comme le duc et la duchesse), que don Quichotte avertit : «*Le grand adonné au vice sera un grand vicieux.*» (II, 6).

-Les «*chevaliers*» qui détenaient le premier grade de l'aristocratie en Espagne.

-Les «*hidalgos*», mot qui, étant la contraction de «*hijo de algo*», «*fil de quelqu'un*», désignait d'abord en Castille puis en Espagne, tout gentilhomme, mais qui en était venu à ne désigner que les hobereaux, les gentilshommes campagnards qui n'allaient pas à la cour, que méprisaient les grands gentilshommes. Il est dit d'eux qu'ils sont «*bons pour être écuyers, qu'ils noircissent leurs souliers à la fumée, et reprisent des bas noirs avec de la soie verte*» (II, 2). Mais ils étaient très fiers, répondant à cette formule célèbre : «*Un hidalgo n'est inférieur qu'à Dieu, et ne l'est en rien au roi*», quoique souvent ruinés (dans sa comédie, «*La gran sultana doña Catalina de Oviedo*», Cervantès indiqua : «*Hidalgo, mais non riche, c'est une malédiction de notre siècle où il semble que la pauvreté soit une annexe de la noblesse*»). Ils menaient donc une vie misérable.

-Les fonctionnaires :

-Les gouverneurs qui sont caricaturés à travers Sancho. Entre autres caractéristiques de leur fonction, est mentionnée «*la résidence*» (II, 47 ; II, 53) qui était, à l'expiration de leur charge, l'obligation de résider quelque temps dans le pays qu'ils avaient administré pour pouvoir répondre aux réclamations de leurs subordonnés devenus leurs égaux, rendre compte de leur gestion.

-L'«*auditeur*» à l'«*audience*» de Mexico (I, 42) dont la charge correspondait à celle, en France, de chancelier au parlement.

-Le «*greffier*» (II, 19) dont Cervantès se moque, comme il se moque aussi des écrivains publics, des secrétaires, dont les écrits sont tantôt futiles, tantôt bizarres.

- Le «*secrétaire*» (II, 47) qui offre ses services : «*Je sais lire et écrire, et je suis Biscayen*», à Sancho qui lui rétorque : «*Avec ce titre par-dessus le marché, vous pourriez être secrétaire de l'empereur lui-même*» ; s'il indique qu'il est «*Biscayen*», mot qui, au temps de Cervantès, désignait les Basques en général, c'est qu'à cette époque les provinces basques fournissaient nombre de secrétaires du roi et du conseil, et de fonctionnaires administratifs. Est «*biscayen*» aussi le valet qui, en I, 8, engage un duel avec don Quichotte, qui se conclut en I, 9. Comme beaucoup d'auteurs du temps Cervantès se moquait du bizarre langage des Basques parlant castillan (tandis que, en France, on dit «*parler le français comme un Basque l'espagnol*», ce qui a été plaisamment déformé en «*parler le français comme une vache espagnole*» !).

-L'«*alcade*» (II, 27 - II, 43) qui est un juge de paix ; l'«*alcade de cour*» (II, 66) qui est un magistrat de la salle des Alcades à Madrid, qui formait la cinquième chambre du Conseil d'État de Castille.

-Le «*fiscal*» (II, 19) qui est l'accusateur public.

-Les «*regidores*» (II, 25 - II, 27) qui sont des conseillers municipaux.

-Les «*alguazils*» (II, 26) qui sont des agents de police, des officiers de justice.

-La «*Sainte-Hermandad*» (littéralement, la «*Sainte Confrérie*») qui était une gendarmerie constituée d'archers, poursuivant les malfaiteurs, les châtiant à coups de flèches si elle les surprenait en flagrant délit, les jugeant dans ses tribunaux, et les exécutant alors, toujours à coups de flèches, «*à Peralvillo*» (II, 41).

Dans le domaine des châtiments, est mentionnée aussi «*la torture de la poulie*» (I, 43) où le condamné était suspendu par les poignets, et avait les pieds chargés d'un poids d'une centaine de livres.

Surtout, sont évoqués les condamnés enchaînés que sont «*les galériens*», des «*malheureux que l'on conduisait, contre leur gré, où ils eussent été bien aises de ne pas aller*», que don Quichotte rencontre en I, 22 ; qu'il retrouve à Barcelone en II, 63.

-Les ecclésiastiques qui sont représentés par le curé du village de don Quichotte et par le «*grave ecclésiastique*» de II, 31, qui est «*de ceux qui gouvernent les maisons des grands seigneurs*», auquel Cervantès applique des traits acérés qui semblent indiquer qu'il avait eu à se plaindre d'eux.

-Les lettrés : en dehors du frénétique lecteur de romans de chevalerie qu'est don Quichotte, Cervantès se moqua de la petite université de Sigüenza dont le curé est gradué (I, 1), puis de la petite université d'Osuna dont est «*gradué en droit canon*» le fou de Séville (II, 1).

-Les bourgeois dont, comme l'indique le captif, les fils devaient, pour «*réussir et devenir riche*», choisir entre «*entrer dans l'Église, ou naviguer pour faire le commerce, ou se mettre au service des rois dans leurs palais ; car on dit encore : "Mieux vaut miette de roi que grâce de seigneur".*» (I, 39).

-Les gens du peuple que Cervantès avait bien connus au fil de son expérience de quinze ans d'errances et d'épreuves sur les routes d'Espagne, et qui fourmillent dans son roman qui est marqué d'une incomparable saveur populaire. Ils sont représentés par :

-La gouvernante, caractérisée par sa religiosité : en effet, elle mentionne «*l'oraison de sainte Apolline*», un de ses «*ensalmos*» ou paroles magiques qui se récitaient pour guérir les rages de dent (II, 7).

- Les domestiques des aristocrates : valets, duègnes, soubrettes, etc..

-«*Les pleureuses qu'on louait pour les enterrements* » (II, 7) dont l'usage était fort ancien en Espagne.

-Les hôteliers qui tiennent des «*ventas*», petites ou misérables hôtelleries ou auberges isolées sur les routes, entre des bourgs éloignés ; ce sont des lieux de passage où nombre de voyageurs, de conditions diverses, se rencontrent, et, par leurs propos ou leurs actions, nous donnent un vivant témoignage sur l'âme espagnole.

-Les artisans comme «*les "cazalleros"*» (II, 27) qui sont des fabricants de poteries.

-Les paysans qui sont représentés par Sancho, différents «*laboureurs*» (I, 5, 51 ; II, 9, 45, 48, 49, 52, 54, 56), surtout Camacho (II, 19, 20, 21), et en font partie aussi «*les auberginois*» (II, 27) qui sont des producteurs d'aubergines.

-Les muletiers, métier qui était pratiqué en particulier par les «*Yangais*» (I, 15), habitants du village de Yanguas (province de Ségovie).

-Les bandits ou brigands ou «*malandrins*» (II, 31), voleurs de grand chemin ou écumeurs de mer ; ils sont représentés par Roque Guinart.

Cette société étant dominée par une superstructure illusoire, mythique et mystique qui rendait les Espagnols sourds et aveugles à un monde occidental qui évoluait, qui quittait le Moyen Âge (représenté d'ailleurs par les romans de chevalerie de don Quichotte).

En effet apparaissait l'époque moderne, où l'on passait du régime féodal à la concentration monarchique, où l'on basculait vers le pragmatisme rationaliste et l'efficacité. C'était cet «*âge de fer*» (I, 20), ces «*temps calamiteux*» (I, 9 ; I, 20), que le modeste hidalgo Alonso Quijano décidait de combattre en se faisant chevalier errant à la poursuite des injustices. L'Espagne, subissant cette évolution avec difficulté, était secouée par une crise qui était économique aussi.

-La situation économique :

Si l'Espagne avait, par de surhumains exploits, découvert et conquis l'Amérique du Sud, avait fondé un empire gigantesque, la moitié de la population (7 millions de personnes !) ayant voulu refaire sa vie dans le Nouveau Monde, elle subissait un déclin démographique.

En Amérique, elle avait commencé, à partir de 1545, à exploiter intensivement l'Eldorado, les minerais précieux de Bolivie (en II, 71, sont mentionnées «*les mines du Potosi*» qui donnaient alors lieu, en Espagne, à une locution proverbiale) et du Mexique. Mais la sécurité du transport de ces richesses devenait de plus en plus précaire, étant menacée par des marines d'autres pays, comme l'Angleterre. Surtout, l'Espagne se trouva incapable d'en tirer tout le parti qu'elle aurait pu en tirer si elle avait voulu s'adapter aux conditions économiques nouvelles. Elle connut un afflux d'or et d'argent (le port de Cadix, à sa meilleure période, accueillait chaque jour 700 kg d'argent et 5 kg d'or) qui lui donna l'illusion d'une richesse infinie. Mais cette première accumulation de métal précieux, qui dessinait les linéaments du capitalisme, eut pour conséquence un taux élevé d'inflation, trop de gens avec trop d'argent faisant la chasse à trop peu de biens. On assista à la hausse des prix de toutes les denrées. Les puissantes compagnies qui s'étaient formées pour affréter les navires et accaparer le commerce, tiraient des marchandises, en quelques années, deux fois leur prix de revient et même davantage ; elles écrasaient donc les petits négociants. Cet enrichissement amenait la dépréciation des produits de la terre. L'argent perdait de sa valeur, les salaires baissaient tandis que les prix s'élevaient. Quelques individus accumulaient des fortunes monstrueuses, et les dissipaient dans un luxe absurde, tandis qu'une immense plèbe dépérissait de faim. À propos de ce pays détenteur de la majorité du stock d'or et d'argent, Fernand Braudel nota : «Tout est cher en Espagne, sauf l'argent». Et on ne songea pas à investir ce numéraire pour développer l'industrie. Des produits de luxe étaient achetés à l'étranger. Les tentatives faites pour remédier à ces problèmes avec de nouvelles pièces ne firent qu'aggraver les choses.

D'autre part, en plus de l'Amérique du Sud, l'Espagne contrôlait en Europe des territoires éparpillés et instables : les Pays-Bas, la Franche-Comté, la couronne de Naples et ses colonies. Elle avait à mener de coûteuses guerres contre d'autres nations, contre l'Angleterre, contre les Provinces Unies protestantes qui s'étaient révoltées. Les dépenses militaires étaient donc extrêmement lourdes (l'"Invincible Armada" lancée contre l'Angleterre coûta environ un milliard de pèsos ; son échec, en 1588, dû aux éléments tout autant qu'à l'audace des marins anglais, porta un coup mortel à la puissance espagnole qui, comme les mers furent désormais dominées par l'ennemi anglais, vit le déclin de ses routes commerciales.

Alors que l'aristocratie et l'Église catholique ne payaient aucun impôt, les paysans devaient en payer de très élevés. Aussi de nombreux paysans décidèrent-elles d'abandonner la vie rurale, et s'installèrent dans des zones urbaines (atteintes par les maladies et les épidémies). On assista à une réduction drastique de la surface des terres cultivées, une grande partie cédant la place à l'élevage des moutons mérinos, pour favoriser la production de la laine ; ainsi furent transformées des régions autrefois productrices de blé en abondance, comme l'Andalousie. L'Espagne fut incapable de mettre en œuvre des réformes importantes, telles que les mesures d'irrigation. On pourrait dire qu'en Espagne, les incitations à produire étaient très limitées - qu'il s'agisse de cultures agricoles ou de biens de qualité susceptibles de développer une économie d'exportation.

En conséquence, au XVI^e siècle, le pays s'endetta auprès de riches banquiers allemands (les Fugger que Cervantès appelle «*Fucar*» [II, 23]) et génois. Il allait, en 1627, tomber en banqueroute, provoquant, dans l'Europe entière, une dépression économique et sociale qui allait durer jusqu'en 1700. Cela entraînait une révolution des prix qui furent, en moyenne, multipliés par six en 150 ans. Si Sancho, gouverneur de son île, «*abaissa le prix de toutes espèces de chaussures, principalement celui des souliers, car il lui sembla qu'il s'élevait démesurément*» (II, 51), c'est que, selon un auteur économiste du temps, «le blé se vendait au poids de l'or à Ségovie ; le prix des loyers montait au ciel ; une paire de souliers à deux semelles, qui valait trois réaux, en coûte sept».

Or les montants des impôts que les seigneurs pouvaient soutirer de leurs sujets restèrent fixes, d'où l'appauvrissement des «hidalgos» qui, bien que ruinés, se refusaient à travailler de leurs mains, don Quichotte étant leur représentant le plus significatif. Ils devinrent parfois de ces «picaros», des «vauriens fûtés», mendiants désespérés, étudiants faméliques, soldats démobilisés, laquais

congrédiés, truands affirmés, moines défroqués, etc., qui vivaient en marge de la société et à ses dépens, dont l'Espagne se peupla alors.

Pourtant, le pays, qui subissait cette crise, qui avait ces piètres monarques que furent Philippe III et Philippe IV, à la tête d'une lourde et vraiment peu efficace administration, tandis que l'Église catholique entretenait une pléthore d'oisifs, et se complaisait dans les dépenses somptuaires, qui semblait dans une inexorable décadence, connut aussi cette période la plus faste de sa créativité littéraire et artistique qui reçut le nom de Siècle d'Or !

Les monnaies : On apprend que l'unité était le «*maravédi*» (I, 31 ; II, 26 ; II, 62) ; qu'un demi-maravédi faisait une «*blanca*» (monnaie de billon) ; que trente-quatre maravédís faisaient un «*réal*» (II, 23 ; II, 26), monnaie d'argent ; que 375 maravédís faisaient un «*ducat*» (II, 58), monnaie d'or. On rencontre encore la «*piastre*» (I, 31), le «*suelo*» (II, 31), le «*cuartillo*» (II, 71) ou quart du «*réal*», le «*cruzado*» (II, 63), d'une valeur de dix pesetas environ, le «*doublon d'or*» (II, 63) qui valait vingt pesetas. On voit, en II, 71, Sancho fait un compte vertigineux de la somme d'argent que doivent lui rapporter les coups de fouet qu'il s'est donnés : «*À un cuartillo la pièce, et je ne prendrai pas moins pour rien au monde, cela fait trois mille trois cents cuartillos, qui font, pour les trois mille, quinze cents demi-réaux ; et, pour les trois cents, cent cinquante demi-réaux, qui font soixante-quinze réaux, lesquels, ajoutés aux sept cent cinquante, font en tout huit cent vingt-cinq réaux.* »

La religion catholique :

Elle n'est évoquée que de façon conventionnelle lorsque don Quichotte proclame :

- «*La feuille ne se remue pas à l'arbre sans la volonté de Dieu*» (II, 3).

-«*La première chose*» «*pour lesquelles les républiques bien gouvernées et les hommes prudents doivent prendre les armes et tirer l'épée, exposant leurs biens et leurs personnes. [...] est la défense de la foi catholique*» ; et il ajoute : «*Jésus-Christ, Dieu et homme véritable, qui n'a jamais menti et n'a pu jamais mentir, a dit, en se faisant notre législateur, que son joug était doux et sa charge légère. Il ne pouvait donc nous commander une chose qu'il fût impossible d'accomplir.*» (II, 28).

On remarque surtout les occasions où sont dénoncées les manifestations excessives de la religion en Espagne :

-On découvre des pénitents, d'abord dans une de ces processions (I, 52) organisées par des confréries réunissant des hommes qui, en portant une tenue spécifique et souvent en se flagellant, marquaient leur foi par la mortification ; puis dans le tableau, en II, 35, qui les montre «*qui font amende honorable, vêtus de blanc, avec une grosse torche de cire à la main*».

-Comme le curé et le barbier procèdent, en I, 6, à la destruction par le feu des livres de don Quichotte, est employé le mot «*auto-da-fé*» (I, 5). Or il était employé par le tribunal ecclésiastique du Saint-Office de l'Inquisition qui, institué pour protéger l'orthodoxie catholique en Espagne, exerçait une censure sur les livres interdits mis à l'index, et une persécution des hérétiques, des catholiques non orthodoxes, des blasphémateurs, des gens soupçonnés de sorcellerie (comme le «*licencié Torralva*» [II, 41], le docteur Eugenio Torralva, qui avait été, en 1531, condamné comme sorcier, dont don Quichotte raconte les extraordinaires exploits, mais qui était, en réalité, un fou qui disait avoir à son service un diable nommé Zéchiel qui conversait avec lui dans un jargon mi-italien mi-espagnol, et qui le transportait corporellement à travers les airs) ou soupçonnés de sodomie, des crypto-juifs, des crypto-musulmans. L'«*auto-da-fé*» était la cérémonie de pénitence publique des condamnés qui aboutissait souvent à une exécution par le feu. D'autre part, l'Inquisition imposait à ses condamnés le port du «*sanbenito*» (II, 6), sorte de mantelet jaune frappé d'une croix rouge de Saint-André, et, en II, 69, on voit Sancho être revêtu d'«*une longue robe de bouracan noir, toute bariolée de flammes peintes*», être affublé d'«*une longue mitre pointue à la façon de celles que portent les condamnés du saint-office*».

Les divertissements : On découvre :

-Des danses :

-En II, 20, lors des noces de Camache,

- d'une part, les «*danses à l'épée*» qui consistaient en de dangereuses évolutions que faisaient, au son de la musique, des quadrilles d'hommes vêtus et coiffés de toile blanche, et portant à la main des épées nues ; les «*danses aux petits grelots*» où les danseurs s'attachaient aux jarrets des colliers de grelots qui résonnaient à chacun de leurs pas ; «*les danseurs aux souliers*» qui, au son des instruments, marquaient la mesure en frappant de la main sur leurs souliers.

-d'autre part, une «*danse parlante*», une sorte de pantomime où se mêlaient danses et chants ou récitatifs, et qui, dans ce cas-là, représente la victoire de «*l'Intérêt*» sur «*le dieu Cupidon*».

-Des chansons : en II, 24, il est question de «*séguidillas*» qui sont chantées «*pour charmer l'ennui et la fatigue du chemin*».

-Les exhibitions d'animaux prétendument savants, comme le singe devin de maître Pierre (II, 25).

-Les spectacles de marionnettes, comme celui donné par le même maître Pierre (II, 26).

-Le théâtre, Sancho parlant des «*compagnies royales et titrées*» (II, 11) parce qu'un décret royal du 16 avril 1603 autorisait seulement huit troupes de comédiens à donner des représentations.

-Les courses de taureaux : en II, 58, sont évoqués les «*taureaux de combat, avec les bœufs paisibles qui servent à les conduire, et la multitude de vachers et de gens de toute sorte qui les menaient à une ville où devait se faire une course le lendemain*».

-Les jeux de cartes : en II, 34, est signalé que, pour Sancho, s'amuser, «*c'est jouer à la triomphe*», vieux jeu de cartes dans lequel une couleur, désignée d'avance, l'emportait sur les autres.

-Les horoscopes qui sont, en II, 25, les «*figures judiciaires si à la mode maintenant en Espagne*».

Les vêtements : On remarque :

-En I, 20 et II, 31, les «*hauts-de-chausses*», en II, 60, les «*chausses*», vêtement masculin qui couvre le corps de la ceinture au genou, qui est, par une «*aiguillette*» (II, 60), tenu au «*pourpoint*» (II, 31), vêtement du haut qui est une sorte de veste courte et matelassée.

-En II, 16, le «*gaban*», manteau court, fermé, à manches et à capuchon, qu'on mettait surtout en voyage.

-En II, 21, les «*patènes*», plaques de métal avec gravures pieuses, que portaient les paysannes.

-En II, 50, le «*masque sur le nez*» qui est, en fait, un «*papahigo*», une sorte de bonnet à oreilles qui garantissait de l'air et du froid.

-En II, 53, la «*houppelande à poils*» («*zamarro do dos pelos*»), vêtement de dessus fait de la peau d'un mouton dont la laine n'avait pas été tondue pendant deux ans.; en II, 62, la «*houppelande de drap fauve*».

-En II, 71, un «*manteau*» qui est le «*ferreruelo*», un manteau sans capuchon.

Les armes, les armures et les combats :

Sont mentionnées des armes anciennes : «*lances*», «*pertuisanes*», «*piques*», «*hallebardes*», «*épées*», «*arbalètes*». On pouvait s'en protéger par des «*boucliers*», dont la «*rondache antique*» de la fameuse première phrase du roman ; par des armures dont sont citées des pièces : «*la cuirasse de poitrine et celles d'épaules*» (I, 2), «*le hausse-col*» (I, 2), les casques que sont «*l'armet*», le «*morion*» (I, 1), la «*salade*» (I, 1), «*la salade à visière*» (II, 7). Apparaissaient aussi des armes à feu modernes : «*arquebuses*», «*mousquets*», «*carabines*» (II, 60), «*pistolets*» («*de ceux qu'on appelle dans le pays "pedreñales"*» [II, 60], petits mousquetons qui portaient, au chien, une pierre à fusil («*pedernal*») et non une mèche comme les arquebuses.

En ce qui concerne les combats, il est question :

-des duels où les combattants sont appelés «*filleuls*», tandis que les seconds ou témoins sont appelés «*parrains*» [II, 14] ;

-des joutes qui étaient des combats singuliers et courtois, livrés à cheval, avec le fer de lance émoussé : les «*joutes du harnais*» qu'on tenait à Saragosse [II, 59], les «*courses de bagues*» [II, 59] ;

-les tournois qui, opposant quadrille à quadrille, se livraient d'ordinaire à cheval, quelquefois à pied, avec la lance, l'épée et la hache, étant donc alors plus meurtriers.

Les remèdes : On découvre :

-Le «*baume de Fierabras*» (I, 32) dont la légende rapporte qu'il était une partie de celui de Joseph d'Arimathie qui servait à embaumer le Christ, et que buvait ce géant païen ou sarrasin pour guérir ses blessures.

-«*L'eau des anges*» (II, 32), une eau de senteur fort à la mode au temps de Cervantès.

-«*L'huile d'aparicio*» (II, 46) qui avait été inventée au XVI^e siècle par un certain Aparicio de Zubia, dans laquelle entrait de l'huile d'olive, du vin blanc, de la térébenthine, de l'encens, de la valériane, du millepertuis, etc..

On apprend qu'on appelait «*algébriste*» (II, 15) celui qui savait réduire les foulures et soigner les fractures.

Notons, à propos de maladies, qu'il est amusant de constater qu'on appelait «*mal français*» (II, 22) la syphilis, que les Français appelaient «mal napolitain» !

Le caractère espagnol : «*Don Quichotte*» nous montre les Espagnols comme des esprits fiers, entiers, intransigeants, absolus, qui ne font aucune concession, ne supportent ni la critique ni la contradiction, une de leurs valeurs essentielles étant le culte de l'honneur et de l'héroïsme. On lit, dans la nouvelle de Cervantès «*La force du sang*», qu'«une once de déshonneur public fait plus de mal que dix livres d'infamie secrète». Si ces valeurs animent surtout don Quichotte, on voit aussi Sancho vouloir se battre avec le chevrier «comme un homme d'honneur» (I, 24), Claudia Géronima raconter qu'elle a tué son ancien amant, don Vicente Torrellas, parce qu'il s'apprêtait à épouser une autre femme, les deux balles qu'elle avait tirées sur lui ayant «ouvert des issues par où [son] honneur sortait avec son sang» (II, 60).

Cependant, on peut remarquer que les Espagnols mettaient bien souvent leur honneur dans des actions sans efficacité pratique : actions de la mystique, actions de la folle aventure. Il est donc naturel que, à partir de l'«*Amadis de Gaule*» (1508) de Garci Rodriguez de Montalvo, l'Espagne ait été le berceau et la propagatrice des romans de chevalerie, et que «*Don Quichotte*» n'ait donc pu naître qu'en ce pays.

Dans l'Espagne du temps s'imposait aussi l'exigence de la «limpieza de la sangre» («la pureté du sang»), qui permettait de revendiquer la qualité de «vieux chrétien» (I, 47 ; II, 3) qui est celle de l'Espagnol qui n'a pas de sang more ou de sang juif, qui appartient de ce fait à une sorte de noblesse de second ordre accordant des privilèges puisque les nouveaux convertis ne pouvaient se faire admettre ni dans le clergé ni dans les emplois publics ni même dans certaines professions. Sancho s'en targue, disant être de «ceux qui ont sur l'âme quatre doigts de graisse de vieux chrétiens» (II, 4).

Les Morisques :

Les musulmans, ou Mores, avaient conquis l'Espagne puis l'avaient perdue. Dans la guerre contre eux, les chrétiens avaient été animés par le culte de «*saint Jacques Matamoros*» (II, 58), dont le nom signifie littéralement «tue-Mores» (qui a donné en français le nom commun ironique et péjoratif «matamore») ; leur cri de guerre était «*Santiago y cierra España*», «Saint Jacques et ferme Espagne» (II, 58).

Le souvenir des Mores se manifeste de différentes façons, par différentes mentions :

-Leurs femmes portent la «*longue robe arabe*» (I, 37), l'almalafa.

-Le mot «*dguma*» (I, 40), qui signifie «assemblée», désigne le vendredi, jour d'assemblée pour les musulmans.

-Leur «maghzen» a donné le mot espagnol «*almacen*» (I, 40), comme le mot français «magasin».

-La «*cava rhoumia*» est «la mauvaise femme chrétienne».(I, 41).

-«*L'azala*» (I, 41) est la prière.

-Le «*zoltani*» (I, 41) est une petite monnaie d'or qui valait quatre à cinq pesetas.

-S'il est question des «*images*» (I, 41), c'est que les musulmans sont iconoclastes, proscrivent, comme une idolâtrie, toute espèce de représentation d'êtres animés.

-L'«*arraez*» (I, 41 ; II, 63) est le commandant d'un bateau.

--En II, 5, les «*Almohades à Maroc*» désigne les «*Almohadas*», la dynastie berbère qui succéda à celle des Almoravides au XII^e siècle.

-Les palais des Mores sont des «*alcazars*» (II, 9 ; II, 23). Est mentionné «*le palais de Galiata*» (II, 55), un monument somptueux, entouré de jardins, que le père de cette princesse more avait fait élever, à Tolède, sur les bords du Tage (la locution «*querer los palacios de Galiana*», «*vouloir le palais de Galiana*», était passée en proverbe).

-Montésinos se dit «*le kaïd*», le seigneur, de son «*alcazar*» (II, 23).

-La «*dulzaina*» (II, 26) est un instrument de musique recourbé, qui produit un son aigu et nasillard.

-Lors de la partie de chasse organisée en II, 34 par le duc et la duchesse «*on entendit une infinité de "hélélis", de ces cris à l'usage des Mores quand ils engagent la bataille*» ; ils viendraient de l'invocation «*ilah ile alah*» («*Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu*»).

-La grande influence qu'eut la langue arabe sur l'espagnol est soulignée par don Quichotte : «*Ce nom d'albogue [un instrument de musique] est arabe, comme le sont tous ceux qui, dans notre langue espagnole, commencent par "al", à savoir "almohaza", "almorzar", "alfombra", "alguazil", "almacen", "alcancia", et quelques autres semblables. Notre langue n'a que trois mots arabes qui finissent en "i" : "borcegui", "zaquizami" et "maravedi" ; car "alheli" et "alfaqui", aussi bien par l'"al" du commencement que par l'"i" final, sont reconnus pour arabes.*» (II, 67)

Or, si les musulmans avaient perdu l'Espagne et en avaient été chassés, y étaient restés certains d'entre eux qui avaient été convertis par force au christianisme, qu'on appelait «*los nuevamente convertidos*» («*les nouveaux convertis*»), «*los cristianos nuevos de moro*» («*les nouveaux chrétiens issus de l'Islam*»), surtout «*Moriscos*» («*Morisques*»), terme qui désigne également leurs descendants, plusieurs générations s'étant succédé, plus ou moins proches de la culture arabo-musulmane, plus ou moins assimilées à la société majoritaire chrétienne (d'où la mention du traducteur qui est un «*Morisque espagnolisé*» [I, 9] parlant la «*aljamia*», une sorte de castillan corrompu), étant souvent accusés par les autorités, et notamment les autorités religieuses, d'être toujours fortement attachés à l'islam malgré le baptême reçu. Une bonne partie de la moitié sud de la péninsule, dont la Manche, était densément peuplée par eux. Philippe II, ne cessant de se faire le champion du catholicisme, avait voulu arracher à leurs parents les enfants des Morisques d'Andalousie ; une guerre sanglante s'ensuivit qui s'acheva par la déportation des 70.000 survivants vers le Nord. La population d'origine musulmane fut saignée à blanc, et la région de Grenade dévastée.

On constate la distinction qui est faite entre :

-«*un More tagarin*» (I, 40 ; I, 41), qui est un More de la frontière, c'est-à-dire originaire de l'Aragon, le pays le plus extrême que les Arabes aient occupé en Espagne ;

-un «*Mudejare*» (I, 41) qui est un More de Grenade ayant vécu sous l'autorité des rois chrétiens pendant la Reconquête de l'Espagne ;

-un «*More bagarin*» (I, 41) qui est un rameur libre gagnant sa vie en ramant sur les galères et les galiotes.

En 1609, fut émis, par Philippe III, un décret ordonnant l'expulsion totale des Morisques (II, 54), son exécution ayant été confiée, dans la Manche, à «*don Bernardino de Vélasco*» (II, 66), qui s'acquitta de sa mission inexorablement, de 1609 à 1614.

La position de Cervantès à l'égard des Morisques est tout à fait ambivalente puisque, d'une part, il fit déclarer à don Quichotte : «*D'aucun More on ne pouvait attendre aucune vérité puisqu'ils sont tous menteurs, trompeurs et faussaires*» (II, 3), et il les jugea sévèrement tout au long du roman, tandis que, d'autre part, il montra de la sympathie pour certains personnages, comme Zoraïda, Ricote, Ana-Félix, au point que certains commentateurs complaisants ont pu croire qu'il appartenait à ce peuple.

Surtout, il présenta son livre comme étant la traduction d'un original arabe rédigé par l'historien more «*Cid Hamet Ben-Engeli*» (I, 9 ; II, 3 ; II, 8 [«*il s'écrit : "Béni soit le tout-puissant Allah !"*»], II, 9 ; II, 24 ; II, 27 [le chapitre commence par une discussion provoquée parce que ce More «*jure comme chrétien*

catholique] ; II, 44 ; II, 50 ; II, 61 ; II, 62 ; II, 70 ; II, 74) qui est dit «arabe et de la Manche», et qui est, d'ailleurs, lui aussi, «menteur» (II, 9) !

La signification de ce nom a donné lieu à de nombreuses interprétations :

- Le premier élément, «Cid», est le seul qui ne pose aucun problème : comme don Quichotte lui-même l'explique, il signifie «Seigneur» ou «Monsieur» en arabe ; c'est une hispanisation de « سيد sīd », «seigneur», ou de « سيدي sīdī », «mon seigneur», déformations dialectales respectives de «sayyid» et «sayyidī», qui ont également donné «Cid», surnom de Rodrigo Díaz de Bivar, nom du fameux héros de Corneille.

-Le nom «Hamet» est, lui aussi, la forme castillane d'un nom propre arabe ; mais il n'y a pas de consensus sur son équivalent exact en arabe, qui peut correspondre à des noms masculins très proches et étymologiquement apparentés (حماد Hamād, حمادة Hamāda, حميد Hāmid ; حمادة Hamāda, أحمد Aḥmad) qui signifient «celui qui louange».

-Dans «Ben-Engeli» on peut voir soit :

-un dérivé du mot espagnol «berenjena» qui signifie «aubergine», Sancho indiquant d'ailleurs : «J'ai ouï dire que la plupart des Mores aiment beaucoup les aubergines» (II, 2) ;

-l'hispanisation de « ابن الأيل ibn al-ayyil », c'est-à-dire «fils du cerf», ce qui aurait été une façon pour Cervantès de faire une allusion subtile à son propre nom ;

-l'hispanisation de « الإنجيل ابن ابن ibn al-Inyīl », c'est-à-dire «fils de l'Évangile», ce qui aurait été une façon pour Cervantès d'opposer à un musulman l'auteur réel, qui est chrétien.

“Don Quichotte” donne aussi beaucoup de place aux méfaits commis par les musulmans dominant encore l'Afrique du Nord, appelée ici la «Berbérie» (I, 41). En effet, montés sur leurs bateaux, ils écumaient la Méditerranée pour y razzier des milliers de captifs qu'ils emmenaient à Alger afin d'obtenir des rançons, mésaventure qu'avait connue Cervantès de 1575 à 1580, qu'il avait rapportée dans plusieurs de ses œuvres antérieures, qui explique son intérêt pour ce qui est arabe et moresque en général, et à la langue arabe en particulier. D'ailleurs, parlant d'un captif d'Alger qu'il dit s'appeler «de Saavedra, lequel fit des choses qui resteront longtemps dans la mémoire des gens de ce pays, et toutes pour recouvrer sa liberté» (I, 40), il parlait bien de lui-même. Il le fit aussi dans la longue «histoire du captif» (I, 39, 40, 41, 42, 43) qui, comme lui, combattit les Turcs au côté de don Juan d'Espagne, mais fut capturé au lendemain de la bataille de Lépante, et conduit à Constantinople où il devint l'esclave d'un renégat calabrais, Uchali-Farax, à la mort duquel il passa au service de Hassan-Aga, un ancien prisonnier d'Uchali-Farax (le nom «Uchali» (I, 39) est une corruption de «Aluch-Ali» qui signifie «nouveau converti» ou «renégat») ; celui-ci étant fait «roi d'Alger», il l'y emmena, et il y fut soumis à la brutalité de ce sinistre tyran ; mais, aidé par Zoraïda, une jeune More, fille du riche Agi Morato, qui aspirait à devenir chrétienne, il réussit à s'évader avec quelques compagnons et avec la jeune femme, ce qui est une heureuse transposition romanesque de la réalité.

Ce tableau de l'Espagne résumait le pays, et cela explique le succès immédiat que “Don Quichotte” eut auprès du public espagnol.

* * *

Le tableau culturel

Alors que, dans le prologue de la première partie, Cervantès se plaignit de sa «chétive érudition», prétendit n'être qu'«un esprit stérile et mal cultivé», en fait, il déploya, dans “Don Quichotte”, une vaste culture dont on peut tenter de donner une certaine appréciation :

Il sut d'abord introduire «ces bouts de latin» que lui recommandait son prétendu ami du prologue de la première partie. Ils sont ici classés par ordre alphabétique :

-«Aliquandoque bonus dormitat Homerus» (II, 3), citation qui devrait être : «Quandoque bonus dormitat Homerus» («Quelquefois le divin Homère s'assoupit»), et qui est d'Horace (“Art poétique”).

- «*Amicus Plato sed magis amica veritas*» (II, 51) : «Platon m'est cher, mais la vérité m'est encore plus chère», une phrase d'Aristote (dans "*Éthique à Nicomaque*", I, 4) faisant allusion à son maître et ami Platon, dont il ne partageait pas la théorie des Idées.
- «*Bene quidem*» (II, 7) : «Sans aucun doute».
- «*De pane lucrando*» (II, 16) : «Pour gagner son pain».
- «*Est Deus in nobis*» (II, 16) : «Dieu est parmi nous» (citation d'Ovide).
- «*De corde exeunt cogitationes malas*» (prologue de la première partie) : «C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées» ; cela vient de l'"*Évangile*" de saint Mathieu (XV, 19).
- «*Donec eris felix, multos numerabis amicos, Tempora si fuerint nubila, solus eris*» (prologue de la première partie) : «Tant que tu seras prospère, tu compteras de nombreux amis. Au temps du malheur, tu seras seul », ce qui est une citation d'Ovide ("*Tristes*", I, 9, 5-6), et non de Caton, comme l'indiqua Cervantès.
- «*Dubitat Augustinus*» (II, 50) : «Augustin [saint Augustin] en doute» ; c'est ainsi que le bachelier conclut sans conclure, reprenant une formule employée dans les controverses scolastiques insolubles.
- «*Ego autem dicovobis : diligite inimicas vestros*» (prologue de la première partie) : «Je vous le dis : aimez vos ennemis» ; cela vient de l'"*Évangile*" de saint Mathieu (V, 44).
- «*Est Deus in nobis*» (II, 16), «Dieu est parmi nous», est une citation d'Ovide.
- «*Florentibus occidit annis*» (II, 33), «Tué dans ses années florissantes» : premiers mots de l'épithaphe de Michel Vérino, un enfant prodige qui avait été l'auteur d'un petit livre élémentaire en latin intitulé "*De puerorum moribus disticha*" et qu'on faisait lire aux élèves ; il était mort à l'âge de dix-sept ans.
- «*Fugite, partes adversae*» (II, 62) : «Fuyez, adversaires !», ce qui est formule d'exorcisme qui était passée dans le langage commun.
- «*Malum signum*» (II, 73) : «mauvais signe», ce qui est les paroles prononcées quand se présente un lièvre, la rencontre de cet animal étant considérée comme un mauvais présage.
- «*Mutatio capparum*» (I, 21) : «changement de cape», qui est une expression du "*Cérémonial romain*" car, le jour de Pâques, les cardinaux échangeaient leurs manteaux fourrés contre des vêtements plus légers, en toile rouge ; les «*étudiants*» utilisaient l'expression pour marquer un changement de sujet.
- «*Non bene pro toto libertas venditur auro*» (prologue de la première partie) : «Tout l'or du monde ne vaut pas la liberté», vers d'une fable d'Ésope, "*Le chien et le loup*" (Phèdre, III, 7) dans la traduction latine de Walther ("*Gualterius anglicus*").
- «*Omnis saturatio mala, perdicis autem pessima*» (II, 47) qui est traduite aussitôt : «*Toute indigestion est mauvaise ; mais celle de perdrix très mauvaise*», les perdrix ayant ici remplacé le pain puisque l'aphorisme était exactement : «*Omnis saturatio mala, panis autem pessima*».
- «*Operibus credite, non verbis*» (II, 25 ; II, 50) : «Croyez aux actes, et non aux paroles», citation de l'"*Évangile de saint Jean*" (X, 38).
- «*Pallida mors aequo pulsat pede pauperum tabernas venditur auro*» (prologue de la première partie) : «La pâle mort heurte du même pied les cabanes des pauvres et les tours des riches» (Horace, "*Odes*", I, 4, 13-14). On retrouve la citation en II, 20 : «*La mort [...] frappait d'un pied égal les hautes tours des rois et les humbles cabanes des pauvres*».
- «*Per signum crucis*» (II, 28) : «Par le signe de la croix», ce qui désignait une balafre en forme de croix sur le visage.
- «*Post tenebras spero lucem*» : «Après les ténèbres, j'attends la lumière», devise empruntée au "*Livre de Job*" (XVII, 12).
- «*Quando caput dolet, cetera membra dolent*», qui signifie : «*Quand la tête a mal tous les membres souffrent*», don Quichotte ne donnant que le début de cette maxime (II, 2).
- «*Quandoque bonus dormitat Homerus*» (II, 3), «Quelquefois le divin Homère s'assoupit», citation d'Horace ("*Art poétique*").
- «*Quis talia fando temperest a lacrymis*» (II, 39) : «Qui peut relater de tels malheurs sans une larme», citation de Virgile ("*Énéide*", II).
- «*Sicut erat*» (II, 72) : début de la formule du "*Pater noster*" «*sicut erat in principio*», «comme c'était au commencement», don Quichotte reprochant ainsi à Sancho de ne pas évoluer.

- «*Stultorum infinitus est numerus*» (II, 3), c'est-à-dire : «Le nombre des sots est infini», ce qui vient de l'«*Ecclésiaste*» (I, 15)
- «*Vale*» (fin du prologue de la première partie ; fin de la seconde partie) : «Porte-toi bien !», formule d'adieu, à la fin d'une lettre.

Surtout, Cervantès déploya un large éventail de références à :

La Bible :

- En II, 21, Sancho, ayant dû quitter les noces de Camache, regrette «*les marmites d'Égypte*» qui sont celles que regrettent «les enfants d'Israël» quand ils se trouvent dans le désert («*Exode*», XVI, 3).
- En II, 22, la plainte que don Quichotte adresse à Dieu : «*Vous m'avez enlevé au plus agréable spectacle, à la plus délicieuse vie dont aucun mortel ait jamais joui. Maintenant, en effet, je viens de reconnaître que toutes les joies de ce monde passent comme l'ombre et le songe, ou se flétrissent comme la fleur des champs*» rappelle celle de Job («*Livre de Job*», 14, 2).

Les apôtres du Christ :

- En I, 37, dans son discours, don Quichotte emprunte des textes à saint Luc, à saint Jean, à saint Mathieu.
- En II, 21, quand le curé qui marie Basile et Quitéria leur dit : «*Deux êtres que Dieu réunit, l'homme ne peut les séparer*», il reprend ce qu'on lit dans l'«*Évangile*» de saint Mathieu (XIX).
- En II, 27, quand il est mentionné que Dieu «*a dit, en se faisant notre législateur, que son joug était doux et sa charge légère*», est cité littéralement l'«*Évangile*» de saint Mathieu (XI, 30).
- En II, 44, «*l'un des plus grands saints*» qui «*a dit : "Possédez toutes choses comme si vous ne les possédiez pas"*» est saint Paul écrivant aux Corinthiens (VII, 30).
- En II, 58, «*car le ciel se laisse prendre de force*» est un souvenir de l'«*Évangile*» de saint Mathieu où on lit : «Le royaume des cieux est forcé» (XI, 12).

La mythologie :

- En I, 2, «*le blond Phébus*» désigne, le mot signifiant «le brillant», le Soleil et aussi Apollon. Il est célébré en II, 45 : «*Ô toi qui découvres perpétuellement les antipodes, flambeau du monde, œil du ciel, doux auteur du balancement des cruches à rafraîchir, Phoebus par ici, Thymbrius par là, archer d'un côté, médecin de l'autre, père de la poésie, inventeur de la musique ; toi qui toujours te lèves et ne te couches jamais ; c'est à toi que je m'adresse, ô soleil, avec l'aide de qui l'homme engendre l'homme, pour que tu me prêtes secours, et que tu illumines l'obscurité de mon esprit, afin que je puisse narrer de point en point le gouvernement du grand Sancho Panza ; sans toi, je me sens faible, abattu, troublé.*» En II, 71, le «*char d'Apollon*» dont, pour don Quichotte, «*les roues s'étaient brisées*», c'est le soleil qui se couche.
- En I, 11, la description et l'éloge de «*l'âge d'or*» peuvent être comparés à ceux qu'en ont faits Virgile («*Géorgiques*», I, 1), Ovide («*Métamorphoses*», I, 1) et le Tasse (chœur des bergers qui termine le premier acte d'«*Aminta*»).
- En I, 11 encore, la jeune fille du temps qui n'est pas «*en sûreté, fût-elle enfermée et cachée dans un nouveau labyrinthe de Crète*» est identifiée à Ariane, la fille du roi de Crète, Minos, qui, séduite par Thésée, l'aida à s'échapper du Labyrinthe en lui fournissant un fil qu'il dévida derrière lui afin de retrouver son chemin. En I, 48, don Quichotte déclare à Sancho que les enchanteurs l'ont jeté «*dans un labyrinthe de doutes et d'incertitudes dont le fil de Thésée ne parviendrait pas à [le] faire sortir*».
- En I, 14, Chrysostome demande «*Tantale avec sa soif, Sisyphe avec le poids de son rocher ; que Prométhée amène son vautour, qu'Ixion n'arrête point sa roue, ni les cinquante sœurs leur interminable travail*». Tantale est un mortel, ami des dieux qui, comme il les avait offensés, le châtièrent en le condamnant à ce supplice : il fut placé au milieu d'un fleuve et sous des arbres fruitiers, le premier s'asséchant quand il se penchait pour boire de son eau, tandis que le vent éloignait les branches des arbres quand il tendait la main pour en attraper les fruits. Sisyphe, pour avoir osé défier les dieux, fut condamné, dans le Tartare [endroit le plus profond et le plus sombre des Enfers], à faire rouler éternellement jusqu'en haut d'une colline un rocher qui en redescendait chaque

fois avant de parvenir au sommet. Prométhée, ayant volé le feu sacré de l'Olympe, qu'il restitua aux humains, entraîna la colère de Zeus, qui le condamna à être attaché à un rocher sur le mont Caucase, tandis que son foie était dévoré chaque jour par l'Aigle du Caucase, car il renaissait la nuit. Ixion fut condamné par Zeus à un châtiment éternel : il fut précipité dans le Tartare où Hermès l'attacha avec des serpents à une roue enflammée et ailée, pourvue de quatre rayons et qui tournait dans les airs. Les cinquante sœurs sont les Danaïdes qui furent condamnées, aux Enfers, à remplir sans fin un tonneau troué.

-En I, 21, don Quichotte mentionne qu'un casque fut fourbi par *«le dieu des fournaises pour le dieu des batailles»*, donc par Vulcain pour Mars ; mais Cervantès se trompa : Vulcain ne forgea pas d'armes pour Mars, mais pour Achille et Énée.

-En I, 21 encore, est évoqué *«l'enlèvement d'Hélène»*, fille de Zeus et de Lédé, qui était la plus belle femme du monde, qui fut mariée à Ménélas, roi de Sparte, avant d'être enlevée par Pâris, prince troyen, ce qui déclencha la guerre de Troie qui opposa Grecs et Troyens en 1180 avant J.-C., où s'illustra Ulysse *«duquel Homère nous a tracé un portrait vivant de l'homme prudent et ferme dans le malheur»* (I, 25), tandis que le souvenir de la chute de la ville est évoqué quand, en II, 41, don Quichotte dit se souvenir *«avoir lu dans Virgile l'histoire du Palladium de Troie : ce fut un cheval de bois que les Grecs présentèrent à la déesse Pallas, et qui avait le ventre plein de chevaliers armés, par lesquels la ruine de Troie fut consommée.»* (il s'agit d'un passage de l'*«Énéide»* [2, 10-13, 31-56, 176-198, 250-267]) ; puis, en II, 66, quand, venant *«revoir la place où il était tombé»*, il s'écrie : *«Ici fut Troie !»*. De la ville vaincue s'échappa Énée dont Virgile montra *«la valeur d'un fils pieux et la sagacité d'un vaillant capitaine»* (I, 25).

-En I, 24 est mentionnée Thisbé, puis, en II, 18, Pyrame ; ce sont deux amoureux légendaires, étroitement unis, Pyrame s'étant tué pour avoir cru que Thisbé avait été dévorée par un lion, tandis qu'elle se rua sur le corps de son amant.

-En I, 43, *«cette légère ingrate qui te [le Soleil] fit courir et tant suer dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée»* est Daphné qui est aussi, plus loin, *«la nymphe fugitive»* (I, 46) car cette nymphe d'une très grande beauté fut poursuivie par Apollon, et, épuisée, demanda à son père, le dieu fleuve Pénée, de lui venir en aide : il la métamorphosa en laurier-rose.

- En I, 51 et II, 58, est évoquée l'Arcadie, contrée rustique de Grèce, pays du bonheur, pays idéal, où s'était réalisé un âge d'or rempli d'idylles entre bergers et bergères vivant en harmonie avec la nature, dont la représentation allait s'enraciner dans la poésie bucolique latine, de Virgile dans *«Les bucoliques»* ou d'Ovide dans *«Les fastes»*.

-En II, 58, est mentionné Actéon qui *«surprit Diane au bain»* ; furieuse, elle le transforma en un cerf qui fut déchiré par ses propres chiens qui, rendus fous de rage par la déesse, ne l'avaient pas reconnu.

-En II, 65, la mention des *«yeux d'Argus»* est un rappel du géant Argos Panoptès, qui avait cent yeux, répartis sur toute la tête, ou même sur tout le corps selon certains auteurs, dont en permanence cinquante dormaient tandis que cinquante veillaient, de sorte qu'il était impossible de tromper sa vigilance.

-En II, 69, est mentionné *«le chantre de Thrace»*, c'est-à-dire le poète Orphée, originaire de cette région située au Nord-Est de la Grèce.

Des œuvres ou des situations de l'Antiquité :

-En I, 1 est mentionné *«le Bucéphale d'Alexandre»*, le cheval du fameux conquérant macédonien, dont, en II, 59, il est indiqué qu'il *«ordonna que personne n'eût l'audace de faire son portrait, si ce n'est Apelle»*, célèbre peintre grec qui vécut au IV^e siècle av. J.-C. En II, 60, don Quichotte déclare : *«Si le grand Alexandre défit le nœud gordien en disant : "Autant vaut couper que détacher, et s'il n'en devint pas moins seigneur universel de toute l'Asie, il n'en arriverait ni plus ni moins à présent pour le désenchantement de Dulcinée si je fouettais moi-même Sancho malgré lui.»*

-En I, 24, sont évoqués *«Néron et l'incendie de sa Rome en flammes»* (il éclata dans la nuit du 18 juillet 64, et sévit pendant six jours et sept nuits en se propageant pratiquement dans toute la ville ; on ne sait si ce fut un pur accident ou un acte criminel à l'initiative de Néron) et *«la fille dénaturée de Tarquin»* qui *«foula le cadavre de son père»* (en fait, ce fut, comme le raconta Tite-Live, la fille de

Servius Tullius, Tullia, qui roula sur le corps ensanglanté de son père qui avait été frappé par Tarquin le Superbe).

-La fin de I, 51 : «*Ici près est ma bergerie ; j'y ai du lait frais, du fromage exquis et des fruits divers non moins agréables à la vue que savoureux au goût.*» pourrait être un souvenir de Virgile (*"Première Bucolique"*, derniers vers).

-En II, 16, la mention des «*poètes qui, pour dire une malice, s'exposeraient à se faire exiler dans les îles du Pont*» est une allusion à l'exil d'Ovide, mort à Tomis, sur la côte occidentale de la Mer Noire.

-En II, 24, est citée *"Vie des douze Césars"* de Suétone à propos de Jules César (chapitre 87).

-En II, 24, il est indiqué : «*Selon Térence [poète comique latin], mieux sied au soldat d'être mort dans la bataille que vivant et sain dans la fuite*» ; il s'agit du soldat Thrason dans la pièce *"L'eunuque"*.

-En II, 42, est nommé un «*Caton*» qui était Dionysius Cato, un auteur latin du III^e ou du IV^e siècles, dont les *"Disticha de moribus ad filium"* étaient alors un ouvrage classique dans les universités d'Espagne.

-En II, 74, il est rappelé que, d'Homère, «*sept villes de la Grèce*» prétendirent être le lieu de sa naissance.

Des situations ou des œuvres du Moyen Âge et de la Renaissance :

-En I, 1 est mentionné Ganelon, l'un des douze pairs de Charlemagne, surnommé le Traître, pour avoir livré l'armée chrétienne aux Sarrasins, dans la gorge de Roncevaux.

-En I, 1 encore est évoqué «*le Babiéca du Cid*», le cheval du fameux héros espagnol de la reconquête contre les musulmans.

-En I, 2, «*ces vers d'un vieux "romance"*» [court poème tiré d'une chanson de geste] : «*Jamais ne fut chevalier si bien servi des dames*» sont ceux du «*romance de Lancelot*» [l'œuvre de Chrétien de Troyes intitulée *"Lancelot, le chevalier à la charrette"*], qui réapparaît en II, 31 : «*l'histoire de Lancelot quand il vint de Bretagne, que les dames prenaient soin de lui et les duègnes de son bidet*».

-En I, 2 et II, 64, sont cités les vers d'un autre «*romance*» : «*Ses armes étaient sa parure et le combat son repos*».

-En I, 5, avec le «*More Aben-Darraez*» et «*le gouverneur d'Antéquera, Rodrigo de Narvaez*», il est fait allusion aux *"Sept livres de Diane"* (1559), roman pastoral de l'écrivain espagnol Jorge de Montemayor (1520-1561).

-En I, 5 encore, «*les neuf chevaliers de la Renommée*» ou «*los nueve de la fama*» regroupaient neuf héros guerriers : trois Hébreux : Josué, David et Judas Macchabée ; trois gentils : Hector, Alexandre et César ; trois chrétiens : Arthur, Charlemagne, et Godefroy de Bouillon ; ils incarnaient l'idéal de la chevalerie dans l'Europe du XI^e siècle.

-En I, 24, don Quichotte vante «*don Rugel de Grèce*», «*Daraïda et Garaya*», les «*élégants propos du pasteur Darinel*», qui sont des personnages de la *"Chronique de don Florisel de Niquea"* (1532), roman de chevalerie de Feliciano de Silva

-En I, 49, sont évoquées des histoires qui sont des souvenirs de différentes œuvres : *"Chroniques des douze pairs de France"*, *"Histoire de Charlemagne"*, *"Histoire de Guaribo Mezquino"*, *"La conquête du Saint-Graal"*, *"Les amours de Tristan et de la reine Iseult"*, *"Les amours de la reine Geneviève et de Lancelot"*, qui furent contés par Chrétien de Troyes ; *"El paso honroso"* (1588) où le frère Juan de Pineda rapporta des tournois, des joutes (celles de Suéro de Quinones), des exploits comme «*celui du pas de l'Orbigo*», un pont où, pendant trente jours, Suéro de Quinones, accompagné de neuf autres «*mantenedores*» ou «*champions*», soutint la lutte contre soixante-huit adversaires ; des défis.

-En II, 1, «*le géant Morgant*» fut inspiré par le poème *"Morgante maggiore"* de l'Italien Luigi Pulci (1479).

-En II, 1 encore, est mentionné Renaud de Montauban, héros d'une chanson de geste française éponyme du XII^e siècle.

-En II, 9, un laboureur chante : «*Il vous en a cuit, Français, à la chasse de Roncevaux*», extrait d'une romance très ancienne et très populaire, le *"Cancionero d'Anvers"* (qui est encore cité en II, 10), et Sancho lui oppose «*le romance de Calaiños*» où ce More, après avoir parcouru le monde, venait se faire tuer à Paris, par Roland.

-En II, 23, est cité «*Merlin, cet enchanteur français*», en fait gallois, sa légende se rattachant au cycle du roi Arthur.

-En II, 26, au sujet de l'histoire de Mélisandre et de don Gaïferos, Cervantès emprunta des vers à d'anciens romances.

-En II, 27, est cité le défi de Diégo Ordoñez de Lara, qui est repris de la «*Cronica del Cid*» (1270).

-En II, 32, sont nommées différentes princesses des romans de chevalerie : Oriane qui fut aimée d'Amadis de Gaule ; Alastrarée, fille d'Amadis de Grèce et de la reine Zahara ; Madasime, fille du géant Famongomadan

-En II, 45, l'histoire racontée par le curé fut prise dans l'«*Histoire de la Lombardie*» de Fra Giacobbo di Voragine (1228-1298), auteur surtout de «*La légende dorée*», célèbre ouvrage racontant la vie d'un grand nombre de saints et saintes, martyrs chrétiens, ayant subi les persécutions des Romains.

-En II, 60, quand Cervantès fait dire à Sancho : «*Je ne fais ni défais de roi [...] mais je m'aide moi-même*», il joua sur une déclaration du connétable de France Du Guesclin, qu'il prononça lorsqu'il aida Henri de Transtamare, renversé dans sa tente par Pierre le Cruel, à reprendre le dessus, à monter sur le corps de son rival et à le tuer : «*Je ne renverse pas de roi, ni ne rétablis de roi, mais j'aide mon maître*».

-À la phrase suivante, il proclame : «*Tu mourras ici, traître, ennemi de doña Sancha*», ce qui est une reprise de vers extraits du «romance» médiéval «*Les sept enfants de Lara*» qui est l'histoire d'une querelle entre doña Lambra et sa belle-sœur, doña Sancha, qui s'insultèrent publiquement, tandis qu'un des sept fils de doña Sancha, le plus jeune, Gonzalvico, outragea doña Lambra, la menaça, d'où une vengeance par laquelle les sept enfants furent livrés aux musulmans qui finirent par les exterminer, leurs têtes étant servies dans un festin.

-En II, 62, le «*fameux Escotillo duquel on raconte tant de merveilles*» est l'Écossais Michael Scott qui fut, au XII^e siècle, un philosophe scolastique, un médecin, un alchimiste, un astrologue (celui de Frédéric II) qui aurait aussi pratiqué la magie noire, qui est célèbre en Écosse pour avoir obligé le diable à jeter un pont sur la Tweed» (ce qu'il aurait effectué en une nuit), à séparer les trois pics d'Eildon (alors que la montagne n'aurait été, à l'origine, qu'un seul cône), enfin, pour l'épuiser, à fabriquer des cordages de sable ; il fut mentionné par Dante dans son «*Enfer*» (chant XX) et par Stevenson dans «*Le maître de Ballantrae*».

-En II, 67, Cervantès se souvint assez précisément d'un passage de l'«*Amadis de Grèce*» : «*Au milieu de ses nombreux soucis, don Florisel de Niquea résolut de prendre l'habit de pasteur et de vivre dans un village. Cela décidé, il partit, il découvrit son dessein à un bon homme, et lui fit acheter quelques brebis pour les conduire aux champs*», etc..

-En II, 73 est mentionné Mingo Revulgo, pseudonyme de l'auteur de certains poèmes satiriques composés sous et contre le règne d'Enrique IV (1454-1474).

-En II, 73, sont énumérés les noms de femmes chantées par les poètes : «*les Philis, Amaryllis, Dianes, Fléridas, Galatées, Bélisardes*».

Cervantès ayant dit de son livre qu'il n'était «*tout au long qu'une invective contre les livres de chevalerie*», contre les romans de chevalerie, montra don Quichotte surtout féru de deux œuvres fameuses :

-L'une est «*Amadis de Gaule*» (1508), roman de chevalerie espagnol de Garci Rodriguez de Montalvo, où le héros, chevalier errant accompli, après de multiples aventures, réussit à épouser sa dame, Oriane.

-En I, 1, don Quichotte se propose d'imiter «*le valeureux Amadis*» qui «*ne s'était pas contenté de s'appeler Amadis tout court, mais avait ajouté à son nom celui de sa patrie pour la rendre fameuse, et s'était appelé Amadis de Gaule*».

-En I, 25, on apprend que, «*dédaigné par sa dame*», Oriane, Amadis s'était fait appeler «*le beau ténébreux*», et s'était retiré «*sur la Roche-Pauvre*».

-En II, 25, on apprend que Amadis combattit «*la géante Andandona*» qui voulut le frapper d'un javelot, mais à laquelle son écuyer coupa la tête.

-En II, 29, l'aventure de la barque enchantée fut empruntée à «*Amadis de Gaule*»

-L'autre est "*Roland furieux*" de l'Italien Ludovico Ariosto, dit l'Arioste, poème épique comptant 38 736 vers, composé de 1505 à 1532, conçu comme une suite du "*Roland amoureux*" de Matteo Maria Boiardo, prenant comme trame de fond la guerre entre Charlemagne et les Sarrasins, mettant en scène les héros des chansons de geste du Moyen Âge, tels Renaud de Montauban, Merlin et Roland dont la fureur est causée par la fuite d'Angélique, une princesse païenne qu'il aime et cherche à délivrer, traitant aussi des aventures du Sarrasin Roger ensorcelé par la magicienne Alcina, et de son amante chrétienne, la guerrière Bradamante ; l'ouvrage est considéré comme le résumé de toute une littérature, comme le dernier roman de chevalerie, celui où se condensent toutes les qualités du genre, qui n'en a aucun des défauts et qui, enfin, est écrit par un grand poète ; il a connu un succès constant durant plus de trois siècles, et a inspiré des adaptations au théâtre, à l'opéra et dans la peinture.

-En I, 13 et II, 66, est faite la même citation : «Que nul de les toucher ne soit si téméraire, / S'il ne veut de Roland affronter la colère».

-En I, 25, don Quichotte considère que, si Roland devint fou en trouvant «*les indices qu'Angélique la belle s'était avilie dans les bras de Médor*», il veut l'imiter dans ses actions «*les plus essentielles*».

-En I, 45, est exploité le chant 27 de l'œuvre, avec ces mentions : le «*camp d'Agramant*» (chef des Sarrasins opposés à Charlemagne) ; «*l'épée*» qui est celle de Roland, Durandal ; «*le cheval*» qui est celui de Roger, Frontin ; «*l'aigle blanche*» qui se trouve sur l'écu de Roger ; «*l'armet*» de Mambrin, c'est-à-dire le heaume rutilant et enchanté de ce roi more dont Renaud de Montauban s'était emparé.

-Les derniers mots de la Première partie : «Forse altri cantera con miglior plectro» qui signifient : «Peut-être un autre saura-t-il chanter avec un meilleur plectre», et dans lesquels on peut considérer que Cervantès prévoyait qu'il allait être plagié, sont extraits du chant XXX, 16.

-En II, 1, sont cités Roland, et Angélique au sujet de laquelle Cervantès répéta : «*Et de quelle manière elle reçut le sceptre du Catay, un autre le dira peut-être en chantant sur une meilleure lyre*».

-En II, 4, les personnages mentionnés : Sacripant (aussi en II, 27), roi de Circassie qui fait preuve d'une bravoure et d'une force extraordinaires pour porter secours à celle qu'il aime sans être payé en retour ; et «*ce fameux larron de Brunel*», qui humilie et ridiculise d'authentiques héros, appartiennent encore au "*Roland furieux*".

D'autres œuvres :

-En I, 47, Cervantès cita la "*Nouvelle de Rinconete et Cortadillo*" qui fait partie de son recueil "*Nouvelles exemplaires*".

-En I, 47 encore, il parla «*des éléments de logique du docteur Villalpando*», c'est-à-dire Gaspard Cardillo de Villalpando, qui fut l'auteur d'un livre de scolastique, "*Sumas de las sumulas*" (1577).

-En I, 48, il cita des pièces de Bartolomé Leonardo de Argensola, Gaspar de Aguilar, Francisco de Tarrega, et, surtout, Lope de Vega.

-En I, 51 et II, 67, «*la pastorale Arcadie*» est une allusion au célèbre poème du Napolitain Jacopo Sannazar (1458-1530) intitulé "*La Arcadia*"; il est le Sannazar qui est mentionné en II, 74.

-En II, 1, le «*fameux poète andalou*» qui «*chanta les larmes*» d'Angélique est Barahona de Soto, qui publia à Grenade, en 1586, "*Las lagrimas de Angélica*". L'«*autre poète castillan, unique en renommée*», qui «*chanta sa beauté*» est Lope de Vega, auteur d'un poème en vingt chants, "*La hermosura de Angélica*" (1602).

-En II, 3, si sont mentionnées «*les œuvres du Tostado*», surnom de don Alonso de Madrigal, c'est qu'il fut un écrivain fécond avec excès, dont le nom était de ce fait devenu proverbial.

-En II, 4, le bachelier Samson Carrasco considère que l'Espagne possède «*trois et demi*» poètes ; les trois pourraient être soit Alonso de Ercilla, Juan Rufo, Cristobal de Virués, soit Francisco de Figueroa, Francisco de Aldana, Fernando de Herrera ; quant au demi poète, Cervantès se serait désigné ainsi !

-En II, 6, les citations ou allusions que fait don Quichotte de «*notre grand poète castillan*» permettent de reconnaître Garcilaso de la Vega ; il est encore désigné ainsi en II, 6 où est cité un passage de son "*Élégie I*" ; en II, 8, de «*notre poète*», est cité un passage de son "*Églogue III*" ; en II, 18, des vers sont empruntés à son dixième sonnet ; en II, 69, est imitée son "*Églogue II*" ; en II, 70 est faite une allusion à lui ; en II, 70, est cité un vers de son "*Églogue I*" : «*plus dur à mes plaintes que le marbre*».

- En II, 8, le «*fameux poète de ce temps-ci*» pourrait être Vicente Espinel qui, vivant à Séville, publia une «*satira contra las damas*», les dames galantes de la grande cité andalouse.
- En II, 11, «*la divine comédie des "Cortès de la Mort"*» est un «auto sacramental», une petite pièce religieuse qu'on jouait principalement pendant la semaine de la Fête-Dieu ; il en existe un, de Lope de Vega, intitulé «*Las cortès de la muerte*».
- En II, 14, «*Le vainqueur acquiert d'autant plus de gloire que le vaincu a plus de célébrité*» (II, 14) sont des vers empruntés, avec quelque inexactitude, au chant II du poème «*Araucania*» d'Alonso de Ercilla.
- En II, 18, don Lorenzo, le fils de Diego de Miranda, dit une «*glose*», genre poétique propre à l'Espagne, dont les règles étaient strictes, qui consistait en commentaires de textes obscurs.
- En II, 26, «*Tous se turent, Tyriens et Troyens*» est le premier vers de la traduction du second livre de l'«*Énéide*» de Virgile, par Gregorio Hernandez de Velasco (1557).
- En II, 34, est cité le «*commentateur grec*», qui est l'humaniste Hernan Nunez de Guzman, qui professait à Salamanque, au commencement du XVI^e siècle, le grec, le latin et la rhétorique, qui laissa un recueil manuscrit de trois mille proverbes qui furent publiés en 1555.
- En II, 38, sont cités un quatrain traduit de l'italien de Serafino Aquilano (1466-1500), puis un autre imité de celui du commandeur Escriba qui se trouvait dans le «*Cancionero general*» de Valence (1511), des «*seguidillas*», courtes strophes de quatre ou sept vers ajustés sur une musique légère et rapide.
- En II, 41, Cervantès a pris l'idée de «*Clavilègne le Véloce*», un cheval de bois qui est une monture volante, douée de pouvoirs magiques, dans l'«*Histoire de la jolie Magalone, fille du roi de Naples, et de Pierre, fils du comte de Provence*», roman de chevalerie imprimé à Séville en 1533.
- En II, 44, on lit : «*Ô pauvreté, pauvreté ! Je ne sais quelle raison put pousser ce grand poète de Cordoue à t'appeler "saint présent ingratement reçu"*». «*Ce grand poète de Cordoue*» est Juan de Mena (1411-1456).
- En II, 62, sont mentionnées deux œuvres pastorales : le «*Pastor Fido*» (1590) de Giovanni Battista Guarini ; l'«*Aminta*» (1573) du Tasse ; une oeuvre religieuse, «*Lumière de l'âme*» (1564), du dominicain Felipe de Meneses.
- En II, 67, «*l'ancien Boscan*» est Juan Boscán, né à Barcelone entre 1485 et 1492, mort à Perpignan en 1542, poète et écrivain catalan de langue espagnole.
- En II, 67, des vers en espagnol sont une traduction de vers italiens de Pietro Bembo (1470-1547).
- En II, 73, sont cités les deux premiers vers d'une chanson campagnarde espagnole traduits par : «*Pastoureau, toi qui t'en viens, / Pastoureau, toi qui t'en vas !*».

Signalons que Cervantès commit une erreur quand, en I, 47, don Quichotte évoque «*les gymnosophistes de l'Éthiopie*», car ce fut en Inde que se manifestèrent ces ascètes qui vivaient nus («gymnosophe» étant un mot grec signifiant «sage nu»), faisaient profession de vivre dans la retraite et de mépriser la douleur, s'abstenaient de femmes et de vin.

* * *

On comprend que «*Don Quichotte*», où sont déployés de tels tableaux, puisse être considéré comme une véritable somme. Mais ils ne servent que d'écrins aux portraits des deux personnages.

Intérêt psychologique

Cervantès suivant la tradition du baroque, qui joue des contrastes, s'il fit, de "*Don Quichotte*", le roman du chevalier, il en fit aussi celui de son écuyer, tant sont inséparables ces deux personnages, le chevalier apparaissant toujours avec son écuyer, sorte d'alter ego, de double inversé. Le duo s'inscrit dans la lignée de ces couples stéréotypés, diamétralement opposés par le physique (le petit gros et le grand maigre), par la situation sociale (le maître et le valet), par les connaissances (l'ignorant et le lettré), par l'attitude morale (le prosaïque et le rêveur), de ces couples de contrastes donc, éminemment comiques, chacun servant de faire valoir à l'autre (celui du clown blanc et triste et de l'auguste, maladroit et comique, de Pantagruel et Panurge chez Rabelais, de Laurel et Hardy, ou à de Vladimir et Estragon dans "*En attendant Godot*" de Samuel Beckett, d'Astérix et Obélix, etc.).

À la fois alliés et adversaires, ils sont fraternellement unis, et on peut considérer que don Quichotte s'occupe de Sancho comme un père de son fils, tandis que Sancho s'occupe de don Quichotte comme un jeune fils s'occuperait d'un père ou d'un grand-père qui aurait un peu perdu la tête.

Examinons-les de façon plus approfondie pour constater que ces deux personnages fortement campés ne cessent d'évoluer ; que, au fil de leurs entretiens, qui doublent la narration du contrepoint des réactions et des sentiments qu'ils expriment face aux événements, leur antagonisme apparent se mue progressivement en une harmonie subtile. Vient le moment où, comme malgré eux, ils en arrivent à se contaminer l'un l'autre.

* * *

Sancho Panza

C'est un paysan trapu, rondouillard, rubicond, qui monte cet âne que don Quichotte n'a accepté qu'avec réticence (I, 7), mais qui ne va pas, finalement, quitter le livre, devenant même essentiel, sans toutefois que jamais ne lui soit donné un nom ; caricature du cheval, cet humble animal est le pendant de Sancho, qui est la caricature d'un écuyer (comme don Quichotte est celle d'un chevalier !). Juché sur son âne, chargé de son bissac et de son outre, l'écuyer apparaît amusant, pacifique, à l'opposé de toute aventure.

On constate qu'il ne répond qu'à l'instinct, qu'il en est même l'esclave. En effet, quelque peu douillet, il est d'abord attaché à assurer sa corporelle subsistance, se montre préoccupé du vivre et du couvert, ne pense, en véritable goinfre, qu'à bien manger (à bien remplir cette panse que son nom indique), à bien boire, à bien dormir, ce qui va l'amener, en II, 51, à se plaindre des prétendues pesantes contraintes, notamment alimentaires, qui pèsent sur les gouverneurs. Et, en II, 67, s'il envisage de mener une vie pastorale, c'est qu'il la voit comme une réjouissance, qui va lui permettre de s'amuser, de bien manger, de ne rien faire.

Cet homme pauvre est, de ce fait, cupide, prêt à s'emparer de tout ce qui lui paraît une proie facile. C'est un matérialiste soumis à la réalité, qui, d'ailleurs, rappelle régulièrement à don Quichotte les contraintes du réel, qui s'accroche empiriquement aux objets, qui a le souci de l'utile, qui fait preuve d'un égoïsme pratique, d'un pragmatisme le conduisant à ne répondre qu'à des motifs basement intéressés. Si, tout à fait étranger à l'esprit de la chevalerie errante, un peu menteur, un peu tricheur, quelque peu roublard, plutôt poltron (il avoue : «*De ma nature je suis pacifique, et fort ennemi de me fourrer dans le tapage et les querelles.*» [I, 8]), n'assistant que de loin et en toute sûreté aux dangers que son maître affronte, il continue tout de même de l'accompagner dans ses pérégrinations, parce qu'il en attend la magnifique rétribution qui lui a été promise : le gouvernement d'une île, ce qui est, pour un habitant de la Manche, un lieu mythique, irréel. Comme il ne voit pas venir cette récompense, en II, 7, plutôt que «*d'être à merci*» (de recevoir des récompenses), il voudrait que don Quichotte lui «*alloue des gages fixes*» ; en II, 28, il déclare souhaiter rentrer chez lui, à moins qu'il ne lui verse désormais un salaire, sa décision semblant irrévocable, et, en II, 71, comme il propose de lui payer le prix du désenchantement, il finit par accepter de se fouetter !

Ce paysan quelque peu lourdaud, simple, naïf, niais, crédule, est illettré, avouant, en II, 36 : «*Je ne sais ni lire ni écrire*», ajoutant toutefois «*bien que je sache signer*», ce qu'il affirme encore en II, 43 («*Je sais signer mon nom*»), pour le nier en II, 51 ! Ignare, il déforme des mots : «*présonnages*» pour

«personnages» (II, 3), «réluite» pour «réduite» (II, 7) ; «fossile» pour «docile» (II, 7) ; «friscal» pour «fiscal» (II, 19), «abernuncio» pour «abrenuntio» (II, 35). Aussi don Quichotte le présente-t-il comme «homme de bien [...], mais, comme on dit, de peu de plomb dans la cervelle» (I, 6), se plaint-il de son «intelligence bornée» (II, 5), le traite-t-il de «rustre grossier», d'«esprit étroit et désespérant», de «diseur de balivernes» (II, 31), lui donne-t-il ce conseil : «Retiens ta langue, éppluche et rumine tes paroles avant qu'elles te sortent de la bouche» (II, 31).

Cette naïveté conduit d'abord Sancho à accepter tout ce que lui dit son maître, que cela ait trait aux enchanteurs et autres chimères, à se conformer à sa conception du monde.

La même naïveté le fait, en certaines occasions, ne pas pouvoir s'empêcher de se mettre en valeur, comme on le voit en II, 41, alors qu'il décrit à l'auditoire les ahurissantes merveilles qu'il prétend avoir vues, durant la chevauchée céleste que lui et son maître auraient faite !

Cependant, on ne peut enfermer Sancho dans un tel portrait péjoratif. Peu à peu, se dessine un caractère plus profond qu'on ne le croyait.

En effet, voyant le réel tel qu'il est, ne voyant d'ailleurs que le réel et invitant son maître à voir ce qu'il y a à voir, il a du bon sens, et possède même une vraie sagesse populaire, car il garde en mémoire un immense répertoire de proverbes :

- «L'envie d'y trop mettre rompt le sac» (I, 20).
- «Celui-là t'aime bien qui te fait pleurer.» (I, 20).
- «Celui qui achète et ment, dans sa bourse le sent.» (I, 25).
- «Mieux vaut le saut de la haie que la prière des braves gens» (I, 21) - «Mieux vaut le passereau dans la main que la grue qui vole au loin» (I, 31) - «Mieux vaut le moineau dans la main que la grue qui vole au loin» (II, 71) - «Mieux vaut un "tiens" que deux "tu l'auras"» (II, 71).
- «Quand on te donne l'anneau, tends le doigt» (I, 31) - «Quand on te donne la génisse, jette-lui la corde au cou, et quand le bien arrive, mets-le dans ta maison» (II, 4) - «Si l'on te donne la génisse, mets-lui la corde au cou» (II, 41) - «Celui qui ne sait pas saisir le bonheur quand il vient ne doit pas se plaindre quand il passe.» (II, 5).
- «Un diable et un diable se ressemblent.» (I, 31).
- «Beaucoup de peu font un beaucoup.» (II, 7).
- «Personne ne peut se promettre en ce monde plus d'heures de vie que Dieu ne veut bien lui en accorder.» (II, 7).
- «Tant qu'on gagne quelque chose on ne perd rien.» (II, 7).
- «Pain mangé, compagnie faussée.» (II, 7).
- «L'homme doit être homme, et la femme femme.» (II, 7).
- «Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.» (II, 10).
- «Où l'on s'y attend le moins, saute le lièvre.» (II, 10 ; II, 30).
- «Où il n'y a pas de lard, il n'y a pas de crochet pour le pendre.» (II, 10) - «Il n'y a pas toujours de lard où sont les crochets pour le pendre» (II, 65).
- «Bon cœur brise mauvaise fortune.» (II, 10).
- «Chaque brebis avec sa pareille» (II, 19) afin que «chacun se marie avec son égal».
- «C'est sur un bon fondement qu'on peut élever un bon édifice, et le meilleur fondement du monde, c'est l'argent» (II, 20)
- «Au roi le coq» (II, 20), proverbe très usité à cette époque, par lequel on signifiait qu'on se mettait du côté du plus fort.
- «Le miel n'est pas fait pour la bouche de l'âne» (II, 28).
- «Faites-vous miel, et les mouches vous mangeront» (II, 43).
- «Il y a remède à tout, si ce n'est à la mort.» (II, 43).
- «Autant tu as, autant tu vaux» (II, 43).
- «De l'homme qui a pignon sur rue, tu ne seras jamais vengé.» (II, 43).
- «Le chien s'est vu en culottes de lin, et il n'a plus connu son compagnon.» (II, 50)
- «Fille de bon renom, la jambe cassée et à la maison ; la femme et la poule se perdent à vouloir trotter, et celle qui a le désir de voir n'a pas moins le désir d'être vue» (II, 50), chapelet misogyne.

-«*La place de saint Pierre est à Rome*», ce qu'il traduit aussitôt : «*Je veux dire que chacun est à sa place quand il fait le métier pour lequel il est né.*» (II, 53).

-«*Chaque brebis avec sa pareille, et que personne n'étende la jambe plus que le drap n'est long*» (II, 53).

-«*Quand on a du pain, les maux se sentent moins.*» (II, 55).

-«*Ce que tu dois donner au rat, donne-le au chat, et de peine il te sortira*» (II, 56), ce qui signifie que, face à un danger, il faut pendre le parti le plus prudent ; que, entre deux maux, il faut choisir le moindre.

-«*Meure la poule, pourvu qu'elle meure soûle*» (II, 59), le texte exact étant : «*Muera Marta, y muera harta*», soit «que Marthe meure, mais qu'elle meure rassasiée».

-«*Le bon payeur ne regrette pas ses gages*» (II, 59).

-«*Là où les coups se donnent, ils se reçoivent*» (II, 65).

-«*La poêle a dit au chaudron : "Ôte-toi de là, noir par le fond"*» (II, 67).

-«*L'appétit vient en mangeant.*» (II, 69).

-«*On ne prend pas de truites...*» (II, 71), la suite devant être «sans se mouiller les braies», ce qu'on peut rapprocher du proverbe français : «On ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs».

-«*La plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir tout bonnement sans que personne le tue, ni sous d'autres coups que ceux de la tristesse.*» (II, 74).

Il est vrai que ces proverbes, il peut les enfile les uns derrière les autres sans souffler, comme une litanie, les débiter à tout va, souvent plusieurs dans la même phrase, et pas toujours à propos, parfois sans comprendre, semble-t-il, la teneur de leur message, au point d'exaspérer son maître, qui les lui reproche (alors qu'il en prononce statistiquement autant !), qui le vitupère : «*Que soixante mille Satans emportent toi et tes proverbes !*» (II, 43), qui se demande : «*À quel but il tire les innombrables flèches de [ses] proverbes*» [II, 7]). Sancho semble vouloir s'excuser : «*Je ne sais quelle malédiction pèse sur moi ; je ne puis dire une raison sans un proverbe, ni un proverbe qui ne me semble une raison.*» (II, 71) :

Or, par ailleurs, il manifeste son esprit pratique dans de solides prises de position :

-«*Se retirer, ce n'est pas fuir, et attendre n'est pas sagesse quand le péril surpasse l'espérance et les forces. Il est d'un homme sage de se garder aujourd'hui pour demain, et de ne pas s'aventurer tout entier en un jour. Et sachez que, tout rustre et vilain [paysan] que je suis, j'ai bien quelque idée pourtant de ce qu'on appelle se bien gouverner*» (I, 23).

-«*Des talents et des grâces qui ne rapportent rien, en ait qui voudra.*» (II, 20).

Surtout, il porte des jugements, prenant ainsi vigoureusement la défense de don Quichotte, quand il déclare à un autre écuyer : «*Il n'est pas coquin le moins du monde ; au contraire, il a un cœur de pigeon, ne sait faire de mal à personne, mais du bien à tous, et n'a pas la moindre malice. Un enfant lui ferait croire qu'il fait nuit en plein midi. C'est pour cette bonhomie que je l'aime comme la prune de mes yeux et que je ne puis me résoudre à le quitter, quelque sottise qu'il fasse.*» (II, 13)

Il donne son avis sur les autres, montre qu'il est capable de trouver le réel compatible avec la fiction, au prix de quelques accommodements. De ce fait, grâce à lui, une certaine réalité concrète pénètre peu à peu dans le rêve de don Quichotte. Lui qui est posé, modéré, qui aspire à un bonheur raisonnable, essaie, d'ailleurs, de le raisonner. En même temps, on le voit, en II, 10, capable de se tirer d'embarras en faisant preuve de ruse pour le mystifier, puisqu'il lui fait croire qu'une paysanne est Dulcinée, et persiste dans son mensonge.

Surtout, au contact de don Quichotte, dont il est le premier à accueillir et contenir la folie, il s'affine, non peut-être en ses façons, du moins en ses pensées et sentiments. Il apparaît vite comme un interlocuteur indispensable. En attestent tous ces titres de chapitres : «*Du gracieux entretien qu'eurent don Quichotte et Sancho Panza, son écuyer*» (I, 10) - «*Des ingénieux propos que Sancho tint à son maître, et de l'aventure arrivée à celui-ci avec un corps mort, ainsi que d'autres événements fameux*» (I, 19) - «*De l'exquise conversation qu'eut don Quichotte avec Sancho Panza, son écuyer, ainsi que d'autres aventures*» (I, 31) - «*Qui traite du gracieux entretien qu'eut Sancho Panza avec son seigneur don Quichotte*» (I, 49) - «*Des conseils que donna don Quichotte à Sancho Panza avant que celui-ci allât gouverner son île, avec d'autres choses fort bien entendues*» (II, 42) - «*Des seconds conseils que*

donna don Quichotte à Sancho Panza” (II, 43). Ces conversations entre le chevalier et l'écuyer, entre le maître et son serviteur, entre ces deux amis, qui sont souvent marquées d'une grande courtoisie, d'un délicat respect, d'une extraordinaire bonté, d'une touchante fraternité, d'une souveraine sagesse, constituent une des plus émouvantes images qui aient jamais été produites de l'échange humain. Sancho ne peut s'empêcher d'admirer tant de propos diserts, tant de sages réflexions, tant de maximes profondes qui sortent de la bouche d'un maître qui, par ailleurs, est fou.

Ainsi, il ne manque pas d'être contaminé par la parole et la mentalité de don Quichotte, usant même, lui aussi, d'expressions chevaleresques. Ayant compris que les rêves du chevalier sont la source même de sa vie, il en vient à accepter et à prendre pour sienne sa vision du monde, ce qui a pour conséquence ce revers : on peut le considérer comme atteint d'une folie proche de celle de l'autre.

En effet, il en vient, lui aussi, à vouloir réaliser, quoi qu'il lui en coûte, son rêve, qui peut paraître comme une folie, de gouverner une île. Il affirme sa naïve certitude d'être à la hauteur de cette future tâche, émettant toutefois un doute sur la capacité de sa femme : *«Elle ne vaut pas deux deniers pour être reine. Comtesse lui irait mieux ; encore serait-ce avec l'aide de Dieu.»* (I, 7). Pourtant, on peut se demander s'il se trompe tout à fait quand il se juge avec complaisance apte à la vie politique : *«Je voudrais avoir le comté aussitôt que je serais capable de le gouverner ; car enfin j'ai autant d'âme qu'un autre, et autant de corps que celui qui en a le plus ; et je serai aussi bien roi de mes États qu'un autre l'est des siens ; et l'étant, je ferais tout ce que je voudrais ; et en faisant ce que je voudrais, je ferais à mon goût ; et faisant à mon goût, je serais content ; et quand on est content, on n'a plus rien à désirer ; et quand on n'a plus rien à désirer, tout est fini.»* (I, 50). Sans doute s'imagina-t-il en pleine Afrique, trafiquant de ses noirs sujets, disposant d'eux comme de marchandises. Cependant, quand lui est confié un coin d'Espagne, quand il dispose de la réalité d'une charge, il suit les conseils éclairés que don Quichotte lui prodigue, s'efforce de les appliquer. Prenant possession de son gouvernement, il se dévoile tel qu'il est, dans sa bonté naïve, sa foi candide et sa véritable noblesse d'âme ; il met en œuvre, dans ses nouvelles fonctions, ce sens réaliste et pratique, cet instinct de l'utile, qui sont ses caractéristiques essentielles. Il s'emploie donc à rendre à chacun une justice à son image, qui est plus avisée et narquoise que sévère ; or on lui soumet des cas «douteux» et «embrouillés» qui ont été imaginés pour le mettre en difficulté (en II, 45, 49, 51), et, en nouveau Salomon, il le fait avec beaucoup de discernement, montrant alors une extrême sagesse :

-Il éconduit un fermier venu demander de l'argent pour marier son fils.

-Il entreprend d'expulser de son île les parasites, gens oisifs et batteurs de pavé, pour préserver les privilèges des gentilshommes, et honorer les gens d'Église.

-Il se montre pourtant humain à l'égard de pauvres prisonniers, et avisé quand on fait comparaître devant lui deux jeunes gens, un frère et une sœur qui ont échangé leurs vêtements.

-Il traite l'embarrassante question du passage d'un pont, et se réfère à don Quichotte qui lui a enseigné que, lorsqu'un cas est douteux, mieux vaut pencher du côté de la miséricorde.

-Il édicte un certain nombre d'ordonnances visant à la bonne administration de son île.

Parcourant, même de nuit, les rues de sa capitale, il y impose l'ordre, la morale, la paix. Il conquiert donc enfin l'admiration de tous.

Quand, finalement, tout se gâte, quand on annonce l'invasion de l'île par des ennemis, qu'il est alors moqué cruellement, moulu dans sa chair, il démissionne, mais en faisant preuve d'une dignité comparable à celle de son maître, car il demeure serein dans sa pensée. Il ne tombe pas du pouvoir : il en descend, déclarant : *«Laissez-moi retourner à mon ancienne liberté, laissez-moi reprendre la vie passée, pour me ressusciter de cette mort présente. Je ne suis pas né pour être gouverneur ni pour défendre des îles ou des villes contre les ennemis qui veulent les attaquer. Je m'entends mieux à manier la pioche, à mener la charrue, à tailler la vigne qu'à donner des lois ou à défendre des provinces et des royaumes. [...] Nu je suis né, nu je me trouve ; je ne perds ni ne gagne ; je veux dire que sans une obole je suis entré dans ce gouvernement, et que j'en sors sans une obole, bien au rebours de ce que font d'habitude les gouverneurs d'autres îles.»* (II, 53). Et il prend le chemin de l'exil.

En II, 66, il expose sa sagesse : *«C'est aussi bien le propre d'un cœur vaillant, mon bon seigneur, d'avoir de la patience et de la fermeté dans les disgrâces que de la joie dans les prospérités ; et cela, j'en juge par moi-même ; car si, quand j'étais gouverneur, je me sentais gai, maintenant que je suis*

écuyer à pied, je ne me sens pas triste. En effet, j'ai oui dire que cette créature qu'on appelle la fortune est une femme capricieuse, fantasque, toujours ivre, et aveugle par-dessus le marché. Aussi ne voit-elle pas ce qu'elle fait, et ne sait-elle qui elle abat ni qui elle élève.»

Cependant, curieusement, il lui arrive encore de perdre son bon sens. Ainsi, en II, 56, vraiment contaminé par don Quichotte, il attribue l'étonnante métamorphose du fils du laboureur en laquais à la perfidie des enchanteurs. Plus grave encore, il veut, en II, 66, comme au temps de son gouvernement, arbitrer le litige entre deux paysans qui se sont «*défiés à la course*», celui qui est le plus gras demandant à l'autre de porter une charge correspondant à son excès de poids, et il statue que «*le défieur gros et gras [...] s'ôte cent cinquante livres de chair*» !

Peu à peu, il en arrive à rire de son maître, à se moquer de lui sous son nez. Cet irrespect arrive à son comble lorsque don Quichotte, qui veut qu'il se fouette pour «*désenchanter*» Dulcinée (Sancho demande : «*Est-ce que j'ai, par hasard, mis au monde Mme Dulcinée du Toboso pour que mes fesses paient le péché qu'ont fait ses beaux yeux?*» [II, 35]), décide même, en II, 60, de le fouetter à son insu pendant son sommeil : il se révolte, se jette sur lui, le renverse, lui applique un genou sur la poitrine, et l'immobilise. Mais les choses s'arrangent, et il demeure jusqu'au bout à son service, non plus par crédulité, non plus par respect, mais par affection, par fidélité. Aussi, en II, 74, c'est dans un suprême excès de fidélité et d'affection qu'il le supplie de revenir à sa folie, de repartir avec lui, de ne pas se laisser mourir : «*Ne mourez pas, mon bon seigneur, mais suivez mon conseil et vivez encore bien des années, car la plus grande folie que puisse faire un homme en cette vie, c'est de se laisser mourir, tout bonnement sans que personne le tue, ni sous d'autres coups que ceux de la tristesse. Allons, ne faites point le paresseux, levez-vous de ce lit, et gagnons les champs, vêtus en bergers, comme nous en sommes convenus ; peut-être derrière quelque buisson trouverons-nous Mme Dulcinée désenchantée, à nous ravir de joie. Si, par hasard, Votre Grâce se meurt de chagrin d'avoir été vaincue, jetez-en la faute sur moi, et dites que c'est parce que j'avais mal sanglé Rossinante qu'on vous a culbuté. D'ailleurs, Votre Grâce aura vu dans ses livres de chevalerie que c'est une chose ordinaire aux chevaliers de se culbuter les uns les autres, et que celui qui est vaincu aujourd'hui sera vainqueur demain.*» La sincérité de ses paroles correspond à la sincérité de ses sentiments car il aime son maître. Cet étonnant personnage atteint ici au sommet de sa grandeur.

Mais l'aventure est décidément terminée. Cependant, si don Quichotte meurt, lui ne meurt pas car demeure l'instinct qui lui fait accorder à la vie une valeur absolue.

Si, présenté tout d'abord comme un paysan pauvre, Sancho commença l'aventure avec l'obsession de se remplir la panse, de trouver pour chaque situation le proverbe espagnol juste, d'obtenir le gage d'une île à gouverner, peu à peu, il prit vie, mais en restant toujours vrai, animé d'une raison naïve, mais qui ne prête pas à sourire car elle est la preuve de sa pureté.

Lui aussi a évolué au long de ce périple qui a été pour lui l'occasion d'un apprentissage, d'une initiation, d'un passage vers la liberté : de la confiance la plus absolue, il est passé au scepticisme sans avoir besoin de longs raisonnements.

S'il contrebalance l'idéalisme extrême de don Quichotte, il n'est donc pas que son antithèse grossière. L'ayant le plus souvent soutenu dans ses épreuves, et dans sa défaite, se sentant le devoir de le protéger, de témoigner de ce qu'il est, ne pouvant s'empêcher de l'aimer, en étant venu à l'aimer de plus en plus, tout en étant capable de le juger, ayant peut-être perçu la sagesse de sa démarche et l'ayant suivi pour cela fidèlement, il est tout à fait humain. Ce n'est pas en vain qu'il est resté à ses côtés pendant des jours et des nuits : un peu de sa bonté s'est communiquée à lui, un peu de son idéalisme a gagné une partie de son cœur.

On comprend que, dans le prologue de la première partie, Cervantès ait déclaré souhaiter la gratitude des lecteurs non pour don Quichotte mais pour lui.

* * *

Don Quichotte

On peut estimer que Cervantès, un homme fier, né pour l'héroïsme, ne pouvant plus le réaliser dans sa vie, l'imagina dans son œuvre, le fit pratiquer par son personnage, mais comme une rêverie insensée, dans un univers fantasmagorique, substitué, par un décret de l'imagination, à l'univers réel. À travers lui, il aurait raillé son propre rêve, auquel, pourtant, il ne renonçait pas vraiment, qu'il ne cessait pas de chérir.

Il indiqua d'emblée le ridicule de son personnage en lui donnant le nom de «*Quixote*», qui, s'il signifie «cuissard», «armure de la cuisse», affiche la terminaison «*ote*» qui s'applique d'ordinaire, en castillan, à des choses risibles et méprisables. Mais «*don Quichotte de la Manche*» n'est qu'un pseudonyme, la désinvolture de Cervantès laissant d'abord le nom véritable dans l'incertitude : «*On dit qu'il avait le surnom de Quixada ou Quesada, car il y a sur ce point quelque divergence entre les auteurs qui en ont écrit, bien que les conjectures les plus vraisemblables fassent entendre qu'il s'appelait Quijana*» (I, 1), et ne le révélant qu'à la fin : «*Alonzo Quijano le bon*» (II, 74), comme si le seul nom qui importait pour lors était celui sous lequel il entre dans le récit.

«*Frisant la cinquantaine, il était de complexion robuste, maigre de corps, sec de visage, fort matineux et grand ami de la chasse*» (I, 1) ; «*sa triste figure*» a le teint olivâtre. Au début de la seconde partie, sa physionomie est plus altérée : il avait «*un visage si sec, si enfumé qu'il semblait être devenu chair de momie*» (II, 1). Cette non-existence corporelle indique la primauté chez lui de l'esprit, un manque de sensualité, un goût prononcé pour l'ascèse, une aspiration à la spiritualité. En effet, comme brûlé d'un feu intérieur, il est, comme Rossinante, «*peu enclin aux péchés de la chair*» (I, 15), Cervantès l'ayant, dans le prologue de la première partie, défini comme «*le plus chaste amoureux [...] que, de longues années, on ait vu*». On a même pu se demander si cette inhibition devant l'autre sexe ne serait pas le signe d'une inclination homosexuelle secrète.

Cet Espagnol ne marque guère sa religion que par sa soumission à la providence.

C'est un pauvre «*hidalgo*», et sa pauvreté, maintes fois évoquée par Cervantès, lui est consubstantielle, commande sa relation au monde. Il n'en souffre pas, car il ne montre pas d'intérêt pour l'avoir et les biens matériels.

D'ailleurs, loin d'essayer d'améliorer sa situation, il s'est retranché dans le monde imaginaire que lui offrirent les histoires qu'on lui raconta autrefois, qu'on lui lisait quand il était enfant, puis qu'il lut lui-même, histoires des héros de l'Antiquité et surtout des héros des romans de chevalerie, des vaillants chevaliers errants combattant dragons et géants, au nom de la liberté, de la loyauté et de la justice. Il s'y immergea, ne se contentant pas de lire, mais apprenant ce qu'il lisait, récitant ce qu'il lisait, devenant ce qu'il lisait, s'identifiant totalement aux héros, car, voyant dans l'imitation le plus sûr moyen d'accéder à l'essence des choses, il imite du dedans, pour approcher «*au plus près de la perfection de la chevalerie*» (I, 25).

C'est parce que ses lectures lui ont appris qu'un chevalier errant doit être amoureux qu'il choisit une «*dame*» qu'il doit aimer, en laquelle il voit l'idéal de la beauté féminine, avec laquelle, se considérant comme prédestiné à l'aimer, il aspire à une union parfaite : «*Je suis né pour appartenir à Dulcinée du Toboso ; et les destins, s'il y en a, m'ont formé et réservé pour elle. Croire qu'aucune autre beauté puisse usurper la place qu'elle occupe dans mon âme, c'est rêver l'impossible.*» (II, 70). Mais cette princesse fantasmagique n'est, en fait, qu'une humble fille de la campagne qu'il place sur un piédestal, en croyant qu'elle est une princesse. Son désir le mettant en mouvement, il franchit toutes les étapes qui devraient l'amener à la bien-aimée. Cependant, dans la seconde partie, on se rend compte qu'il sait qui elle est, mais qu'il ne l'en aime pas moins. Et, à la fin, nous comprenons que l'objet du désir n'était pas Dulcinée (à laquelle il jure amour et fidélité mais ne rencontrera jamais), mais le mouvement lui-même.

De plus, comme «*la plupart des chevaliers errants des temps passés étaient de grands troubadours, c'est-à-dire de grands poètes*», il «*s'entend aussi à composer des vers*» (I, 23), laissant donc percer une véritable ambition littéraire.

Ce personnage tout à fait singulier et particulièrement foisonnant a été interprété de multiples façons qu'on peut diviser en deux tendances générales : la première le voit comme un fou ridicule, la seconde, au contraire, fait de lui un héros admirable, et sont constantes cette ambivalence et cette complexité qui font le sel du roman.

* * *

Un fou

Dans le prologue de la première partie, Cervantès définit son personnage comme «*fantasque, plein de pensées étranges et que nul autre n'avait conçues*». Il montra bien ensuite qu'il a la cervelle troublée. Il est donc d'abord vu comme un personnage comique qui fait rire parce qu'il est toujours inadapté, qu'il est incapable d'accepter son temps, de s'accommoder aux mœurs du jour, un monde où triomphent les méchants, où ne règne pas d'autre loi que celle de l'intérêt, où les êtres se contentent de deux choses : leurs affaires et leurs plaisirs.

Ce simple quidam avait vécu sans histoire, en n'étant guère qu'un lecteur de sa bibliothèque, qui est composée de romans de chevalerie qu'il collectionne de façon compulsive, et qu'il a lu avec ardeur, comme d'autres lisent la Bible ou le Coran, en les prenant au pied de la lettre, alors que, au début du XVII^e siècle, les histoires de chevaliers héroïques faisaient partie des contes et légendes depuis déjà plus d'un siècle. On peut penser qu'il y a retrouvé ses propres tendances fondamentales :

- le lyrisme ému de son âme simple, candide et généreuse ;
- sa tendance à s'abandonner aux vagabondages sans frein de son imagination qui installe un univers poétique dans la réalité, et à obéir spontanément à ses sollicitations ;
- sa grande mélancolie (d'où son surnom de «*chevalier de la Triste-Figure*»).

Il les a lus au point que, victime d'un surmenage intellectuel, qu'il s'est à lui-même imposé, il s'est «*desséché le cerveau, de manière qu'il vint à perdre l'esprit*» (I, 1), que son imagination est dérégulée, détraquée, qu'il a basculé tout entier dans un monde imaginaire fantastique, fantasmagorique, chimérique, qu'il substitue au monde réel qu'il ne souffre pas car il vient trop tard d'un monde figé dans un monde neuf. Il a la tête tournée par les illusions que ses lectures lui ont données ; il est obsédé par les notions que lui ont apportées les romans de chevalerie ; il a une perception faussée de la réalité, se meut en dehors d'elle, refuse de dissocier la fiction de la réalité. Quand il doit faire face à celle-ci, il pense non pas s'être trompé mais être victime de machinations. Ce n'est jamais lui qui a tort, c'est toujours le réel ; il ne se remet jamais en cause. On pourrait dire que cet adulte regarde le monde avec les yeux d'un enfant.

Or, vers la cinquantaine, le voilà saisi par le désir de réaliser l'idéal que lui faisait miroiter les romans de chevalerie, de se faire un chevalier d'idéal dans une affirmation absolue de sa liberté. Survivant d'un passé périmé, il se veut le compagnon attardé des preux, des paladins du Moyen Âge qui sont ses modèles en exploits chevaleresques ; il aspire à imiter les chevaliers errants dont «*c'est la gloire [...] de ne pas manger d'un mois, et, s'ils mangent, de prendre tout ce qui se trouve sous la main*» (II, 10), et, dans le prologue de la première partie, Cervantès l'a défini comme «*le plus vaillant chevalier que, de longues années, on ait vu*». Il s'invente un nom à partir de ses lectures, se donne une «*dame*», Dulcinée du Toboso, surtout renonce aux joies de la vie commune, aux monotones douceurs d'une existence sédentaire, pour sortir de chez lui «*armé de toutes pièces*» (II, 64) et quitter son village sur son cheval. Mettant un point d'honneur à dormir de préférence à la belle étoile, dans des conditions pénibles, voulant vérifier en son existence la promesse de ses lectures, il est décidé à «*vivre son rêve*» coûte que coûte, et à revenir à cet âge d'or où la vertu était récompensée ainsi que le courage et l'honneur chevaleresque, non encore ravalé aux simagrées de cour. Il lui faut des combats à mener et des ennemis à vaincre. Mais ce sont des moulins qu'il prend pour de terribles géants, tyrans des populations, des troupeaux de moutons qu'il prend pour des armées puissantes ! Et, dans ses combats, malgré son courage, il se montre bien trop souvent pathétique.

Mais, considérant les choses et les individus qui croisent son chemin sous une apparence idéale, prenant de simples auberges pour des châteaux, les aubergistes pour des châtelains, les moulins pour des géants, s'imaginant que la bassine d'un barbier est un heaume légendaire en piteux état, etc., il ne fait que transformer les événements de la vie banale en objet d'aventures qui sont nécessairement burlesques puisque fantasmées. Il croit en l'action sur lui d'enchanteurs qui, envieux

de sa gloire, lui feraient subir des maléfices, lui jetteraient des sorts, auraient fait disparaître sa bibliothèque ; il se dit victime de «*cette race maudite, mise au monde pour obscurcir, anéantir les prouesses des bons, et pour donner de l'éclat et de la gloire aux méfaits des méchants*» (II, 33). Il pense, en particulier, que Dulcinée aussi est victime d'un enchantement, et il veut donc la «désenchanter» ; en II, 10, Sancho ayant fait passer une paysanne pour Dulcinée, sa foi vacille, mais, plutôt que de renoncer à son rêve, il s'humilie devant elle en accusant les enchanteurs de le tromper, et lui redit son indéfectible amour. Du fait des enchanteurs, il a une réponse à tous les démentis que lui inflige la réalité. En conséquence, la seule façon d'infléchir son comportement est, pour ses amis qui, incompréhensifs et bien intentionnés, mènent une lutte sourde, masquée, pour l'empêcher de poursuivre ses errances, d'entrer dans son jeu, de le suivre dans son délire !

Sa naïveté lui fait prendre au premier degré tout ce qu'on lui dit, prendre le signe pour la chose. On constate que la première image qu'il a acceptée et grâce à laquelle il découvre ses propres sentiments lui suffit comme preuve de la vérité ; devant les moulins à vent qu'il voit comme des géants, il affirme : «*Je pense, et ce doit être la vérité*» (I, 8) ; devant le «*bassin de barbier*», il proclame : «*Ce quelque chose, c'est l'armet de Mambrin*» (I, 21). Pour lui, croire est affaire de volonté, ou de caprice. Il tombe donc, tant dans l'ordre de la connaissance que dans l'ordre de l'action, dans un solipsisme intégral. Ses propres sentiments sont pour lui la preuve de la vérité, une vérité de foi mais non de foi dogmatique, théologique, officielle, de foi purement personnelle, située au plus humble degré du volontarisme personnel. Ce subjectivisme est à ce point absolu qu'aucune expérience désastreuse ne parvient à le briser. Voulant pouvoir tout faire à son idée, il ne revient jamais au témoignage de ses sens, trouve toujours des justifications, pour lui-même et pour toute chose. Pourtant, si, pour sa deuxième sortie, il part en cachette, au petit jour, avec Sancho, c'est que, sa logique étant faussée, il ne croit pas, autant qu'il le prétend, aux prétendus enchanteurs !

Victime des «*rêveries mensongères des livres qu'il avait lus*» (I, 50), se complaisant à différentes illusions héroïques dont il est la dupe, il est incapable de distinguer les ressemblances des différences, les choses des apparences. De ce fait, il commet en permanence méprises et confusions, et la réalité lui inflige chaque fois un démenti cuisant. Se trouvant constamment en contradiction violente avec des mœurs, des besoins, des aspirations qu'il ne peut ni comprendre ni admettre, il ne peut donc connaître que des déconvenues, ne peut aussi qu'éprouver un sentiment d'insatisfaction. Mais, quelle que soit sa déconfiture, sa foi en sa mission demeure longtemps intacte. Doux rêveur toujours déphasé, désorienté, dépaysé, décalé, il est non seulement ridicule, mais est, de façon empirique, considéré comme fou par Sancho et par les gens qu'il rencontre, qui ne peuvent pénétrer jusqu'aux intentions profondes qui guident son âme, et qui, devant cet état de fait, acceptent ses actes, et les lui pardonnent parce que sa folie leur paraît généreuse.

Si ceux qui le croisent, et tout autant le lecteur, peuvent être déconcertés par l'impossibilité devant laquelle ils se trouvent de distinguer ce qui, chez lui, relève du trouble mental, et ce qui résulterait d'une volonté raisonnée, certains commentateurs ayant d'ailleurs pu se demander si ce n'est pas son «ingéniosité» même qui lui permettrait de donner l'apparence de la folie afin de mener à bien sa bataille contre la tristesse du rationnel (ainsi, en I, 7, il intègre à sa folie idéale une réalité utilitaire puisque, avant de partir pour sa deuxième sortie, se souvenant des conseils de l'aubergiste, il n'oublie pas de prendre quelque argent et des provisions, nécessités pratiques qu'il n'avait jamais rencontrées au cours de ses lectures, et, de ce fait, Sancho sera chargé d'un bissac contenant les vivres, et d'une outre de vin), il faut bien admettre que c'est par une folie véritable qu'il se lance à l'assaut d'un monde qu'il perçoit tout autrement qu'il n'est, comme soumis à son propre point de vue. Même si le flatteur Diégo de Miranda lui déclare : «*Tout ce qu'a dit et fait Votre Grâce est tiré au cordeau de la droite raison*» (II, 17), il n'a pas toujours le raisonnement juste.

On a donc pu le voir comme un fou au sens large, avant que ne se fassent jour les classifications modernes de la psychiatrie, le roman pouvant ainsi être lu comme une œuvre d'anticipation psychiatrique d'une justesse étonnante. Aujourd'hui, si on peut parler essentiellement de sa psychose, on peut trouver en lui à peu près n'importe quelle pathologie de l'esprit, déceler une multitude de troubles mentaux bien identifiés : schizophrénie, paranoïa, monomanie, érotomanie, maniaco-dépression, mythomanie. Cela pose la question de la genèse du personnage, de l'intuition de son créateur ou au contraire de la précision avec laquelle il se serait documenté dans les asiles

d'aliénés pour composer ce personnage à multiples facettes, délibérément conçu comme une mosaïque de folies, archétype littéraire grandiose qu'aucun vrai psychotique n'arrivera jamais à incarner.

Sa schizophrénie entraîne le désaccord entre les affirmations et les actions. Son étrange délire d'interprétation le fait s'exalter, prendre un ton de défi, de colère, d'autorité, déployer une éloquence convaincue, la joie de dire étant d'ailleurs chez lui plus forte et plus créatrice que ne le serait le fait de voir ou de penser juste, ses sentiments vibrants lui faisant trouver les accents d'un lyrisme ému, s'exprimer en images.

On comprend que, à partir de don Quichotte, ait pu être défini le donquichottisme, une disposition d'esprit, un comportement sinon une pathologie où se mêlent la folie de la lecture ; le refus de la réalité pour préférer la fiction, les mirages, l'imaginaire ; la faculté de se concevoir autrement qu'on n'est ; l'ardeur réformatrice ; l'enthousiasme pour de nobles actions désintéressées par lesquelles on s'attaque à un ennemi plus fort, et qui aboutissent à des échecs ridicules ; le goût de l'utopie ; l'idéalisme.

* * *

Un héros admirable

Don Quichotte a un cœur bon, généreux, magnanime, charitable, est sincèrement animé d'un idéal d'amour. Il montre une conscience droite. Il a le goût du sentiment pur, et la pureté de son âme le fait parler et agir avec honnêteté et franchise, ne jamais tricher ni avec lui-même, ni avec ses semblables. Du fait de sa grandeur d'âme, il est investi d'une véritable noblesse spirituelle. Détestant la trivialité, il a le sens de l'honneur, affiche beaucoup de fierté, ce pauvre «*hidalgo*» se plaisant à affirmer : «*Je suis toujours proprement vêtu et n'ai jamais d'habits rapiécés.*» (II, 22), les reprises aux vêtements étant alors considérées comme déshonorantes).

Guidé par de hautes intentions, il est prêt à obéir à une loi supérieure. C'est ce qui l'incite à vouloir incarner l'esprit chevaleresque, à adopter les idéaux de dignité humaine, de justice, d'amour, de charité, et de paix illustrés par les héros des romans de chevalerie. Il pense que, pour les réaliser, il doit devenir un de ces chevaliers errants dont «*l'ordre*» a été institué «*pour défendre les filles, protéger les veuves, favoriser les orphelins et secourir les malheureux*» (I, 11) ; qu'il doit se conformer aux préceptes de la chevalerie errante qu'il expose à don Lorenzo : «*être chaste dans les pensées, décent dans les paroles, libéral dans les œuvres, vaillant dans les actions, patient dans les peines, charitable avec les nécessiteux, et, finalement, demeurer le ferme champion de la vérité, dût-il, pour la défendre, lui en coûter la vie*» (II, 38). Ces idéaux, il les affirme avec un vif enthousiasme, une conviction profonde, une ferveur religieuse qui s'exalte.

Il fait preuve de courage, et, du courage, il lui en faut pour quitter son village, affronter un monde dont il veut interroger les signes pour pouvoir le déchiffrer, si on admet qu'il ne le connaît pas. Car, à cet égard, on peut se demander si, en fait, il ne voit pas le monde de son temps comme il est. Voilà ce qui expliquerait l'extraordinaire mélange chez lui de folie (qui ne porte jamais que sur les apparences des choses, par exemples, les prostituées, les auberges) et de lucidité (sur l'essence des êtres, les justes et les injustes). N'est-il pas lucidement halluciné ?

Dans ce monde qu'il veut mettre à la hauteur de ses rêves, il cherche à déceler la moindre possibilité de le mettre en question. Il constate qu'y règnent la cupidité, le sens du profit, l'injustice, les vices, la débauche ; que l'amour sincère, pur, s'en est enfui ; que la vertu y est bafouée ; que la justice y est impuissante ; que les méchants y triomphent. Cela lui est scandale. Convaincu que le monde a besoin de son intervention, il se donne la mission de dépister, aux détours des chemins, le crime et la félonie, de s'attaquer à tous les torts, pour rendre la paix au monde en rétablissant le paradis perdu. Il se montre décidé à, sans cesse, avec une grande persévérance et une grande rapidité, le temps du chevalier étant presque toujours celui de l'urgence, s'attaquer au mal en s'efforçant de suivre les conduites apprises dans ses livres de chevalerie. Par ses actions, il vise une quête des grandes vertus cardinales et théologiques dont son âme singulière s'étonne qu'on les puisse offenser.

Il a beau être le plus grotesque des chevaliers car tragiquement désuet, il en est tout de même un, et, en fait, pour qu'il soit un vrai chevalier, il suffirait de le rajeunir, d'assurer à son ardeur bataillieuse, par

l'appoint de la force physique, quelque chance de succès, de lui épargner les coups de bâton, de lui accorder victoire, honneur et gloire.

Il s'emploie surtout à établir une justice imprégnée d'amour, se faisant, avec une énergie affairée et opiniâtre, redresseur de torts, se préoccupant des opprimés, entendant ceux qui appellent au secours, cherchant à soulager les malheureux, voulant enseigner à Lorenzo *«comment il faut épargner les humbles et fouler aux pieds les superbes»* (II, 18).

C'est ainsi que, en I, 4, le hasard lui ayant fait rencontrer une situation qui requiert immédiatement son intervention, celle où le jeune André est battu par son maître, sans se préoccuper un seul instant de savoir quelle est la raison du châtiment que subit le garçon, il prend spontanément sa défense, se place du côté du plus faible, le seul fait que la victime soit un enfant suffisant, à ses yeux, à donner tort au bourreau. Mais cela aboutit à un échec car le garçon, réapparaissant par la suite, porte alors une grave accusation contre lui : *«Si vous aviez suivi votre chemin, sans venir où l'on ne vous appelait pas, et sans vous mêler des affaires d'autrui, mon maître se serait contenté de me donner une ou deux douzaines de coups de fouet, puis il m'aurait lâché et m'aurait payé tout ce qu'il me devait.»* (I, 31).

De même, en I, 22, voyant un cortège de *«gens enchaînés»*, il s'en émeut, s' imagine qu'il s'agit de malheureuses victimes, injustement faites prisonnières ; or il apprend qu'ils *«sont forcés du roi»*, s'étonne : *«Est-il possible que le roi fasse force à personne?»*, et, après avoir demandé à chacun ce qu'il avait fait pour en être là, au nom du principe chevaleresque qui veut qu'on vienne en aide aux plus faibles, il attaque les gardiens, et les galériens peuvent se délivrer de leurs chaînes, ce qui a pour résultat que les deux compagnons sont alors assommés et dévalisés. Sa vision idéaliste l'avait empêché de songer à des comportements aussi vils.

Ayant, une aspiration spontanée au bonheur, il veut même imposer à la société son rêve du bonheur concret de l'âge d'or, qui serait profondément enraciné dans tous les pays parce qu'il jaillirait des entrailles de l'Histoire elle-même, en expliquerait le dynamisme intérieur et, sous des couleurs différentes et variables, en commanderait le devenir perpétuel. C'est ce dont, en I, 11, il essaie de parler aux chevriers, dans un discours éloquent et lyrique où il s'exalte en célébrant le souvenir du merveilleux âge d'or. Si Cervantès feint de trouver bien inutile ce discours, en fait, il éclaire parfaitement la démarche du héros, et indique que le but de la pastorale, du roman pastoral, des histoires de bergers et de bergères amoureux qui s'isolent dans un petit monde, au sein de la nature et sans aucune autre loi que celle de l'amour délibérément choisi, est de recréer artificiellement l'âge d'or. Don Quichotte prétend que c'est *«une pensée aussi neuve que discrète»* (II, 66), alors que, en fait, c'était un genre littéraire dont l'Espagne, comme la France, s'était prise de goût.

En dépit de ses échecs, cet esprit absolu poursuit la réalisation de son idéal.

S'il est assoiffé de sublime, il n'est cependant pas parfait. Il lui arrive de se laisser emporter par la colère, de recourir à la violence, de se jeter sur le premier venu avec sa lance, et... d'échouer lamentablement, ne tombant et ne succombant toutefois que pour mieux se redresser. Il lui arrive aussi de se conduire mal avec Sancho, de lui montrer de l'humeur, de lui asséner : *«Comment traître, tu te révoltes contre ton maître et seigneur naturel? Tu t'élèves contre celui qui te donne ton pain?»* (II, 60), d'aller jusqu'à le frapper.

On admire donc ce qu'il fait, tout en se rendant compte que son entreprise utopique est impossible.

Mais, dans la seconde partie, il évolue. Comme il a appris qu'un roman qui célèbre ses aventures a été publié, qu'il est ainsi devenu un célèbre personnage de fiction, une vedette incontestée, un héros, il est saisi d'un curieux vertige, résolument moderne et actuel, car, à travers cet effet de miroir, troublant et drôle, il se demande s'il est un héros du réel ou un héros du virtuel.

En II, 24, à la grande stupéfaction de Sancho, pour la première fois depuis qu'ils parcourent ensemble les routes d'Espagne, il ne prend pas l'hôtellerie pour un château ; et cela se produit encore en II, 59, et en II, 71. En II, 58, il rencontre des paysans transportant des statues de saints, mais il ne les prend pas pour autre chose que ce qu'elles sont, déclarant : *«Ces saints chevaliers exercèrent la profession*

que j'exerce, qui est celle des armes, avec cette différence, toutefois, qu'ils étaient saints et qu'ils combattirent à la manière divine, tandis que je suis pécheur et que je combats à la manière des hommes. Ils conquièrent le ciel à force de bras, car le ciel se laisse prendre de force ; et moi, jusqu'à présent, je ne sais trop ce que j'ai conquis à force de peines. Mais si ma Dulcinée du Toboso pouvait échapper à celles qu'elle endure, peut-être que, mon sort s'améliorant et ma raison reprenant son empire, j'acheminerais mes pas dans une meilleure route que celle où suis engagé.» Se manifeste donc un vacillement de sa confiance en lui ; on sent qu'il éprouve une sorte de désenchantement, une obscure sensation de se battre dans le vide, une vague conscience de sa folie ; quelque chose en lui est ébranlé.

De plus, Cervantès exposa ses illusions généreuses à la moquerie et même à la cruauté qu'exercent sur lui le duc et la duchesse, et, plus tard, les prétendus admirateurs de Barcelone où son triomphe est sa dernière illusion alors qu'il y a été transformé en homme-sandwich exposé à la risée de la foule.

En II, 64, il est défait par Samson Carrasco qui s'était présenté à lui comme étant le «*Chevalier de la Blanche-Lune*» ; cela lui porte un coup fatal ; certes, il éprouve le chagrin de devoir pendant un an abandonner la vie glorieuse des chevaliers errants, mais il y a pire : lui que s'est tiré de tant d'aventures, qui a été cassé dans son corps, moulu, mais avait toujours été prêt à repartir, est, cette fois, blessé à mort ; l'image de Dulcinée ne l'a pas soutenu, ni son propre courage ; il n'a plus confiance en lui-même ; il est atteint dans son illusion ; il découvre autour de lui une réalité triste et sans charme, et ce qui était chez lui aspiration, mouvement, élan vers une perfection toujours plus vaste, devient une source de douleur et de regret. Un grand déchirement ouvre ses yeux à la connaissance, amère et indéniable, de la toute-puissance du réel.

Pourtant, en II, 67, il semble trouver un nouvel élan en se proposant d'imiter les adeptes de la vie pastorale. Mais ce ne serait qu'un substitut à la chevalerie errante, qui lui était interdite pendant un an, qu'une provisoire évasion dans l'inaction. En effet, alors qu'être chevalier, c'est voir le monde tel qu'il est, sentir qu'il réclame justice, être berger, c'est renoncer à le transformer pour les autres, et se contenter de le transformer pour soi. Il ne ressent pas alors la fervente adhésion qui l'animait quand il se voulait chevalier. Il s'agirait seulement de passer le temps avec cette nouvelle aventure, cette fiction apaisante d'un monde à l'abri du mal, qui lui permettrait d'éviter le déchirement intime d'entendre le monde malheureux qui l'appelle et auquel il ne peut pas répondre. Et ce n'est pas une folie dangereuse, car elle ne bouleverse pas l'ordre établi, ne remet pas en cause des principes fondamentaux de la vie en société. De plus, au contraire de la solitaire aventure chevaleresque, la pastorale aurait lieu à domicile et dans une collectivité, avec ses amis, le curé et le barbier, qui l'assurent de leur participation complice, mais seulement du bout des lèvres.

Dès qu'il est réveillé de ses fantasmes, qu'il a compris la vanité de son effort, qu'il s'est aperçu qu'il a été la dupe consentante d'une illusion, qu'il est arrivé à un désenchantement total, il rentre dans son village, désillusionné (on ose à peine dire guéri). Contemplant, d'un œil apaisé et apaisant, toutes ses folies, il parvient à un sentiment de farouche et hautaine acceptation, et, en même temps, de regret, de mélancolie et d'ironie, car il comprend la vanité de son effort. Il sent alors arriver la mort. Après une léthargie où semblent s'être dissipées les nuées de ses imaginations romanesques, il revient à lui, pour maudire ces livres qui l'ont empoisonné, et dont est venu tout le mal, les romans de «*sa maudite et fatale chevalerie*» (I, 38) dont il reconnaît qu'ils l'ont dévoyé. À l'incitation que, dans un suprême excès de fidélité et d'affection, lui fait Sancho de revenir à sa folie, de repartir avec lui pour de nouvelles aventures, de créer une communauté pastorale, de vivre donc, il oppose le scepticisme calme et résigné de celui qui sait ce qui l'attend et qui sait aussi que les autres s'efforcent vainement de lui mentir. Il reconnaît : «*J'ai été fou, et je suis raisonnable ; j'ai été don Quichotte de la Manche, et je suis à présent Alonzo Quijano le bon.*» Il prononce cette belle phrase mystérieuse : «*Dans les nids de l'an dernier il n'y a pas d'oiseaux cette année.*» (II, 74), ce qui est inexact ornithologiquement parlant, mais correspond à la question de Villon : «*Mais où sont les neiges d'antan?*», celles de l'année dernière qui n'ont pu que fondre, la belle saison venue. Nous sommes ici au sommet du pathétique.

Enfin, au terme de cette œuvre qui montre finalement un processus d'assainissement mental, il meurt. Ainsi, lui qui était auparavant caché sous la caricature, finit par triompher d'elle. Elle ne s'efface pas tout à fait mais, à travers elle, apparaît une dignité héroïque, un visage si grave et si beau qu'il s'impose à l'affection, au respect.

L'objectif affiché de Cervantès ayant été de rendre détestable au public les histoires imaginaires et absurdes des romans de chevalerie, il fit de don Quichotte, qui est rendu fou par leur lecture excessive, qui vit dans un monde imaginaire calqué sur celui de la littérature chevaleresque, un chevalier de l'idéal en lutte perpétuelle avec la réalité, l'archétype du personnage généreux et idéaliste qui poursuit la quête utopique d'une société où seraient respectées les vertus cardinales et théologiques. Il vit et agit dans le respect de valeurs utopiques qui altèrent sa perception de la réalité, et qui provoquent l'incompréhension de ses contemporains, lesquels ne voient en lui que folie. Mais est-on vraiment fou parce qu'on veut croire en un monde meilleur, et qu'on pense être investi de la mission de faire respecter l'ordre et la justice, la tempérance, la sagesse et l'amour de Dieu? Est-on vraiment fou parce qu'on se nourrit de littérature? Rêveur, peut-être ; fou, non. Don Quichotte se conduit de façon absurde, mais sa quête, par laquelle il veut améliorer le monde, ne l'est pas ; c'est le monde dans lequel il vit, ce monde qui sombre dans la décadence, qui peut être considéré comme contraire à la raison. Peut-être que ce hidalgo de la Manche est en réalité le moins fou de tous. Et «ce perdant est un perdant magnifique puisqu'il y a une victoire dans toute défaite. Son épopée malheureuse lui avait révélé sa vérité intérieure.» (Pierre Assouline).

* * *

Comme, mille deux cents pages durant, Cervantès montra que la frontière entre folie et raison est indéterminable, mettant d'ailleurs ainsi en échec l'ordre binaire du monde, on peut voir en don Quichotte, en dépit de toutes ses folies, un sage qui, vivant au milieu d'un monde en pleine dégénérescence, fait preuve d'une grande lucidité. Ainsi, de même qu'il croit aux idéaux chevaleresques décrits dans ses livres, il croit à la sagesse proverbiale. En effet, lui qui dit à Sancho : «*Je sais aussi bien que vous lâcher des proverbes comme s'il en pleuvait*» (II, 7), en émet aussi, autant que son écuyer qui lui fait d'ailleurs remarquer : «*Vous me reprenez de dire des proverbes, et vous les enfileriez deux à deux*» (II, 67). En effet, on lit :

- «*Qui chante, ses maux enchante.*» (I, 22), ce que don Quichotte dit à un forçat.
- «*Ce que l'on peut obtenir de bon gré, il ne faut pas l'obtenir par la force.*» (I, 22).
- «*C'est dans le retard que gît le péril*» (I, 29).
- «*Il reste encore du soleil derrière la montagne.*» (II, 3), ce qui veut dire que subsiste l'espoir.
- «*De paille et de foin, le ventre devient plein*» (II, 3).
- «*Entre les extrêmes de la lâcheté et de la témérité est le milieu de la valeur*» (II, 4).
- «*Il faut qu'il y ait de tout dans le monde*» (II, 6).
- «*Si l'appât ne manque pas au colombier, les pigeons n'y manqueront pas non plus.*» (II, 7)
- «*Mieux vaut bonne espérance que mauvaises possessions, et bonne plainte que mauvais paiement.*» (II, 7).
- «*L'abondance du cœur fait parler la langue*» (II, 12).
- «*Quand la colère déborde et sort de son lit, la langue n'a plus de rives qui la retiennent ni de frein qui l'arrête.*» (II, 27)
- «*La pensée même doit se détourner des choses obscènes et ridicules, à plus forte raison les yeux*» (II, 59).
- «*Le commencement de la santé, c'est, pour le malade, de connaître sa maladie.*» (II, 60).
- «*La Saint Martin viendra pour lui, comme pour tout cochon*» (II, 62), allusion au proverbe : «À chaque porc arrive sa Saint-Martin».
- «*On n'a pas pris Zamora en une heure*» (II, 71), le long siège de cette ville en 1072 ayant fait naître un dicton courant en Espagne.

Remarquons qu'il ne manie pas toujours les proverbes sans se contredire. En effet, en I, 16, il déclare à son hôtesse : «*Croyez-moi, belle et noble dame, vous pouvez vous appeler heureuse pour avoir recueilli dans votre château ma personne, qui est telle que, si je ne la loue pas, c'est parce qu'on a*

coutume de dire que la louange de sa propre personne avilit.» Il recourt donc à un proverbe induisant qu'il ne faut pas se vanter alors qu'il vient d'affirmer à son hôtesse qu'elle peut s'estimer chanceuse de recevoir une personne telle que lui sous son toit. Il ne se rend pas compte de la contradiction de ses propos. En revanche, nous pouvons penser que l'auteur en est conscient, et désire, par volonté d'ironie, que le lecteur perçoive la non-applicabilité du proverbe à la situation.

Prouvent aussi la sagesse de don Quichotte des maximes, des remarques, qui sont d'un moraliste, et qu'il prononce sur un ton rigoureux et sévère :

-«*La vertu est encore plus persécutée des méchants que chérie des bons.*» (I, 47).

-«*Le grand adonné au vice sera un grand vicieux, et le riche sans libéralité un mendiant avare ; en effet, le possesseur des richesses ne se rend pas heureux de les avoir, mais de les dépenser, et non de les dépenser à tout propos, mais de savoir en faire un bon emploi.*» (II, 6).

-«*La louange a toujours été le prix de la vertu.*» (II, 6).

-«*Le sentier de la vertu est étroit, le chemin du vice est large et spacieux. [...] Le large chemin du vice finit par la mort, et l'étroit sentier de la vertu finit par la vie, non pas une vie qui finisse elle-même, mais celle qui n'aura pas de fin. [...] C'est par ces étroits chemins qu'on monte au trône élevé de l'immortalité, d'où jamais on ne redescend.*» (II, 6).

- «*Il faut vaincre l'envie par la générosité et la grandeur d'âme, la colère par le sang-froid et la quiétude d'esprit.*» (II,8).

-«*Tout se couvre et se cache sous le grand manteau de la simplicité, toujours naturelle et jamais artificieuse.*» (II, 8)

-«*Il y a des temps pour plaisanter et des temps où les plaisanteries viennent fort mal à propos.*» (II, 9).

-«*Les enfants sont une portion des entrailles de leurs parents ; il faut donc les aimer, qu'ils soient bons ou mauvais, comme on aime les âmes qui nous donnent la vie.*» (II, 16).

-«*On ne peut et l'on ne doit point nommer supercherie les moyens qui visent à une fin vertueuse*» (II, 22), ce qui est une version de l'inquiétant adage : «La fin justifie les moyens» !

-«*Celui qui se fait beau parleur et mauvais plaisant trébuche au premier choc et tombe au rôle de misérable bouffon*» (II, 31).

-«*Il n'y a point une femme si retirée et si sage qu'elle vive, qui n'ait du temps de reste pour satisfaire ses désirs quand elle s'y laisse porter*» (II, 60).

Prouvent surtout sa sagesse, ses conseils d'une finesse opportune qu'il insinue, formule, assène quelquefois, son enseignement politique qui est d'un législateur. Ainsi, aux habitants du village du braiment qui sont partis pour se venger de l'autre village, il reproche de s'être sentis offensés car «*aucun individu ne peut offenser une communauté entière*», et il statue : «*Il n'y a que quatre choses pour lesquelles les républiques bien gouvernées et les hommes prudents doivent prendre les armes et tirer l'épée, exposant leurs biens et leurs personnes. La première, c'est la défense de la foi catholique ; la seconde, la défense de leur vie, qui est de droit naturel et divin ; la troisième, la défense de leur honneur, de leur famille et de leur fortune ; la quatrième, le service de leur roi dans une guerre juste ; et, si nous voulions en ajouter une cinquième, qu'on pourrait placer la seconde, c'est la défense de leur patrie. À ces cinq causes capitales, on peut en joindre quelques autres qui soient justes et raisonnables, et puissent réellement obliger à prendre les armes. Mais les prendre pour des enfantillages, pour des choses plutôt bonnes à faire rire et à passer le temps qu'à offenser personne, ce serait, en vérité, manquer de toute raison. D'ailleurs, tirer une vengeance injuste (car juste, aucune ne peut l'être), c'est aller directement contre la sainte loi que nous professons, laquelle nous commande de faire le bien à nos ennemis et d'aimer ceux qui nous haïssent. Ce commandement paraît quelque peu difficile à remplir ; mais il ne l'est que pour ceux qui sont moins à Dieu qu'au monde, et qui sont plus de chair que d'esprit. En effet, Jésus-Christ, Dieu et homme véritable, qui n'a jamais menti et n'a pu jamais mentir, a dit, en se faisant notre législateur, que son joug était doux et sa charge légère. Il ne pouvait donc nous commander une chose qu'il fût impossible d'accomplir. Ainsi, mes bons seigneurs, Vos Grâces sont obligées par les lois divines et humaines à se calmer, à déposer les armes.*» (II, 28). Ce discours dérive donc d'une réflexion politique à courte vue (car toute personne décidée à se battre y trouverait une justification de le faire !) à une très

conventionnelle profession de foi (qu'on trouve aussi dans ce proverbe : «*La feuille ne se remue pas à l'arbre sans la volonté de Dieu*» [II, 3]), tandis que don Quichotte ne se rend pas compte que, au passage, il condamne sa propre conduite qui est justement de prendre les armes «*pour des enfantillages, pour des choses plutôt bonnes à faire rire*» !

Ainsi, si don Quichotte montre longtemps une hâte pleine d'angoisse, il nous conduit néanmoins vers une vie contemplative. Ses qualités morales rendent les lecteurs plus indulgents devant les absurdités qu'il peut dire ou commettre, devant sa dérive psychologique. Si, dans son «ingéniosité» ou sa vision irréaliste mais point sottise des choses, nous le regardons avec sympathie, sans pourtant pouvoir retenir un sourire, il acquiesce à nos yeux, dans sa lutte pour le bien contre le mal, une telle épaisseur humaine, une telle profondeur psychologique, qu'il nous contraint à admirer sa droiture et la grandeur de son âme, à l'excuser, à le plaindre lorsqu'il échoue, à s'amuser de lui sans se moquer (car, moralement, il a raison), à suivre son exemple, à s'identifier à lui, à remonter le cours de nos propres vies, avec leurs hauts et leurs bas, à retrouver, devant celui qui subit tant de souffrances en restant tout de même longtemps dans un état d'enchantement, cette force puérile que chacun porte en soi. Avec ce défenseur d'un idéal chevaleresque devenu anachronique, avec cette figure troublante et dynamique, Cervantès, tout en manifestant à son égard une tendre dérision, exprima son aspiration à une libre existence, sa propre quête pathétique d'idéal. Lui, qui avait couru sur bien des routes les armes à la main, nourrissait, au fond de son cœur, un rêve d'amour, de justice et de paix.

* * *

Au long de ce livre immense, don Quichotte et Sancho connaissent des aventures où leur duo est du genre de celui de l'aveugle et du paralytique, car ils sont, en quelque sorte, deux handicapés qui, même s'ils sont unis dans une entreprise qui semble dérisoire, unissent leurs capacités mutuelles afin de mieux vivre. Sans Sancho, les aventures de don Quichotte se seraient vite terminées ; mais, sans don Quichotte, elles n'auraient jamais commencé. L'un sans l'autre, ils sont inaptes à l'aventure ; mais, ensemble, en muant peu à peu leurs antagonismes apparents en une complicité subtile, ils s'inventent cette destinée qui allait leur ouvrir les portes d'une immortelle renommée.

Leur relation ayant une dimension dialectique, ils ont des entretiens où s'affrontent deux rapports au monde, celui du réaliste qui accepte le monde tel qu'il est, s'y conforme, se contient, ne veut ou ne peut concevoir autre chose, et de l'idéaliste, qui, insatisfait du monde tel qu'il est, en imagine un autre, et en rêve, son esprit étant tendu vers le changement, vers un dépassement. Là où don Quichotte voit des géants à combattre, Sancho rappelle qu'il ne s'agit que de moulins à vent. Don Quichotte est exalté tandis que Sancho reste sur ses positions, ne cherchant qu'à profiter de plus de confort. Mais il maintient son maître en prise avec le réel, et rend ainsi possible l'expression de toute sa démesure. Dans leurs plaisantes controverses, qui sont d'une succulente ironie et d'une souveraine sagesse, dans leur dialogue qui est vrai, qui est criant de vérité, où s'opposent deux rhétoriques, ils recourent à de solides argumentations, chacun usant du langage d'une façon différente, mais avec une gracieuse, délicate et pudique courtoisie, dans le respect de l'autre.

On les voit vivre d'une vie toujours plus présente, toujours plus personnelle, exister par plus d'existence, se transformer, prendre plus de corps et plus d'âme.

Comme la puissance d'amour et la très extraordinaire bonté de don Quichotte se manifestent au plus haut degré dans sa relation avec Sancho, ils sont unis par une touchante fraternité, qui est même de l'amour. Ainsi ils constituent une des plus émouvantes images qui aient jamais été produites de l'échange humain.

Cervantès a été le créateur de deux types humains issus de la pure imagination, et devenus plus vivants que nul personnage historique, au point qu'ils sont passés dans le langage courant, dans le folklore universel, et qu'ils incarnent non pas seulement un pays ou une époque, mais un monde. Don Quichotte et Sancho sont devenus deux figures légendaires, représentant l'un le bon sens paysan, l'autre l'enthousiasme pour de nobles actions, par lesquelles on s'attaque à un ennemi plus fort, et qui aboutissent à un échec ridicule.

Intérêt philosophique

En écrivant "*Don Quichotte*", livre riche d'expériences humaines et de pensées profondes, Cervantès, en conformité avec l'art du temps où une intention moralisatrice se développa sous l'influence d'Aristote, qui assigna précisément aux artistes la tâche de proposer une vérité exemplaire et universelle, voulut de toute évidence donner un enseignement. La richesse d'un tel personnage et des situations par lesquelles il passe ne peut manquer d'inspirer la réflexion. D'ailleurs, Cervantès lui-même suggère qu'il n'y aura pas, dans cette critique des romans de chevalerie et d'un de leurs lecteurs, seulement une matière à rire, sous-entendant que, cherchant à délibérément séduire d'abord par ce récit burlesque, qui ne serait qu'un prétexte, il voulait susciter une réflexion d'une toute autre portée, voire d'une réelle audace. On peut penser qu'en tendant ce miroir magistral de notre humaine condition, il entendait donner des leçons de sagesse. Et c'est bien ce qu'il fait dire au curé qui, en parlant du théâtre, parle en fait de toute œuvre de fiction : *«Après avoir assisté à une comédie régulière et ingénieuse, le spectateur sortirait amusé par les choses plaisantes, instruit par les choses sérieuses, étonné par les événements, réformé par le bon langage, mieux avisé par les fourberies, plus intelligent par les exemples, courroucé contre le vice et passionné pour la vertu. Tous ces sentiments, la bonne comédie doit les éveiller dans l'âme de l'auditeur, si rustique et lourdaud qu'il soit.»* (I, 48).

* * *

On peut considérer que la volonté de Cervantès de faire passer des messages s'est manifestée d'abord par les proverbes qu'il a prêtés à don Quichotte et à Sancho surtout, mais aussi à :

-la femme de celui-ci : *«La fille honnête de travailler se fait fête»* (II, 5) - *«Qui te couvre te découvre»* (II, 5), ce qui signifie que l'accumulation des richesses et des honneurs fait, s'il y a lieu, ressortir l'indignité ou l'infamie ;

-le propriétaire des lions que don Quichotte veut affronter : *«La valeur qui va jusqu'à la témérité est plus près de la folie que du courage»* (II, 17) ;

-le duc : *«Celui qui dit des injures est tout près de pardonner»* (II, 71) ;

-le narrateur : *«Il n'y a point d'ami pour l'ami, les cannes de jonc deviennent des lances»* (II, 12) , ce qui est en fait deux vers se rattachant à l'histoire des dissensions et des luttes entre les Abencérages et les Zégris - *«Croire que, dans cette vie, les choses doivent toujours durer au même état, c'est croire l'impossible.»* (II, 53) ; *«La vérité, si fine qu'elle soit, ne casse jamais, et elle nage sur le mensonge comme l'huile au-dessus de l'eau.»* (II, 10).

-l'auteur (dans le prologue de la première partie : *«Sous mon manteau je tue le roi»*).

Don Quichotte indique à Sancho : *«J'amène les proverbes à propos, et, quand j'en dis, ils viennent comme une bague au doigt ; mais toi, tu les tires si bien par les cheveux que tu les traînes au lieu de les amener. Si j'ai bonne mémoire, je t'ai dit une autre fois que les proverbes sont de courtes maximes tirées d'une longue expérience et des observations de nos anciens sages. Mais le proverbe qui vient hors de propos est plutôt une sottise qu'une sentence»* (II, 67). Cette idée, Cervantès la répéta d'ailleurs dans sa nouvelle "*Le licencié de verre*". Les deux personnages se prononcent ainsi sur un large éventail d'activités humaines, donnent des avis d'ordre moral ou pratique, non sans que l'analyse de leur applicabilité décèle un décalage constant, d'où une ambiguïté qui empêche toute interprétation monolithique.

On assiste même à une lutte entre proverbes. Ainsi, alors que don Quichotte dit : *«À bon rat, bon chat»*, Sancho lui rétorque : *«Je vous entends, et je gage que vous voulez dire à bon chat bon rat ; mais qu'importe, puisque vous m'avez compris? - Si bien compris, continua don Quichotte, que j'ai pénétré le fond de tes pensées, et deviné à quel but tu tires avec les innombrables flèches de tes proverbes.»* (II, 7).

Aux proverbes se joignent des maximes, des aphorismes tels que ceux-ci : *«Mieux vaut miette de roi que grâce de seigneur».* (I, 39) - *«La fortune est une femme capricieuse, fantasque, toujours ivre et*

aveugle par-dessus le marché. Aussi ne voit-elle pas ce qu'elle fait, et ne sait-elle pas qui elle abat ni qui elle élève.» (II, 66).

Cervantès a placé sur les lèvres de Sancho cette bouleversante vérité : *«Quelle plus grande folie que de se laisser mourir.»*

Proverbes et maximes sont censés porter en eux une vérité, un bon sens, une sagesse, qu'on ferait mieux d'adopter. Mais, comme un proverbe est souvent contredit par un autre (bien que deux proverbes contraires peuvent exister sans que cela remette en cause leur véracité, car tout est fonction de la situation d'énonciation à laquelle ils sont incorporés), Cervantès semble dire à son lecteur qu'il ne faut pas croire tout ce qu'affirme la sagesse populaire, comme le fait don Quichotte, ni vouloir l'appliquer au monde dans lequel on vit, comme s'y emploie Sancho. En I, 22, le pseudo chevalier errant veut rendre leur liberté à des voleurs, escrocs et autres criminels. Mais il invoque un proverbe où est condamné l'usage de la force.

* * *

De la matière romanesque elle-même, on peut dégager différents aspects qui ont une valeur générale, car, si don Quichotte et Sancho témoignent de leur temps, ils témoignent aussi de tous les temps, de tous les peuples, sont universels :

La position sur les livres :

Cervantès à la fois les condamne et prit leur défense : *«Il n'est pas de si mauvais livre, dit le bachelier qu'il ne s'y trouve quelque chose de bon.»* (II, 3 ; II, 59). *«Don Quichotte»*, dont le sujet même est la lecture, est aussi à la fois une critique et une défense de la littérature. Cervantès déclara avoir voulu écrire un roman de chevalerie qui rende capable de se détacher de tous les autres romans de chevalerie, qui étaient largement répandus à cette époque. Il mit en garde contre la soumission aux illusions données par les romans, l'exaltation du besoin de romanesque, le sentiment d'insatisfaction qui ne peut qu'en être la conséquence. On peut considérer que son personnage annonce celui de Flaubert, Emma Bovary, dont l'attitude, le refus de se voir tel qu'elle est, est d'ailleurs appelée «bovarysme». Par l'exemple de ces deux personnages, nous sommes invités à nous méfier de l'addiction à une seule sorte de lecture, sinon à celle d'un seul livre ; à nous méfier de la séduction que peut exercer la fiction en général, tout en tenant compte du fait que la cruauté de la vie est tempérée par l'illusion.

La réflexion sur l'écriture :

Cervantès se sachant écrivain, se mit constamment en dehors du récit, fit intervenir des discours sur les récits, se permit des commentaires techniques (*«Le poète peut conter ou chanter les choses, non comme elles furent, mais comme elles devaient être ; tandis que l'historien doit les écrire, non comme elles devaient être, mais comme elles furent, sans donner ni reprendre un atome à la vérité.»* [II, 3]), porta un jugement sur sa propre œuvre, craignit que tel ou tel confrère ne la plagie, etc.. Il faut souligner qu'une dissection de la chose littéraire poussée à un tel degré était unique dans l'histoire des lettres occidentales.

La critique politique et religieuse :

Cervantès peignit une Espagne où régnaient injustice, intolérance, immoralité, égoïsme..., toutes attitudes auxquelles s'oppose don Quichotte, incarnation de la sagesse et de la bonté. Ce ne serait donc pas lui qui a un comportement absurde, mais le reste du monde qui vit privé de toute vertu et de toute morale, et qui ne cherche plus à faire le bien.

Surtout, Cervantès montra, avec une tristesse ironique, la décadence de ce pays où se heurtaient alors le monde médiéval et le monde moderne, la tradition et la nouveauté, don Quichotte refusant le présent pour entretenir les valeurs d'un passé fictif, mythique, une pureté légendaire, une origine que la modernité était en train d'effacer.

Par contre, Cervantès put donner sa conception d'une société idéale en décrivant le gouvernement de son île par Sancho. Cependant, comme celui-ci entreprend d'expulser de son île les parasites, gens

oisifs et batteurs de pavé, pour préserver les privilèges des gentilshommes, et honorer les gens d'Église, Cervantès, exerçant ainsi son ironie, montra alors qu'un homme du peuple revendicateur devient, quand il dispose du pouvoir, un parfait conservateur !

Le problème de l'exercice de la justice :

La défense spontanée du jeune André qui est fouetté par son maître, un paysan qui s'estime tout à fait sûr de son bon droit à le faire, pose le grave problème de l'exercice de la justice, car don Quichotte la rend sans l'assurer, puisque, par la suite, le paysan, qui a été insulté, fait payer à l'enfant son humiliation, et le bat cette fois avec méchanceté. La justice, telle que rendue par don Quichotte, aboutit à l'échec le plus cruel qui soit, l'échec par illusion de la victoire.

Il nous faut admettre que, dans le monde tel qu'il est, des accommodements sont faits avec l'injustice ; que les humbles plient, font le gros dos, tandis que, pour don Quichotte, il n'y a pas d'accommodement possible, car il faut que triomphe une justice supérieure ; or, hélas ! elle n'existe pas. Par son intervention intempestive, il a rompu l'équilibre entre le Bien et le Mal, qui doit être préservé si ce n'est pas le Bien qui triomphe totalement. Il faut constater que ce sont toujours les humbles qui font les frais des grandes entreprises rédemptrices. En fait, les opprimés n'ont pas besoin de paroles, ils ont besoin d'actions menées à bien !

Le problème de la foi :

En I, 4, la volonté de don Quichotte de voir la beauté suprême de Dulcinée reconnue par les marchands de Tolède, sans qu'il ait besoin de leur présenter son portrait, est bien plus qu'un autre épisode burlesque car y est critiquée l'attitude de ceux qu'on appelle les fidéistes, pour lesquels la foi n'existerait pas si elle devait s'appuyer sur quelque preuve que ce soit. L'attitude des marchands est analogue à celle des pharisiens qui, selon l'*Évangile de saint Marc* (8, 11-13), demandèrent à Jésus «un signe venant du ciel» qu'il leur refusa.

L'opposition entre réalisme et idéalisme : Comme indiqué précédemment, elle est représentée par l'opposition entre Sancho Panza et don Quichotte, qui sont les symboles de deux tendances de la nature humaine dont notre expérience quotidienne permet de constater la coexistence.

Sancho Panza est le type même du réaliste qui accepte le monde tel qu'il est, s'y conforme, se contente, ne veut ou ne peut concevoir autre chose ; qui, n'étant poussé que par un instinct pur de l'utile, ne cherche qu'à s'assurer plus de confort.

Don Quichotte est le type même de l'idéaliste, qui, étant tout sentiment, est insatisfait du monde tel qu'il est, ne l'accepte pas, en imagine un autre, et en rêve, son esprit étant tendu vers le changement, vers un dépassement, car il est animé et même exalté par la volonté d'imposer sa fiction contre le monde réel.

Pour Cervantès, du fait de son attachement aux anciens romans de chevalerie et de cette exaltation, il est ridicule, et aboutit à un échec. Comme on l'a déjà indiqué, à partir de don Quichotte, a été défini le donquichottisme, une disposition d'esprit, un comportement sinon une pathologie où se mêlent la folie de la lecture, le refus de la réalité pour préférer la fiction, les mirages, l'imaginaire, la faculté de se concevoir autrement qu'on n'est, l'ardeur réformatrice, l'enthousiasme pour de nobles actions désintéressées par lesquelles on s'attaque à un ennemi plus fort, et qui aboutissent à des échecs ridicules, le goût de l'utopie, l'idéalisme.

Celui-ci est-il pour autant condamné? Non, et on peut penser qu'un idéalisme se projetant vers l'avenir, concevant même une utopie, ne serait pas une folie ; que le serait la volonté de laisser le monde tel qu'il est, sans chercher à l'améliorer.

D'autre part, comme le réalisme ne peut s'affirmer qu'en réfutant l'idéalisme, et que l'idéal n'existe qu'en détournant le réel, le livre, en définitive, nous fait comprendre qu'est nécessaire, dans la vie en société, la conciliation de ces deux tendances pour adopter une position moyenne qui n'a rien d'exaltant, mais qui est la voie de la sagesse.

L'affirmation de l'individualisme moderne :

Si don Quichotte est devenu fou, et échoue, l'essentiel est ailleurs : dans la résistance que maintient cet homme désespéré qui agit tout de même, qui s'affirme. On peut voir en lui le Sisyphe de Camus pour qui : «*La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux.*»

Or on peut constater que la création du personnage alla de pair avec l'émergence du sujet, de la conscience de soi, au moment où la rupture progressive avec la logique scolastique conduisait à la Renaissance qui fut, en effet, marquée par une reprise du débat sur l'individu et la liberté qui avait été celui de Socrate et de Platon, les premiers à développer l'intuition du moi, et à affirmer l'âme comme principe de la subjectivité.

La volonté de faire triompher l'altruisme sur l'individualisme :

Si Cervantès raillait son personnage, il n'en avait pas moins fait de lui un homme animé par l'amour et la générosité, dont le dévouement va jusqu'au sacrifice, tel un Christ (avec son visage émacié, sa barbe et ses cheveux longs, il lui ressemble, et, sauveur voulant apporter un peu d'espoir dans un monde dominé par l'injustice et la corruption, il s'apparente à lui) offert à l'incompréhension et à la moquerie. On peut penser que, adhérant, avec une indulgence bienveillante, à toutes les formes dans lesquelles l'amour se réalise, c'est-à-dire l'amour des choses, des bêtes, de la nature, de l'être humain ; non pas la pitié, mais bien l'amour véritablement évangélique, il voulut prôner la charité et l'entraide.

L'éloge de l'amour :

À travers les différentes histoires d'amour dont il a parsemé son livre, à travers l'amour platonique mais profond de don Quichotte pour Dulcinée, Cervantès entendait célébrer le véritable amour, inclination naturelle qui nous exalte et nous entraîne, qui veut le bien de la personne aimée considérée en elle-même, non comme moyen mais comme fin. C'est une source inépuisable de vie et de joie, dont chacun réalise le but éternel dans la richesse de l'expérience concrète, même si ce but s'avère inexprimable au moment même où on le vit. On peut y voir l'amour courtois qui, en II, 34, est justement défini par «*les quatre S.S.S.S. que doivent avoir, à ce qu'on dit, tous les amants parfaits*» : ce seraient «*Sabio*» [sage], «*Solo*» [unique], «*Solicito*» [empressé], «*Secreto*» [discret]).

Mais Cervantès nous invite à nous garder de l'illusion dans notre perception des autres, dans l'amour ou la haine que nous pouvons leur porter, car c'est à travers le prisme de nos propres rêves que naît notre sentiment.

* * *

Michel Serres a pu affirmer : «*"Don Quichotte"* est à la fois un grand roman et un grand traité de philosophie.»

Destinée de l'œuvre

Après le grand succès remporté par la première partie de «*Don Quichotte*», la seconde partie connue, elle aussi, un succès considérable. Comme le livre fut lu par des comédiens sur les places publiques, devant ceux qui ne savaient pas lire, très vite, les personnages, don Quichotte, Sancho Panza, Dulcinée, Maritorne, Rossinante, etc., devinrent des références familières à tout un chacun, eurent leur vie propre dans l'imaginaire populaire.

L'Espagne se reconnut vite dans le tableau d'elle que donnait le roman, vit dans le personnage l'incarnation de l'Espagnol éternel, l'accueillit avec enthousiasme, fit du livre le chef-d'œuvre de sa littérature, son livre national, sa Bible. Cervantès devint bientôt l'écrivain par excellence du pays. Moins de dix ans après sa parution, le livre était déjà devenu un classique célébré dans tout le royaume.

Puis «*Don Quichotte*» devint important aussi pour chacun des pays hispaniques, fut considéré comme l'étendard le plus noble de tous les peuples de langue espagnole. Et on a pu dire qu'il n'y aurait pas de langue espagnole littéraire sans lui.

Enfin "*Don Quichotte*" connu, dès le XVII^e siècle, de nombreuses traductions.

La première fut en anglais, peut-être grâce à l'influence de Shakespeare ; elle fut l'œuvre de Thomas Shelton, et fut publiée à Londres en 1612 sous le titre "*The history of the valerous and wittie knight-errant don Quixote of the Mancha*". Thomas Shelton traduisit ensuite le deuxième volume (1620).

En France, le livre fut, dès 1614, traduit par César Oudin sous le titre de "*L'ingénieux don Quixote de la Manche*". Le second volume, traduit par François de Rosset parut en 1618. Ils n'ont ni trahi ni déformé l'original, l'archaïsme de leur langue et certaines bizarreries dans l'expression rendant toutefois la lecture ardue.

Vint ensuite une traduction en italien par Lorenzo Franciosini de Castelfiorentino, sous le titre de "*L'ingegnoso cittadino don Chisciotte della Mancía*", publiée à Venise en 1622, puis, pour le second volume, en 1625.

Suivirent, au XVII^e siècle, des traductions en allemand et en néerlandais.

En France, se succédèrent d'autres traductions :

- En 1678, celle de Filleau de Saint-Martin, qui est complète mais inexacte à l'occasion.

- En 1744, celle de Saint-Martin de Chassonville.

- En 1777, celle de Lefebvre de Villebrune.

- En 1777, Vacquerie d'Hermilly produisit un abrégé.

- En 1799, Florian massacra le castillan de Cervantès, supprimant, tranchant, abrégeant, corrigeant, atténuant jusqu'au contresens.

Au XVIII^e siècle encore, parurent des traductions en danois, en polonais, en portugais et en russe (par Alexandre Pouchkine qui, pour ce faire, apprit l'espagnol !).

Aux XIX^e et XX^e siècles, parurent des traductions dans pratiquement toutes les langues.

En France, en 1836, parut la célèbre traduction de Viardot qui, souple, élégante, est encore la meilleure ; il sut garder à la fois l'exactitude et l'aisance de Cervantès, et le génie de la langue française, ayant pris soin de relire Montaigne avant de commencer son travail.

Ce fut ainsi que "*Don Quichotte*" devint un de ces grands livres qui exercent leur rayonnement sur diverses littératures, qui s'imposent à toute la conscience humaine au point de devenir fameux entre les plus fameux.

* * *

Le propre des grandes œuvres étant de fournir un sens nouveau à chaque lecture, en fonction de la sensibilité de l'époque, au cours des siècles, "*Don Quichotte*" provoqua des échos, des résonances, des imitations, des critiques auxquelles Cervantès avait ouvert la voie, puisqu'il avait jugé sa propre œuvre. Le roman ne cessa de fasciner les exégètes qui, chacun cherchant à découvrir son «véritable» message, produisirent des analyses variées et contradictoires.

Longtemps, le roman fut surtout perçu comme le parcours burlesque d'un personnage fou et ridicule, provoquant donc le rire.

Au XVIII^e siècle, on vit surtout dans le héros l'incarnation de la décadence de l'Espagne, qui avait raté sa rencontre avec la modernité. En 1720, Montesquieu, dans la "*Lettre persane*" n° 78, fit dire à Rica des Espagnols : «Le seul de leurs livres qui soit bon est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres» ; c'était une plaisante raillerie qui pouvait plaire par son exagération même, mais que les Espagnols prirent au sérieux. Mais, pour Saint-Évremond, "*Don Quichotte*" est le roman qui peut le mieux «contribuer davantage à nous former un bon goût sur toutes choses» ; et il ajouta : «J'admire comme dans la bouche du plus grand fou de la terre, Cervantès a trouvé le moyen de se faire connaître l'homme le plus entendu et le plus grand connaisseur qu'il se puisse imaginer.» Pour Bernardin de Saint-Pierre, Cervantès employa «le ridicule, ce contraste naturel de la terreur humaine.»

En 1789, l'Espagnol José Cadalso, dans ses "*Cartas Marruecas*", vit en don Quichotte un héros admirable.

Au temps de la Révolution française, le livre fut populaire car on le considéra comme un commentaire social, comme une odyssée symbolique où il est affirmé qu'un individu peut avoir raison contre une société tout entière.

Au début du XIX^e siècle, les poètes et artistes romantiques ne furent pas sensibles à la seule verve comique du roman, mais à sa profondeur philosophique. Pour eux, «*l'ingénieux hidalgo*» était une figure à la fois dérisoire et sublime, le plus moqué des chevaliers, mais le plus émouvant, le plus digne, car, par le rêve et l'imagination, il s'élève au-dessus des préoccupations matérielles dont sont prisonniers les humains dans leur grande majorité, un «chevalier de l'idéal» en lutte perpétuelle avec la réalité, le modèle de l'être humain dominé par ses rêves, et en proie à la mélancolie ; ils admirèrent le grand défi que propose cet homme désespéré qui agit tout de même, qui essaie de vivre la vie dont il rêve ; ils se voulurent des don Quichotte, mais qui n'osaient pas franchir le pas qu'il avait franchi pour partir réformer le monde.

Spécialement, les romantiques allemands virent dans le livre la bible de l'humanité, trouvèrent que Cervantès avait manifesté une volonté totalisante en tentant de rendre compte des différentes facettes de la nature humaine. Pour Schlegel, le livre montre la lutte de la prose (Sancho) et de la poésie (don Quichotte) ; il apprécia le fait que Cervantès «abolit les lois de la froide raison, et nous précipite dans le chaos de notre propre nature». Schelling porta ce jugement : «Tandis qu'un esprit de deuxième ordre eût vu dans le roman l'occasion de tracer la satire d'une folie particulière, Cervantès en a fait le tableau le plus universel, le plus profond et le plus pittoresque de la vie elle-même», le tableau de la lutte du réel et de l'idéal. Pour Schopenhauer, «*"Don Quichotte"* exprime allégoriquement la vie de tout homme qui ne se contente pas, comme les autres, de suivre son propre bonheur, mais veut atteindre un but objectif, idéal, qui s'est emparé de sa pensée et de sa volonté ; ce qui lui donne, dans ce monde, une attitude singulière.»

Byron déclara, au chant XII de *"Don Juan"*, que l'échec de don Quichotte était plus douloureux que divertissant.

Balzac rendit plusieurs fois hommage à Cervantès ; dans l'avant-propos de *"La comédie humaine"*, il le cita comme un de ses inspirateurs aux côtés de Goethe et Dante ; dans *"Illusions perdues"*, il l'évoqua : «Enfin le grand Cervantès, qui avait perdu le bras à la bataille de Lépante en contribuant au gain de cette fameuse journée, appelé vieux et ignoble manchot par les écrivailleurs de son temps, mit, faute de libraire, dix ans d'intervalle entre la première et la seconde partie de son sublime *"Don Quichotte"*.»

Plus tard dans le siècle, Flaubert déclara : «*C'est le livre que je savais par cœur avant de savoir lire*» ; mais, s'étant ensuite corrigé de son romantisme, il songea beaucoup à *"Don Quichotte"* en dénonçant, dans *"Madame Bovary"* l'évasion dans l'imaginaire, l'illusion romanesque d'être un autre.

Au XIX^e siècle, *"Don Quichotte"* eut une grande influence en Russie, sa présence se sentant en filigrane dans *"Les âmes mortes"* de Gogol, et dans *"L'Idiot"* de Dostoïevski qui le salua comme le plus grand et le plus triste de tous les livres, l'histoire d'un échec mais où la vérité est sauvée par un mensonge (ce qui est la meilleure définition qu'on ait donnée de la fiction). Tourgueniev, dans un essai intitulé *"Hamlet et don Quichotte"*, estima que le chevalier symbolise le triomphe de la justice, et la supériorité de la foi éternelle sur l'individualisme : tandis qu'Hamlet fait de son «moi» le centre du monde, don Quichotte se sacrifie pour les autres, et son comportement, même lorsqu'il fait rire, ne laisse pas d'être sublime.

Le poète italien Carducci reprocha à Cervantès d'avoir écrit «sans en avoir conscience, la plus grande satire de l'enthousiasme».

Anatole France déclara : «Malheur à qui ne ressemble pas quelquefois à don Quichotte, et ne prit jamais des moulins à vent pour des géants ! Ce magnanime don Quichotte était son propre enchanteur. Il égalait la nature à son âme. Ce n'est point être dupe, cela ! Les dupes sont ceux qui ne voient devant eux rien de beau ni de grand.»

Nietzsche trouva bien amères les avanies subies par le héros.

Au XX^e siècle, on ne cessa de chercher les multiples implications philosophiques de *"Don Quichotte"*, désormais considéré comme un chef-d'œuvre précurseur. Les lettrés ont continué de s'interroger sur ce que voulut y «mettre» Cervantès, et la liste des ouvrages qui lui sont consacrés est impressionnante. Les plus éminents critiques ont écrit sur lui des pages parfois remarquables.

Les Espagnols, en particulier, ne cessèrent de tirer de ce livre inépuisable, chacun selon sa propre tendance, une philosophie.

En 1905, Miguel de Unamuno publia *“La vie de Don Quichotte et de Sancho Panza”*. S’il avait choisi la vie de ce héros, c’est parce qu’il l’avait trouvée en tout point conforme à l’idéal qu’il avait défini auparavant dans *“Le sentiment tragique de la vie”*. Il disait que les morales utilitaires et positivistes doivent être rejetées comme indignes de l’être humain dont le salut résiderait dans sa volonté de dépassement. Pour lui, don Quichotte est fou, mais ce fou est au suprême degré conscient de sa personnalité, et avide d’éternel. Aussi, dès la première aventure du chevalier (la rencontre à l’auberge de deux pauvres prostituées qu’il appelle demoiselles), une interprétation généreuse se dégage : il veut purifier le mal, il veut que soit rachetée l’injustice sociale. De même, la scène où les marchands ne veulent pas accéder aux prières de Dulcinée symboliserait le drame fatal de quiconque veut faire triompher la vérité de l’esprit. Serait symbolique également l’assaut aux moulins à vent qui représenterait la lutte de l’esprit contre la brutalité de la machine. À propos de la libération des galériens, Unamuno espérait l’établissement d’une justice plus humaine que la justice légale. Du carnage que fait le chevalier parmi les marionnettes, il tirait une leçon d’héroïque sincérité. Quant à la mélancolie de don Quichotte, et à cette constatation que font les humains qu’il n’est pas de conquête qui ne leur donne beaucoup de peine, il y voyait le symbole de l’angoisse qui préside à la connaissance lorsque, dégoûtés des apparences, nous voulons parvenir à l’essentielle vérité.

En 1914, José Ortega y Gasset publia *“Méditations sur Don Quichotte”* où, étudiant la signification du roman moderne par rapport à l’épopée antique, il en conclut que *“Don Quichotte”* est le premier et le plus caractéristique des romans, car il est la négation du monde épique gouverné par les dieux qui permettent l’aventure, un monde dont le dernier avatar est le roman de chevalerie parodié par Cervantès. Mais, en tant que critique en action de l’aventure épique, cette histoire est, paradoxalement, une forme de poésie, de création artistique dont le thème n’est plus, comme dans l’épopée, la trajectoire ascendante du mythe, mais sa retombée, sa chute. Il écrivit : «D’une certaine façon, don Quichotte est la triste parodie d’un Christ devenu plus divin et plus serein ; c’est un Christ gothique, macéré dans des angoisses modernes ; un ridicule Christ de quartier, créé par une imagination affligée, qui a perdu son innocence et sa volonté, et cherche à les remplacer par d’autres. Chaque fois que se réunissent des Espagnols sensibles à la misère idéale de leur passé, à la médiocrité sordide de leur présent et à l’âcre hostilité de leur avenir, celui qui descend parmi eux est don Quichotte ; et l’ardeur de sa physionomie extravagante fond dans un même ensemble ces cœurs dispersés, et les réunit par une sorte de fil spirituel dans le creuset d’une même nation, plaçant derrière leurs amertumes personnelles une douleur ethnique qui leur est commune.» Cela dit, si Ortega proclamait que le réalisme romanesque est comique par essence, que, dans le couple formé par don Quichotte et Sancho s’incarne la tension du mythique et du comique qui lui est propre, que tout roman porte *“Don Quichotte”* en filigrane, et que Flaubert, avec Emma Bovary, ce «don Quichotte en jupons», nous en donna une parfaite illustration, il ne chercha pas à appliquer cette idée féconde au prototype créé par Cervantès ; il se borna à en isoler un chapitre, celui du retable de maître Pierre, qui lui inspira une page brillante sur les rapports subtils entre poésie et réalité. Ainsi s’explique que *«l’ingénieux hidalgo»*, dont il avait apparemment borné le territoire, revint au premier plan de sa méditation, à travers l’alliance de l’épique et du dérisoire qui marque à ses yeux son odyssée ; mais la signification que cette alliance prenait à ses yeux le ramena, par des voies détournées, à une interrogation déjà formulée avant lui : «Il est pour le moins douteux qu’il y ait des livres espagnols véritablement profonds. Raison de plus pour que nous concentrions sur *“Don Quichotte”* la grande question : Mon Dieu, qu’est-ce que l’Espagne? [...] Qu’est-ce donc que cette Espagne, ce promontoire spirituel de l’Europe, cette sorte de proue de l’âme d’un continent?» Question sans réponse, si tant est qu’elle en appelle une ; mais ce fut à partir de cette interrogation qu’Ortega ébaucha une métaphysique, esquissa une conception de la culture, jeta les bases d’une théorie littéraire, et écrivit quelques-unes des plus belles pages de la prose castillane.

En 1926, Ramiro de Maeztu publia un essai intitulé *“Don Quichotte ou l’amour”* où il voulut démontrer que Don Quichotte personnifie l’Espagne décadente, le livre ayant été écrit par un vieillard faible, pauvre et oublié, à une époque où commençait le déclin de la grandeur de son pays qui était épuisé par les guerres ; de plus, il établit des parallèles entre don Quichotte et Hamlet, entre l’œuvre de

Cervantès et celle de Camoens, "*Les lusiades*"; enfin, il analysa et réfuta des jugements portés sur "*Don Quichotte*" par des critiques espagnols ou étrangers.

Freud qui, grand admirateur du roman, avait, dans sa jeunesse, appris l'espagnol uniquement pour pouvoir lire "*Don Quichotte*" dans le texte original, l'étudia en particulier dans "*Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*" (1930) où il jugea que don Quichotte est, à l'origine, un personnage comique qui est devenu de plus en plus complexe au fur et à mesure de la composition de l'œuvre : «Lorsque Cervantès eût fait de lui le représentant symbolique de ces idéalistes qui croient à la réalisation de leur idéal, qui sont esclaves de leur devoir, et prennent les promesses au pied de la lettre, ce personnage cessa d'être comique, acquit même une dimension tragique.»

En France, à part les hispanistes, rares sont les lecteurs à avoir lu le roman entièrement. Il fut néanmoins commenté par certains grands intellectuels.

En 1961, René Girard, dans "*Mensonge romantique et vérité romanesque*", analysa "*Don Quichotte*" pour s'intéresser principalement à l'incapacité du protagoniste à aligner ses désirs et ses actions sur ceux de ses modèles fictifs, les héros des romans de chevalerie dont il lit, jusqu'à la folie, les exploits. L'œuvre lui permit d'étoffer sa thèse du mimétisme en tant que moteur central, rarement avoué, du désir humain. Plus précisément, dans le cas du personnage de don Quichotte, alors que, en règle générale, la médiation est interne, c'est-à-dire que le modèle est assez proche du sujet pour devenir un obstacle entre le sujet et l'objet, d'où la genèse de la violence, il identifia une forme particulière du désir mimétique : la médiation externe du désir qui met en lumière la disposition du personnage à imiter et à se conformer aux actes d'un modèle (Amadis de Gaule) qui n'appartient pas à son propre univers diégétique.

En 1966, Michel Foucault écrivit, dans "*Les mots et les choses*" : «"*Don Quichotte*" est la première des œuvres modernes puisqu'on y voit la raison cruelle des identités et des différences se jouer à l'infini des signes et des similitudes ; puisque le langage y rompt sa vieille parenté avec les choses, pour entrer dans cette souveraineté solitaire d'où il ne réapparaîtra, en son être abrupt, que devenu littérature ; puisque la ressemblance entre là dans un âge qui est pour elle celui de la déraison et de l'imagination. La similitude et les signes une fois dénoués, deux expériences peuvent se constituer et deux personnages apparaître face à face. Le fou, entendu non pas comme malade, mais comme déviance constituée et entretenue, comme fonction culturelle indispensable, est devenu, dans l'expérience occidentale, l'homme des ressemblances sauvages. [...] À l'autre extrémité de l'espace culturel, mais tout proche par sa symétrie, le poète est celui qui, au-dessous des différences nommées et quotidiennement prévues, retrouve les parentés enfouies des choses, leurs similitudes dispersées.»

En 1970, dans "*Chien blanc*", Romain Gary écrivit : «Don Quichotte était un réaliste implacable qui savait discerner, sous l'apparence de la banalité quotidienne et familière, des dragons hideux. Il savait. Avec une lucidité exemplaire, il voyait clairement les démons et les hydres génétiques dont le sale museau sort de notre fosse aux serpents intérieure à la moindre occasion. Et Sancho Pança était un illuminé romantique, un rêveur invétéré incapable de percevoir la réalité.»

En 1972, Marthe Robert, dans "*Roman des origines et origines du roman*", porta ce jugement : «Don Quichotte est véritablement scandaleux : voulant accomplir les grands mots creux qui servent à la fois la bonne conscience et les mauvaises actions de tous, il crée une situation proprement impossible qui force le monde à avouer sa tricherie. / Ainsi la fausseté de don Quichotte contribue finalement à la vérité, puisqu'elle démasque l'imposture primordiale de toute société policée ; mais sous la façade de culture et d'idéologie qui dissimule ses mobiles intéressés, le monde de son côté n'a pas tout à fait tort puisqu'il met à nu l'infantilisme et l'impuissance de l'individu insoumis, fanatisé par son propre rêve d'absolu. En face du monde discordant dont il prend au mot l'idéal de parade, don Quichotte fait assurément figure d'inspiré (l'admirable épisode de la caverne de Montésinos le montre terrassé par ses visions absurdes, et probablement inventées, exactement comme le prophète ou le poète qui, dans toute culture, est érigé en guide spirituel) ; ce qui ne l'empêche pas d'être lui-même un néant dangereux, où prolifèrent les germes d'une spiritualité séduisante, certes, mais corrompue en son fond et historiquement condamnée. Tel est le paradoxe que Cervantès pose en principe de sa haute

critique des idées et qui, dans l'extraordinaire Somme que représente la geste donquichottesque, doit tenir lieu de seule moralité.»

En 1981, dans *“Le vol du vampire”*, Michel Tournier vit en *“Don Quichotte”*, histoire jalonnée par une série de heurts entre l'univers imaginaire du personnage et la dure et prosaïque réalité, un grand classique des romans de l'éducation impossible.

En 2014, le philosophe Michel Onfray publia un essai intitulé *“Le réel n'a pas eu lieu”*, qu'il sous-titra *“Le principe de don Quichotte”*. Selon lui, don Quichotte est l'intellectuel qui privilégie toujours les idées au détriment des réalités ; il «ne veut pas voir ce qui est, et préfère voir ce qu'il veut», quitte à affirmer que les moulins sont des géants à combattre ; le don-quichottisme permet de penser un comportement très répandu, la dénégation, sans passer par le biais de la psychanalyse qui l'a ou l'aurait indûment récupéré. Par contre, Sancho est l'homme du bon sens, l'anti-Machiavel qui, dans un passage du roman, gouverne un royaume de façon épicurienne, avec justesse ; il serait le véritable héros du roman.

* * *

Aujourd'hui, quatre siècles après son apparition, *“Don Quichotte”* brille encore par son humour, son esprit séditieux et son tragique. Mais, dans bien des éditions, on escamote malheureusement la seconde partie.

Le livre a été traduit dans plus de 140 langues et dialectes ; c'est, après la Bible, le livre le plus traduit du monde. Or les traductions sont difficiles car ce texte ancien présente bien des aspérités, paraît parfois tarabiscoté ou savant.

Comme le lecteur hispanophone sent la distance qui existe entre le castillan de Cervantès et celui d'aujourd'hui ; que, à chaque page, il perçoit que l'œuvre est d'un passé lointain, et que le parler du héros est, en plusieurs occasions, d'un passé plus lointain encore, *“Don Quichotte”* a aussi été traduit en espagnol moderne par Andrés Trapiello qui consacra quatorze années de sa vie à ce travail, à raison de trois à quatre heures chaque jour, une tâche titanesque qu'il s'imposa hors de toute commande d'éditeur, simplement pour que le chef-d'œuvre de Cervantès soit de nouveau lisible par le plus grand nombre. Il déclara : «Je voulais rendre le livre à son langage si vivant. Pourquoi un Français pouvait-il lire *“Don Quichotte”* traduit dans un français compréhensible de tous et pas un Espagnol?» Lorsque la traduction parut, en 2015, Trapiello reçut les éloges de Mario Vargas Llosa lui-même. «Il nous a restitué le texte, comme on nettoie une cathédrale pour la rendre à nouveau blanche.», trancha le Prix Nobel dans la préface qu'il donna au livre.

Ainsi, les Espagnols peuvent mieux se plonger dans ce livre inépuisable qui est très présent dans leur inconscient collectif. Ils s'y réfèrent constamment, s'identifiant au chevalier ou à Sancho. Ils connaissent par cœur les premiers mots. Ils sont familiers avec la teneur d'une dizaine de chapitres (les moulins à vent, bien sûr, la caverne de Montésinos, l'épisode des lions, le bûcher des livres, etc.) car une version simplifiée est abordée au début de l'enseignement secondaire, et d'amples passages de la version originale sont étudiés un peu plus tard, deux ans avant le baccalauréat.

Ce roman fondamental est un des best-sellers mondiaux, sauf aux États-Unis car, pour les États-Uniens, on y parle un peu trop d'échecs ; ils considèrent le personnage comme un bel idiot, et ne vont pas plus loin !

La renommée du livre, les allusions qu'il suscite, les spéculations qu'il engendre, tout ce qui constitue sa connaissance populaire ou savante, tout cela a fini par en faire un mythe littéraire universel et intemporel, en perpétuel renouvellement au gré des différentes aspirations des idéalistes de toute provenance et de toutes confessions. N'appartenant plus à son géniteur, il relève du seul imaginaire collectif. Don Quichotte incarne une donnée fondamentale de la destinée humaine, comme l'amour absolu chez Tristan, le vertige métaphysique chez Hamlet, la séduction criminelle chez don Juan, la solitude pour Robinson Crusoé, etc. Mais peu de héros imaginaires ont à ce point éclipsé leur auteur, car Cervantès disparaît derrière don Quichotte ; faut-il le plaindre ou bien n'est-ce pas, au contraire, le signe du succès le plus éclatant ? Il en existe d'autres exemples : don Juan a éclipsé Tirso de Molina, Robinson Crusoé a éclipsé Daniel Defoe. Et le propre du héros mythologique, c'est justement de sortir de l'œuvre originelle pour évoluer librement dans des œuvres ultérieures.

“*Don Quichotte*” a eu une abondante descendance, ayant connu de nombreuses adaptations, sous différentes formes :

- Des pièces de théâtre, notamment

- celles d'auteurs espagnols tels que Guillen de Castro (“*Don Qujote de la Mancha*” [1617], “*El curioso impertinente*” [1618]) et Juan Mato Frago (“*El yerro del entendido*” [1772]) ;

-celle de Fletcher et Shakespeare, “*The history of Cardenio*”, représentée à Londres en 1613 par sa compagnie, et qui a été insérée dans l'édition de 1653 des œuvres de Shakespeare ;

- celle de Giovanni Meli qui, en 1786, donna en dialecte sicilien “*Don Chisciotti e Sancieru Panza*” où c'est Sancho Panza qui joue le rôle principal, l'auteur ayant voulu défendre le bon sens qui doit être le but essentiel des êtres humains lorsqu'ils veulent vivre dans la société.

-celle de Victorien Sardou, pièce en trois actes et huit tableaux, dont la première eut lieu au “Théâtre du Gymnase” le 25 juin 1864.

-celle de Jean Richepin, drame héroï-comique en vers, en trois parties et huit tableaux, dont la première représentation eut lieu à la Comédie-Française le 16 octobre 1905.

-celle d'Yves Jamiaque, au “Théâtre des Célestins”, en 1965.

-celle de Jean-Pierre Ronfard, à Québec, en 1984.

-celle d'Irina Brook, “*Somewhere... la Mancha*” en 2008, l'histoire étant transposée à notre époque, à New York.

-celle de Laurent Rogero, en 2013.

-celle de Yann Palheire, comédie dramatique pour trois acteurs, en 2014.

- celle de Jérémie Le Louët, en juin 2016 au château de Grignan.

- celle de Florient Azoulay, en mars 2017 au Grand Palais (Paris).

- celle de Philippe Soldevila, qui, en 2017, à Montréal, dans une coproduction avec l'Espagne, entra dans ce classique de la littérature mondiale avec un esprit bon enfant pour produire une pièce intitulée “*Les véritables aventures de don Quichotte de la Mancha*”, où il fit preuve de beaucoup d'inventivité en faisant jouer quatre comédiens et des marionnettes (celles de Maese Pedro, le fameux montreur de marionnettes), en projetant de faux documentaires historiques, en ménageant des anachronismes, en faisant cohabiter le français, l'espagnol et le catalan tout en recourant à des surtitres.

- Des opéras, notamment :

-celui de Thomas d'Urfey, sur une musique de Henry Purcell, “*The comical history of don Quichotte*” [1694] ;

-celui de Francesco Bartolomeo Conti, “*Don Chisciotte in Sierra Morena*” [1719] ;

-celui de Giovanni Alberto Ristori , “*Don Quichotte*” (1727) ;

-celui de Telemann, “*Don Quichotte, le chevalier au lion*” (1735) ;

- celui de Joseph Bodin de Boismortier, “*Don Quichotte chez la duchesse*” (1743) ;

- celui de Niccolò Vito Piccinni (vers 1765) ;

-celui de Giovanni Paisiello, “*Don Quichotte de la Manche*” (1769) ;

-celui d'Antonio Salieri, “*Don Chisciotte alle nozze di Gamace*” (1771) ;

-celui de Stanislas Champein, “*Le nouveau Don Quichotte*” (1789) ;

-celui d'Angelo Tarchi, “*Don Quichotte*” (1791) ;

-celui de Giuseppe Mercadante, “*Don Quichotte*” (1829) ;

-celui d'Henri Boulanger, “*Don Quichotte*” (1869) ;

-celui d'Émile Pessard, “*Don Quichotte*” (1874) ;

-celui de de Luigi Ricci-Stolz, “*Don Chisciotte*” (1887) ;

-celui de Massenet, "*Don Quichotte*" (1910), comédie héroïque en cinq actes où Dulcinée fut transformée en une femme de chambre, le chevalier en un prédicateur grandiloquent, et Sancho en une sorte de propagandiste du socialisme.

-celui de Manuel de Falla, "*El retablo de Maese Pedro*" (1923) ;

-celui de Charles Tournemire, "*Trilogie Faust - Don Quichotte - Saint François d'Assise*" (1929) ;

-celui de Mike Westbrook, "*Quichotte*" (1989) sur un livret de Jean-Luc Lagarce, librement inspiré du dernier chapitre de "*Don Quichotte*".

-celui de Cristobal Halffter, "*Don Quichotte*" (2000).

-celui de Bastien Ossart, au "Théâtre de l'Épée de Bois" (Cartoucherie, Vincennes), en 2016.

- Des comédies musicales ;

- de Dale Wasserman (livret), Joe Darion (paroles) et Mitch Leigh (musique), "*Man of la Mancha*" (1965) où l'histoire de don Quichotte fut enchâssée dans celle de Cervantès (il est incarcéré avec son fidèle Sancho Panza, en attendant son procès par le tribunal de l'Inquisition ; pour amadouer les autres prisonniers qui partagent son cachot, il raconte l'histoire de son «*Chevalier à la Triste-Figure*»), offrant donc une profondeur dramatique inhabituelle dans la comédie états-unienne ; on en retient la volonté d'atteindre «l'inaccessible étoile» ; l'œuvre a été magnifiquement traduite et adaptée ("*L'homme de la Mancha*") par Jacques Brel, qui l'interpréta sur scène à Bruxelles et à Paris en 1968.

- celle de Gérard Chambre, "*L'homme de la Mancha*" (2008) avec des chansons de Jacques Brel et de Gérard Chambre.

- Des musiques :

- "*Don Quixote*" (1712), cantate française de Jean-Baptiste Morin.

- "*Burlesque de Quichotte*" (1761), suite pour cordes et basse continue de Georg Philipp Telemann.

- "*Don Quichotte, un tableau musical d'après Cervantès*" (1870), poème symphonique d'Anton Rubinstein

- "*Don Quixote*" (1897), poème symphonique de Richard Strauss, qui comprend une introduction, dix variations (où l'on évoque les épisodes du roman, certains d'une façon très vague, d'autres avec toutes les ressources véristes et imitatives de l'orchestre) et un finale.

- "*Una aventura de Don Quijote*" (1916), poème symphonique de Jesús Guridi.

- "*Chansons de Don Quichotte*" (1932), quatre mélodies pour baryton de Jacques Ibert, composées pour le film de Pabst et dédiées à Chaliapine.

- "*Trois chansons de Don Quichotte à Dulcinée*" (1932), trois mélodies pour baryton de Maurice Ravel, initialement également prévues pour le film de Pabst.

- "*Don Quichotte Corporation- Dulcinée*" (1981), essai musical d'Alain Savouret sur le thème du roman (musique électroacoustique).

- "*Don Quijote*" (2008), symphonie pour orchestres d'harmonie de Robert W. Smith.

- Des ballets :

-celui de Joseph Bodin Boismortier, "*Don Quichotte*" (1743).

-celui de Marius Petipa, "*Don Quichotte*" (1869), un ballet en quatre actes sur une musique de Léon Minkus.

-celui d'Alexandre Arnoux, musique de Jacques Ibert, "*Le chevalier errant*" (1935), épopée chorégraphique en quatre tableaux ;

-celui d'Alicia Alonso, "*Don Quichotte*" (1988).

-Des chansons :

- "*Le retour de Don Quichotte*" (1979) de Michel Rivard.

- "*No estan aqui*" par "Magazine 60".

- "*Don Quichotte is not dead*" (2001), de "Babylon Circus".

- "*Es esmu mazliet dons Kihots*", de l'Estonien Mārtiņš Freimanis

- "*Don Quichotte*" par Julio Iglesias.

- Des films :

- "*Don Quichotte et Rossinante*", par Honoré Daumier (vers 1868).

- "*Les aventures de Don Quichotte de la Manche*" (1903) de Ferdinand Zecca et Lucien Nonguet.

- "*Don Quichotte*" (1910), film d'animation d'Émile Cohl.

- "*Don Quichotte*" (1913) de Camille de Morlhon.

- "*Don Quixote*" (1926), film danois de Lau Lauritzen Sr.

- "*Don Quichotte*" (1933) de Georg Wilhelm Pabst, sur un scénario et des dialogues de Paul Morand et Alexandre Arnoux, une musique de Jacques Ibert, avec Feodor Chaliapine, George Robey, René Donnio.

- "*Don Quijote de la Mancha*" (1947), film espagnol de Rafael Gil, avec Rafael Rivelles, Juan Calvo, Sara Montiel, qui est une des adaptations les plus luxueuses, rien n'ayant été épargné pour en faire une œuvre d'envergure et un succès.

- Le film que commença en 1954 Orson Welles, avec Francisco Reiguera, Akim Tamiroff, qu'il filma pendant quatorze ans, dont il fit plusieurs montages, et qu'il ne termina jamais.

- "*Don Quichotte*" (1957), film soviétique de Grigori Kozintsev, qui réalisa son chef-d'œuvre.

- En 1961, le dessin animé de onze minutes du Yougoslave Vlado Kristi, où il proposa une interprétation abrupte et heurtée du classique dont il déplaça l'action sur une autoroute.

- "*L'homme de la Manche*" (1972), adaptation cinématographique par Arthur Hiller de la comédie musicale de Dale Wasserman.

- "*Osvobodivshij Don Kihot*" (1987), film soviétique de Vadim Kurchevskiy.

- "*Don Quichotte*" (1992) de Jesús Franco, montage du film laissé inachevé par Orson Welles.

- "*El caballero Don Quijote*" (2002), film espagnol de Manuel Gutiérrez Aragón.

- "*Lost in la Mancha*" (2002), documentaire sur l'impossibilité de tourner un film, d'après la tentative avortée de Terry Gilliam de réaliser, en 2000, le film "*L'homme qui tua Don Quichotte*" qui fut longtemps considéré comme un «film maudit».

- "*Honor de cavallería*" (2006) d'Albert Serra, avec Lluís Carbó et Lluís Serrat, dans des moments supposés être entre les lignes du roman de Cervantès.

- "*Las aventuras de Don Quijote*" (2009), film espagnol d'Antonio Zurera.

- "*The man who killed don Quixote*" (2018), film britannico-franco-espagnol de Terry Gilliam, qu'il commença en 2000 et termina en 2018.

- Des productions télévisuelles :

- "*Don Quijote*" (1965), feuilleton télévisé de Louis Gros-pierre.

- En Espagne, dans les années 80 et 90, une version en dessins animés, avec la voix du célèbre acteur Fernan-Gomez, battit des records d'audience.

- "*The adventures of Don Coyote and Sancho Panda*" (1990), série télévisée d'animation états-unienne.

- "*El Quijote de Miguel de Cervantes*" (1992), série télévisée en cinq épisodes de Manuel Gutiérrez Aragón pour la télévision espagnole (TVE).

- "*Don Quichotte*" (2000), téléfilm de Peter Yates.

- "*Don Quichotte - Gib niemals auf !*" (2008), téléfilm allemand de Sibylle Tafel

Don Quichotte a aussi été représenté dans tous les genres d'arts plastiques, en particulier par :

-Rodriguez de Miranda,

-Antoine Coyvel qui, entre 1715 et 1727, peignit une série de tableaux sur les aventures de don Quichotte à partir desquels 175 tapisseries furent réalisées (Musée national du château de Compiègne)

-Francisco de Goya, qui donna un dessin intitulé "*Don Quichotte dans sa bibliothèque*" (1812).

-Gustave Doré, qui produisit 370 illustrations ornant la réédition de la traduction française, faite par Louis Viardot, en 1863.

-Honoré Daumier.

- Pablo Picasso, qui, en 1947, donna un dessin au lavis représentant Don Quichotte et Sancho.
- Albert Dubout.
- Les Koukryniksy, qui illustrèrent à l'aquarelle noire une édition soviétique parue en 1952.
- Jean Revol, qui, en 1960, réalisa des eaux-fortes sur le thème de *"Don Quichotte"*.
- Salvador Dalí, qui, en 1964, produisit quatre lithographies sur *"Don Quichotte"*, pour une édition française du roman.
- Antonio de La Gandara.
- Raymond Moretti.
- François Heaulmé.
- Antonio Saura, qui illustra *"Don Quichotte"* dans une édition d'art publiée à Barcelone en 1987.
- Gérard Garouste, qui, en 1998, illustra *"Don Quichotte de Cervantès"* publié par les éditions Diane de Selliers.
- Robert Di Credico.
- Le sculpteur Sergio Martínez, auteur de *"Don Quichotte dévêtu (ou universel et intemporel)"* à Vedado, au Parque del Quijote de las Americas, à La Havane.

Dans la bande dessinée, on peut signaler :

- "Mortadelo de la Mancha"*
- "One piece"*, où l'un des sept «Grands Corsaires» (Shichibukai) porte le nom de Donquixote Doflamingo, et apparaît comme un personnage manipulateur dans l'ombre et cruel. Le frère de ce personnage porte le nom du cheval de don Quichotte, Rossinante ; ce dernier se trouve être très maladroit.
- "Don Quichotte"* de Rob Davis aux éditions Warum.

* * *

On vit apparaître des variations sur le thème de *"Don Quichotte"* :

- En 1934, Thomas Mann publia *"Traversée avec Don Quichotte"*, journal qui évoque son exil aux États-Unis.
- En 1939, l'Argentin Jorge Luis Borgès, qui admirait Cervantès et *"Don Quichotte"*, qui était influencé au point d'utiliser plusieurs de ses procédés narratifs (la présence de différents narrateurs, la mise en question de la narration, le manque de mémoire) pour saper la vérité de la narration, en en faisant un jeu littéraire, composa une nouvelle de neuf pages intitulée *"Pierre Ménard, auteur du Quichotte"* (dans le recueil intitulé *"Fictions"*, publié en 1944) : Pierre Ménard, obscur poète symboliste de Nîmes dont le narrateur, très admiratif, énumère toutes les œuvres médiocres et même ridicules, veut réécrire le célèbre roman à l'identique, sans pour autant le recopier, sans même se placer dans les mêmes conditions d'écriture que Cervantès, afin de retrouver le processus originel qui avait donné naissance au roman, en partant de ses propres expériences et de sa propre vie. Borgès décrit, à sa manière érudite, ce travail fantasque et surréel, comme une preuve philosophique de la puissance supérieure quasi écrasante du contexte historique et social dans l'analyse d'une œuvre. Il finit même par affirmer, comme pour faire un pied de nez, la supériorité du texte de Pierre Ménard sur celui de Cervantès qu'il aurait réécrit, au terme d'un énorme labeur dont il ne reste cependant pas de brouillon, le texte étant exactement semblable à celui de Cervantès, mais ayant pourtant une signification différente ; Pierre Ménard apparaît donc comme un pendant inversé de *"Cid Hamet Ben-Engeli"*, d'autant plus que le passage choisi par Borgès pour illustrer et commenter sa tentative (*"La vérité, dont la mère est l'histoire : émule du temps..."*), se trouve précisément en I, 9, dans le paragraphe où Cervantès s'interroge sur la fiabilité du texte du traducteur, qui, en tant qu'ennemi des chrétiens, est suspect de déformer les aventures de don Quichotte tout en étant historien. Borgès compare les textes de Ménard et de Cervantès, et, partant des deux textes verbalement identiques, déduit des interprétations totalement différentes suivant les auteurs. Ce qui lui fait dire que la lecture anachronique se basant sur des attributions erronées est la plus riche qui soit.
- En 1974, le Québécois Victor-Lévy Beaulieu, dans le roman *"Don Quichotte de la démanche"*, montra l'écrivain Abel Beauchemin trahi par sa femme parce qu'il est incapable d'être père, se croyant

trahi aussi par les personnages mêmes qu'il avait créés mais dont il ne peut assumer la paternité, se sentant enfin, au cours d'une nuit d'angoisse mortelle, trahi par les mots. Comme don Quichotte, il ne peut accorder ses rêves à la réalité, mais s'entête à persister, comme s'entête à persister le Québec qui est bien dans la «*démanche*» du titre.

- En 1982, Graham Greene, dans le roman "*Monsignore Quichotte*", imagina que le descendant de don Quichotte est curé du village d'El Toboso, tandis que le descendant de Sancho Panza en est l'ex-maire communiste ; ils partent ensemble sur les routes d'Espagne, Quichotte profitant de la dignité de «*monsignor*», qui vient de lui être accordée, pour échapper à son évêque qui lui est hostile, tandis qu'il oppose son idéalisme chrétien au réalisme marxiste de son compagnon ; il est victime de la bêtise et de la méchanceté de la garde civile comme de son évêque, trouvant la paix finale sans avoir perdu ses illusions.

- En 2004, le traducteur de "*Don Quichotte*" en espagnol moderne, Andrés Trapiello, publia une première suite : "*Al morir Don Quijote*" ("*À la mort de Don Quichotte*") ; puis, en 2014, une autre, "*El final de Sancho Panza y otras suertes*" ("*Suite et fin des aventures de Sancho Panza*"), qui sont des tours de force virevoltants, truculents, qui nous plongent dans l'Espagne du Siècle d'or, et même le rêve du Nouveau Monde. "*Suite et fin des aventures de Sancho Panza*" est un texte baroque célébrant le plaisir infini des histoires, à travers les tribulations de Sancho Panza (devenu érudit) et de sa fidèle gouvernante, de l'Espagne à ce qu'on appelait alors «*les Indes*», dans l'espoir d'y faire fortune (comme Cervantès en avait lui-même rêvé). On y lit : «*Don Quichotte mourut, et Sancho changea, il devint taciturne et mélancolique, et finies les drôleries. Il apprit à lire. Mauvaise affaire. [...] Mélancolique Sancho ! Sancho quichottisé ! Le monde à l'envers ! On aurait dit que don Quichotte était mort sage, afin que Sancho pût devenir fou à son aise.*»

* * *

On peut encore signaler différents hommages :

En 1999, Cervantès et don Quichotte furent placés sur les deux faces d'une pièce de la nouvelle monnaie européenne, l'euro.

En 2005, pour les quatre cents ans de la première publication du livre, eurent lieu plusieurs manifestations :

- La "Real Academia", l'Académie de la langue espagnole, produisit une nouvelle édition annotée, expliquée... et bon marché, afin de permettre à chacun de jouir de l'œuvre, et de contribuer, suivant la devise de l'institution, à «*faire rayonner*» la langue espagnole. Et le récit des tribulations du pourfendeur de moulins à vent caracola en tête des ventes.

-Le premier ministre Zapatero étant fêré de "*Don Quichotte*" et ayant, dans son programme électoral, promis de faire de ce roman «*l'ambassadeur culturel de l'Espagne dans le monde*», le gouvernement espagnol créa une commission, dotée d'un budget de trente millions d'euros.

- À la télévision espagnole, chaque soir, un comédien ou un écrivain lut un long passage du roman.

-Alcala de Hénarès, lieu de naissance présumé de Cervantès, le commémora particulièrement.

-Suivant la topographie indiquée dans le roman, une «*route du Quichotte*» fut balisée sur 2500 kilomètres : partant d'Amargasilla, berceau supposé de don Quichotte où on lui a dressé une statue, passant par El Toboso, où vécut son imaginaire aimée, Dulcinée, par l'hôtellerie de Puerto Lapiche qui a vu son adoubement et qui est aujourd'hui encore une auberge, la route serpente à travers les plateaux ocre et arides de la Manche (est de la Castille), puis va vers Saragosse et Barcelone, traversant des bourgs réduits à quelques mesures avec des Sancho à chaque coin de rue, les don Quichotte étant ces bergers qui écoutent le vent dans les champs, etc.. Au long du parcours, tous les personnages de Cervantès sont là : les moines des abbayes, les duègnes des pâtisseries d'Albacete, les curés ficelés dans leur soutane rebondie, les Dulcinées rencontrées au détour d'un mur écrasé de chaleur, et qui affichent un «*look*» Madonna. Au total, plus de cent cinquante villages répertoriés jalonnent un itinéraire objet de nombreux reportages, que des cohortes de touristes et d'écoliers empruntent. La région Castille-La Mancha, d'ordinaire écartée des circuits culturels pour cause de grandes chaleurs estivales, de l'absence d'hébergement et d'une monotonie sans nom, a bien sûr bondi sur cette occasion en or, avec des centaines d'activités, dont un congrès en «*moulinologie*».

- Le président du Vénézuéla, Hugo Chavez, estimant que chaque Vénézuélien devrait lire "*Don Quichotte*", en fit imprimer un million d'exemplaires qui furent distribués gratuitement dans les vingt-quatre États du pays, pour que les citoyens prennent exemple sur l'idéaliste chevalier, qu'ils se rappellent qu'il ne faut pas céder même si les moulins à vent semblent colossaux. «Nous allons tous lire "*Don Quichotte*" pour nous nourrir encore plus de l'esprit d'un lutteur qui cherchait à redresser les torts, et à arranger le monde. Lors de son émission radio-télévisée dominicale "*Allo, président*", il déclara : «Jusqu'à un certain point nous sommes des adeptes de don Quichotte». Intelligemment tortueux, il demanda au Portugais José Saramago, prix Nobel de littérature 1998, de préfacer le livre.
- En décembre, un jeune montagnard espagnol, Javier Cantero, gravit le sommet de l'Amérique latine, l'Aconcagua, culminant à 6 960 m, afin d'y lire un passage de "*Don Quichotte*".
- Deux mille manifestations culturelles eurent lieu aussi à travers le monde, en particulier dans tous les instituts Cervantès (l'équivalent des Alliances françaises) ; Dallas, Mexico, Paris, Bruxelles, Bologne, Zagreb, Belgrade, Oran et Saint-Petersbourg notamment furent le théâtre d'expositions (peintures, gravures, illustrations, éditions de l'ouvrage), de congrès, de débats, de concerts, de pièces de théâtre ou de concours commémorant la publication du roman. Ces manifestations, marquant en grande pompe l'universalité des aventures de l'«*ingénieux hidalgo de la Manche*», constituèrent une extraordinaire occasion de compréhension entre les peuples.

Le 30 septembre 2010, la "Real Academia" se lança dans un projet épique, digne, selon elle, de l'œuvre la plus connue de la littérature espagnole : faire réaliser une lecture mondiale de "*Don Quichotte*", en ligne, par des internautes du monde entier. Lors de la présentation du projet, le secrétaire de l'Académie, Dario Villanueva, estima que l'œuvre majeure de Cervantès avait été créée «par et pour les sens, et ceux qui prédominent sont la vue et l'ouïe, la vision et la diction» ; que le roman s'adapte donc «bien au nouvel espace audiovisuel et multimédia que représente Internet». Le livre a été divisé en 2149 morceaux qui sont proposés aux internautes du monde entier. Ceux qui souhaitent lire un de ces passages peuvent s'inscrire sur le site "www.youtube.com/elquijote", où un de ces morceaux leur est attribué. L'internaute a alors six heures pour mettre sa vidéo en ligne sur "YouTube", après quoi le morceau qui lui a été attribué est donné à quelqu'un d'autre. Seule condition pour participer : «faire sa lecture en espagnol». Un comité du centre d'étude cervantin de Alcalá de Henares est chargé de vérifier que le texte lu dans les vidéos mises en ligne correspond bien au texte du passage attribué, et que la diction du lecteur n'altère pas la signification du texte. De ce fait, la lecture fait entendre tous les accents du monde hispanophone.

En 2021, dans son roman "*Rêver debout*", Lydie Salvayre lança une invitation à «rêver debout», à défendre ses convictions coûte que coûte, comme l'a fait le «vaillant chevalier à la triste figure», quitte à se prendre les pieds dans le tapis, se relever, et repartir à l'assaut des noirceurs du monde pour tenter de les vaincre, encore et encore, envers et contre tout. En effet, ce fut un vibrant hommage à Don Quichotte, et à son auteur, Cervantès, subversif et subtil. Lydie Salvayre l'interpelle dans une suite de missives aussi engagées que drolatiques, qui évoquent l'Espagne de Cervantès, mais renvoient également de manière cinglante à notre époque contemporaine. Dans ce fervent plaidoyer, Lydie Salvayre défend Don Quichotte, en tous points. «En un mot, je suis fan», dit-elle à Cervantès. Pourquoi l'aime-t-elle autant? D'abord pour son «goût immodéré pour la liberté et la justice». Don Quichotte ne se satisfait pas «de cette plate, cette pauvre, cette piteuse réalité». Loin d'être un doux rêveur cherchant à «imposer une illusion spécieuse en lieu et place de la réalité», Don Quichotte au contraire «perçoit parfaitement la réalité», nous dit-elle, «mais il la perçoit depuis ce que Victor Hugo appelle le promontoire des songes». Ainsi, à travers ses yeux, c'est une réalité «élargie» qui s'ouvre à nous, une réalité «qui se transmue, qui se déploie, s'exorbite et prend parfois des aspects fantastiques». Toujours prêt à en découdre, Don Quichotte n'est pas un calculateur, il veut «la fin sans disposer des moyens», d'où ses nombreux déboires. «S'il échoue donc vingt fois d'affilée, c'est parce que son ambition de départ est titanesque, et son combat colossal : rien de moins que braver l'univers entier, comme il sera écrit sur sa tombe ; rien de moins que combattre l'asservissement des plus faibles, l'injustice des puissants et l'immunité des salauds.» (page 37). Amoureux inconditionnel de sa Dulcinée (même si cette jeune fille d'extraction paysanne, sans pedigree, «cocotte», il «l'aime

dans son entièreté»), ami fidèle de son compagnon de route, Sancho Panza, qu'il traite comme son égal, Don Quichotte est un vrai rebelle, un personnage subversif, doté d'une bonté et d'un courage sans limites. Au fil du texte, c'est à Cervantes que Lydie Salvayre adresse son admiration, en montrant à quel point ce texte, à l'époque, était audacieux et subversif.

Derrière Quichotte se cache un auteur courageux, qui, pour faire passer le message sans risquer la censure ou la condamnation, n'hésite pas à ridiculiser son personnage. «J'ai l'impression que vous lui faites endosser tout ce que vous ne pouvez formuler ouvertement.» Contre l'Église catholique, apostolique et romaine, «méchante» contre l'oisiveté de la bourgeoisie, mais pour l'égalité des hommes et l'émancipation des femmes... «Je suis éblouie au-delà du pensable par le soin malicieux que vous mettez à déguiser votre pensée et par les ruses que vous imaginez pour accroître ; en démultipliant les points de vue, les pouvoirs de votre fiction», lui dit la romancière.

* * *

Si la renommée et l'influence de "*Don Quichotte*" éclipsèrent le reste de l'œuvre de Cervantès, tout en lui donnant, dans l'histoire de la littérature universelle, un statut identique à ceux de Dante, Shakespeare, Rabelais, Goethe, celui d'un des plus grands écrivains de la littérature occidentale, la richesse extraordinaire du livre en a fait une œuvre éternelle qui s'est imposée à la conscience humaine au point de devenir fameux entre les plus fameux. Le livre connaît le sort des chefs-d'œuvre de la littérature lorsqu'ils entrent dans la conscience universelle, qui est de se figer en mythes, et le plus souvent en mythes d'une grossièreté désormais irréductible. Cependant, ils conservent, de par leur nature même de chefs-d'œuvre universels, une énergie spirituelle perpétuellement capable de diffusion, d'action et de renouvellement, chaque époque réinventant don Quichotte, qui est un membre éminent du club des personnages de fiction ayant échappé à leur créateur, à leur livre et à leur temps, pour jouir à jamais d'une notoriété propre et universelle. Il est de ces personnages de fiction qui ont pénétré l'imaginaire collectif au point de devenir des noms communs : on dit un don Quichotte, mais aussi une dulcinée, une maritorne, une rossinante ! Et nul besoin d'avoir lu une ligne du roman pour connaître la longue silhouette maigre de don Quichotte, juchée sur le dos de son vieux cheval tout aussi efflanqué que lui, et, à son côté, la silhouette replète et pacifique de Sancho sur son âne.

La finesse de l'humour qui se déploie dans le livre est probablement ce que l'on retient au premier abord, même si la qualité exceptionnelle de l'écriture en fait l'œuvre phare de la langue castillane, si le tableau qui y est donné de l'Espagne du temps des Philippe en fait un document indispensable, si le couple que forment les personnages est riche d'humanité éternelle, si le message s'avère d'une grande utilité, d'autant plus que le donquichottisme continue à avoir des adeptes ! Si nous n'avons plus les illusions qu'avait don Quichotte, nous avons les nôtres, et ce sont elles, nos moulins à vent à nous, qui continuent à faire des aventures de l'ingénieux hidalgo une expérience de lecture véritablement inoubliable.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.com

Roman de 1070 pages

Don Quichotte, petit noble espagnol qui a lu trop de romans de chevalerie, idéaliste au grand cœur, prêt à tous les exploits héroïques pour les beaux yeux de sa Dulcinée qui n'est qu'une servante d'auberge, décide de devenir un chevalier errant, et part sur son cheval efflanqué, Rossinante, avec son écuyer, le paysan réaliste Sancho Panza, sur les routes de l'Espagne, prenant les auberges pour des châteaux, les moulins à vent pour des géants, et les paysannes pour de nobles dames. Ses nombreuses et fantasques actions échouent toutes lamentablement. Les gens le prennent pour un fou, mais «*le chevalier à la Triste Figure*» ne s'en soucie guère, animé qu'il est de son idéal d'amour, d'honneur et de justice, au mépris des trivialités de la vie courante. Cependant, il finit par connaître le désenchantement, et la défaite le ramène dans sa patrie, où il ne tarde pas à expirer, après avoir recouvré la raison.